Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR



Châtiment Aux Caraïbes

PAR DON PENDLETON

PLON

CHAPITRE l

L'hydravion décrivit un cercle au-dessus des eaux de la Bahia de Vidria puis amorça sa descente vers les eaux calmes de la baie et, enfin, les pontons touchèrent et glissèrent sur la surface en direction de la plage. Le pilote avait presque coupé les gaz et l'appareil glissait lentement vers l'appontement, distant d'une centaine de mètres, lorsque Bolan colla le canon du Beretta dans son cou.

— Fin de partie, Grimaldi, annonça froidement l'Exécuteur.

L'homme déglutit inconfortablement, sa pomme d'Adam roulant péniblement sous l'acier glacé du pistolet noir.

— Je ne comprends pas, monsieur Vinton, fit-il d'une voix angoissée.

— Mais si, lui dit Bolan, lorsque le moteur calera, tu y laisseras ta peau.

Il leva ensuite une paire de jumelles pour observer minutieusement la plage et y remarqua une enseigne :

GLASS BAY RESORT
Private

Il y avait un grand parc aménagé au-delà de l'appontement de la jetée ainsi qu'une grande maison du style colonial comportant deux niveaux avec des vérandas. Tout au long de la plage il y avait de jolis petits cabanons. Aussi y avait-il du monde en maillot de bain sur le sable - un monde masculin, pensa Bolan avec ironie. D'autres se promenaient dans le parc ou se tenaient près des balustrades des vérandas. Deux hommes, vêtus de blanc, attendaient au bout de la jetée pour l'amarrage de l'hydravion.

L'ensemble de la scène semblerait bien innocent aux yeux d'un touriste. Mack Bolan n'avait rien d'un touriste.

Il n'y avait pas un seul Portoricain à l'horizon. Ni une seule femme. On ne s'amusait nulle part. Quelqu'un avait monté un bateau en réalisant cette mise en scène ratée. Il n'avait sûrement pas eu le temps de fignoler les détails. Bolan en sourit. Ça manquait d'accessoires. Il remarqua, dans l'obscurité d'un cabanon, les éclairs

d'un reflet métallique; il s'agissait sans doute d'un télescope sur lequel serait tombé un rayon du soleil tropical. Il remarqua aussi des « bosses » sous les serviettes de plage des estivants, des bosses qui ressemblaient étrangement à des carabines ou des fusils.

Alors que l'hydravion se rapprochait de la jetée certains des hommes parqués sur la véranda inférieure en descendirent les marches pour disparaître dans la verdure environnante.

Glass Bay était une place forte. C'était un véritable fortin qui s'apprêtait à accueillir un intrus indésirable qui se faisait passer pour un soldat du milieu.

Le moment de se démasquer était proche. Depuis plusieurs heures, Bolan avait compris que son petit jeu ne marchait plus. Il fallait maintenant payer le prix de cette audacieuse sortie qu'il avait effectuée à Las Vegas.

En comptant chaque seconde. Une seule erreur, une attente trop longue d'un dixième de seconde signifierait sa mort.

Le pilote avait changé trois fois d'appareil avec Bolan. C'était un technicien fort habile, doublé d'un mafioso à part entière et il connaissait tous les rouages du vol illégal, de l'évasion aérienne. Pourtant cette situation n'offrait aucune sortie de secours, c'était écrit dans le regard du pilote. Il s'éclaircit nerveusement la voix puis dit :

— Écoutez, Bolan, ça fait partie du boulot, hein. Je n'ai rien contre vous. Je suis les ordres, c'est tout.

— Ouais, fit Bolan.

— Je ne savais pas que c'était vous jusqu'à Nassau au dernier changement d'appareil. En fait je n'en étais pas encore sûr. Enfin… on ne me l'avait pas dit. On m'a juste dit de me poser à Glass Bay au lieu de San Juan. C'est comme ça que j'ai compris qu'il se passait quelque chose.

— Évidemment.

Le type se raccrochait à la vie.

— Vous devez me croire, je ne faisais pas parti du complot.

— Je te crois, marmonna Bolan.

Il y eut un bruit étranglé du fond de la cabine. Le courrier-comptable n'avait pas envie de rendre l'âme non plus. Il était recroquevillé contre ses sacs pleins de dollars et il tremblait de tous ses membres.

— Moi, je ne savais pas non plus, monsieur Bolan, gémit-il. Je vous jure que je n'en savais rien avant maintenant.

— OK, sortez ici, gronda Bolan.

Le comptable peureux lui lança un coup d'œil plein d'espoir.

— Ici même ? fit-il.

Bolan acquiesça. Le bout de la jetée n'était qu'à une cinquantaine de mètres.

— Tout seul, ajouta-t-il, laissez le fric.

Il se tourna ensuite vers le pilote.

— Réglez les commandes pour un décollage puis suivez-le.

— Vous n'y arriverez jamais, soupira Grimaldi. Vous savez piloter ?

— Regarde-moi faire, lui jeta Bolan.

— Mais ce n'est pas possible. Ils vont déclencher un tir monstrueux dès que l'appareil quittera l'eau. Vous n'aurez même pas le temps de virer. Vous avez trop attendu, Bolan.

— Réglez les commandes, c'est tout, lui ordonna l'Exécuteur.

Lemke, le comptable, fit glisser la trappe, observa d'un œil inquiet la surface limpide qui défilait sous les pontons puis il s'élança et disparut sous l'eau. Les deux personnages au bout de la jetée remarquèrent ce manège et se mirent à crier. Une pellicule de sueur apparut sur le front du pilote.

— Paré ! s'écria-t-il en se dégageant de son poste.

Le monde sur la plage commença à s'affairer. Un des types sur la jetée mit ses mains en porte-voix et hurla quelque chose vers la maison. Un groupuscule d'hommes en maillots de bain, subitement armé, se mit à courir vers l'appontement de l'hydravion.

Grimaldi se jeta par la trappe et Bolan se glissa à moitié dehors pour expédier deux balles sur les hommes au bout de la jetée. Ils tombèrent à la renverse, tirant instinctivement et par réflexe des balles qui se perdirent. Puis Bolan se jeta sur la manette des gaz.

L'instant fatidique était venu.

Il mit plein gaz, fit virer l'appareil puis bloqua les instruments de contrôle. Il se lança ensuite vers la trappe opposée alors que l'hydravion prenait de la vitesse.

Il n'avait aucunement eu l'intention de piloter cet engin aquatique mais il avait voulu le faire croire à l'ennemi.

Il avait espéré un instant de confusion. Il l'avait obtenu. Il se laissa glisser sous les profondeurs de la mer des Caraïbes alors qu'un feu nourri s'écrasait dans la cabine du petit avion lancé.

Nageant en profondeur, Bolan s'éloigna au maximum. Lorsqu'il refit surface, l'appareil sans pilote venait d'atteindre sa vitesse de décollage et les pontons commençaient à effleurer la crête des remous. Les flotteurs rasèrent la plage puis l'avion prit rapidement un peu d'altitude, cinglant à travers un feu continu qui lui arrivait de chaque côté de la lagune.

Bolan avait sous-estimé l'importance de la garnison de Glass Bay. Pour chaque arme repérée il en voyait trois ou quatre qui s'efforçaient de faire avorter cette « échappée aérienne ».

La trajectoire de l'appareil devint évidente pour tous ceux qui regardaient; les coups de feu s'arrêtèrent aussi subitement qu'ils avaient commencé et les hommes postés sur la véranda supérieure de la maison commencèrent aussitôt à se dégager. Bolan vit tout au long de la plage des hommes sortir de leurs couvertures et se mettre à courir vers le grand bâtiment blanc.

Le petit paradis tropical allait devenir un enfer.

Les hommes qui s'étaient précipités sur la jetée se ruaient maintenant vers la maison et autour de la maison des silhouettes s'élançaient follement vers des abris plus éloignés.

Quant à l'hydravion, il semblait être immobile, suspendu dans les airs comme un ballon de rugby en pleine transformation, et la maison revêtait des allures de but.

Puis il s'écrasa sur le bâtiment au niveau du porche supérieur, troua largement le mur et pénétra dans la maison avec un fracas épouvantable et d'immenses gerbes de feu. Bolan vit des corps enflammés décrire des arcs fumants et le son des cris affolés lui parvint au milieu du lagon.

Il observa assez longtemps pour se rendre compte des dégâts qu'il avait provoqués puis se laissa de nouveau glisser sous les eaux calmes de la Bahia de Vidria et continua son chemin sous-marin vers la plage.

On ne l'avait pas vu quitter l'appareil. Il avait vu un hors-bord foncer vers les deux autres nageurs, Lemke et Grimaldi, et il était même probable que ces deux-là ne l'avaient pas vu plonger dans la

mer. Tout était donc pour le mieux… pour l'instant. S'il parvenait à rejoindre le rivage avec la même bonne fortune il aurait peut-être l'occasion de se hisser sur le célèbre Carrousel des Caraïbes pour y faire trois petits tours avant de s'en aller.

Bolan ne s'était pas laisser entraîner aveuglément dans cette embuscade de Glass Bay. Il y était venu en mission. Il y était venu pour tuer.

*

* *

Le capharnaüm incendié de Glass Bay n'avait rien de rassurant pour Quick Tony Lavagni. Cela lui rappelait trop un cauchemar précédent et il en avait les tripes nouées.

Ce n'était pas qu'il tenait à la maison, non, il s'en contrefoutait. Vince Triesta était le commandant en chef de Glass Bay, c'était plutôt à Vince de se faire du mauvais sang pour les dégâts immobiliers. D'ailleurs Tony lui avait déjà signalé son mépris de la situation en net et en clair.

« J't'emmerde, lui avait-il calmement dit, mes hommes ne sont pas venus pour jouer les pompiers. Nous ne sommes pas ici pour recoller les morceaux de ton puzzle cramé. Va l'éteindre toi-même ton tas roussi. »

Et Vince s'en était allé, glapissant de rage, en faisant de grands gestes maladroits et imprécis. Quel con ! Tony Lavagni était venu sur place pour trancher la tête de Bolan. Point à la ligne. Tant que son cœur battrait ses hommes garderaient leurs armes et laisseraient aux autres le soin de prévenir l'incendie.

Il y avait des types étendus partout, brûlés, déchiquetés; certains étaient morts, d'autres moribonds. Aucun ne faisait partie de l'équipe de Tony. Tous ces gars de Glass Bay avait mené une vie bien tranquille, ils se l'étaient coulée douce. Évidemment Tony plaignait ceux qui s'étaient fait descendre mais en attendant, au fond de son intestin, il se préoccupait davantage de Mack Bolan. Il avait un pressentiment…

Il épingla au passage Charlie Dragone, son premier tireur.

— Où vas-tu, Charlie ? lui lança-t-il.

— Pisser sur les cendres de Bolan, rétorqua en souriant le premier tueur.

— Moi, j’les ai pas encore vues, ces cendres, répondit Lavagni.

Le grand type en perdit son sourire. Il se croisa les bras et observa deux hommes des forces de Glass Bay qui s'escrimaient avec une pompe à incendie, puis se tourna vers son chef.

— Ah non ?

— Non.

Dragone parcourut le sable blanc de la plage derrière lui d'un œil scrutateur puis observa un instant la maison en flammes.

— Tu crois que Bolan ne se trouvait plus dans l'avion ? demanda-t-il d'une voix neutre.

— Mes tripes le gueulent à tue-tête, lui dit Lavagni.

— Alors qui était-ce ?

— On va le savoir tout de suite. Voilà Grimaldi.

Quelques hommes arrivaient de l'appontement, dont deux étaient moulés par leurs vêtements trempés. Jack Grimaldi, le pilote, reconnut immédiatement Lavagni et lui fit un petit signe de la main pleine de lassitude.

— J’suis navré, monsieur Lavagni, lança-t-il pour s'excuser avant la confrontation réelle.

— Tu peux l'être, lui répondit Quick Tony d'une voix calme. Puis il ajouta : Ou plutôt, non. T'as un cul en or de t'en être sorti, mon pote.

— Ça, je le sais, fit le pilote.

Lui et Lemke s'étaient immobilisés près du *caporegime,* la mine déconfite. Les autres hommes les avaient quittés pour aider les pompiers improvisés sur la scène du désastre.

Dragone jeta un coup d'œil vers la maison et demanda :

— Dis, Grimaldi, là-bas, c'est Bolan ou pas ?

Le pilote scruta le visage du tueur, essayant de se le remémorer, puis son regard tomba sur Lavagni lorsqu'il répliqua :

— En tout cas c'est pas Gerald Ford.

— C'était bien lui, s'écria Lemke d'une voix excitée. Froid comme un glaçon. La mort dans les yeux. Je vous le jure, je n'ai jamais vu…

D'un ton lourd Lavagni coupa la description de frayeur que Bolan avait inspirée au comptable timoré.

— Je suppose que t'as paumé ton chargement, dit-il en regardant le comptable d'un œil déplaisant.

Le petit homme baissa les yeux.

— Il m'a obligé à le laisser dans l'avion.

Lavagni posa un regard calme sur Charlie Dragone et lui lança ironiquement :

— Va pisser sur deux cent cinquante mille dollars en cendres, Charlie.

Le tueur poussa un soupir et racla le sable sous ses pieds.

— On l'a eu ou pas ? demanda-t-il doucement.

Lavagni observait le pilote.

— Comment ? fit Grimaldi.

— T'as pas entendu la question ? lança Lavagni.

— Tony a un pressentiment, expliqua Dragone, il croit que l'avion s'est empalé tout seul dans la baraque.

Ce dernier commentaire avait été dit sur un ton légèrement sarcastique mais Grimaldi rétorqua par un sérieux et glacial : « C'est très possible. »

— Je le savais, merde ! fit Lavagni stoïquement.

— Il tenait son pistolet braqué sur mon cou. Il m'a dit de régler les commandes pour un décollage automatique.

Le pilote haussa les épaules.

— Je n'ai pu qu'obéir. Je savais qu'il ne réussirait jamais à lever l'appareil. Je veux dire, je savais que c'était un suicide. Je ne pensais qu'à en sortir moi-même. Mais vous avez raison, monsieur Lavagni, il aurait pu s'en sortir. Je veux dire, tout ce qu'il aurait eu à faire c'était de mettre plein gaz et sauter à la flotte, l'appareil aurait décollé avec ou sans lui.

— T'aurais dû y penser, nom de Dieu ! s'écria Dragone d'une voix furieuse.

— J't'emmerde ! lui lança le pilote. Ne me dis pas de conneries sur ce que j'aurais dû faire quand j'avais un feu dans le cou !

— La ferme, tous les deux, ordonna calmement Lavagni. Il fit quelques pas jusqu'au bord de l'eau et laissa planer son regard sur la baie alors qu'une multitude de pensées sauvages trottait dans sa tête.

Si Bolan s'était trouvé à bord de l'avion lorsque celui-ci s'était écrasé, il y aurait un drôle de boulot à faire pour identifier ses cendres - même si l'on retrouvait un cadavre supplémentaire. Charlie avait vu juste lorsqu'il avait parlé de cendres - c'est tout ce qui

subsisterait et ce n'était pas si facile que ça que d'identifier de la poussière brûlée.

Par contre il avait les tripes en émoi. Et Grimaldi semblait avoir confirmé ce que ses tripes affirmaient. Ce fumier de Mack Bolan n'était pas venu jusqu'à Glass Bay pour se faire rôtir le cul dans un avion craché. Pas ce mec-là. Certainement pas.

De plus, Quick Tony s'était déjà mesuré à Mack le Salopard. Tony ne se trouvait là que grâce à la chirurgie moderne et à la puissance politique de la Mafia. Il y pensa sérieusement.

Lavagni tenta d'ignorer l'odieux petit frisson qui parcourait son échine. Puisqu'il ne parviendrait jamais à prouver que Mack Bolan s'était trouvé à bord de l'avion, il lui faudrait compter sur l'inverse.

Il revint près des autres qui se tenaient silencieusement et leur annonça :

— Bolan s'en est tiré à la nage. Allons le retrouver.

Dragone poussa un soupir, lança un regard morne vers la maison puis demanda :

— Où est-ce qu'on commence ?

— Là où il veut nous mener, répondit Lavagni d'une voix lourde de significations. Ce type est habitué à la jungle, Charlie. C'est là qu'il ira se planquer. Je veux Paul et Duke… et Joe aussi. Dis-leur de prendre des cartes.

— Des équipes de bouchage, suggéra Dragone.

— Ouais. Et les gars qui manient les hors-bord aussi, ils auront du boulot.

— Je peux m'en aller maintenant, monsieur Lavagni ? demanda Grimaldi en vitesse. J'ai besoin de boire un verre.

Lavagni ignora la demande du pilote.

— Jack, occupe-toi de contacter qui il faut. Je veux deux hélicos. J'aurais mieux fait de les garder lorsque je suis arrivé ici. Merde ! pourquoi n'y ai-je pas pensé ?

Dragone s'éloignait. Le *caporegime* lui lança :

— N'oublie pas les talkies-walkies. Puis il gronda au pilote : Allez ! bouge-toi, bouge-toi !

— Bien, monsieur, fit le pilote qui partit d'un pas leste.

Lemke regarda le dos du pilote qui partait puis tourna les yeux vers Lavagni qui aboya :

— Va aider à éteindre l'incendie !

Le comptable sauta sur place puis laissa Quick Tony Lavagni, la terreur de la côte atlantique, qui continua seul à veiller sur les eaux bleues de Glass Bay.

Quelle drôle d'histoire… Quick Tony se trouvait de nouveau avec un contrat sur Mack Bolan à la main. Bolan le Blitz, Bolan le Félin de la Jungle. Un félin qui se trouvait chez lui, dans son élément naturel.

Ses tripes ne pouvaient pas se tromper. Quick Tony se préparait des mauvais moments. Ouais, quelle drôle d'histoire…

CHAPITRE II

Bolan s'était calmement installé au sommet d'un cocotier qui se trouvait sur le périmètre ouest de la baie et où il avait démonté le Beretta pour le nettoyer après son séjour dans l'eau de mer pour échapper aux efforts des mafiosi. Enfin il remonta son arme puis s'occupa avec autant d'attention des chargeurs et du silencieux, satisfait, il se mit à réfléchir à la situation.

Il se trouvait en terre inconnue, sans véritables notions géographiques. Porto Rico était bordé au nord par l'océan Atlantique et au sud par la mer des Caraïbes et c'était l'ile des Caraïbes la plus éloignée du continent nord-américain. Hispaniola, l'ile que se partageaient Haïti et la république Dominicaine se trouvait à l'ouest - ainsi que la Jamaïque et Cuba. Les Bahamas se situaient au nord, le Venezuela au sud. A l'est, les iles Vierges.

Il avait assimilé toutes ces informations en scrutant une carte murale dans l'aéroport privé de Nassau où l'on avait apprêté l'hydravion pour la dernière partie du voyage. C'était peu de chose mais il savait où il se trouvait par rapport au reste du monde - plus précisément il se trouvait en plein milieu de ce que la Mafia avait surnommé le Carrousel des Caraïbes. Et c'était une mince consolation pour le moment.

En regardant la situation d'un œil plus réaliste il lui restait deux chargeurs avec huit balles chacun et encore un autre entamé où il lui restait encore six balles. Il se trouvait perché sur un arbre, il était trempé jusqu'aux os et ses vêtements pleins d'eau collaient à sa peau. Il avait faim et il était physiquement exténué.

A moins de cinq cents mètres, une cohorte de cinquante à soixante-quinze tueurs qui rabattaient méthodiquement la périphérie de la baie pour lui trouer la peau.

Il allait sans doute crever dans cette jungle. Et un mafioso hilare mettrait sa tête coupée dans un sac en papier pour la livrer aux vieillards non moins hilares qui composaient la *Commissione.*

Telle était la situation.

Seulement il n'était pas encore mort.

OK, il était en vie, donc tout n'avait pas si mal marché. Il s'était enfui de Las Vegas et il avait atterri au beau milieu de l'opération des Caraïbes en un seul mouvement. Et il n'y avait pas encore laissé sa peau.

Bolan leva la tête et regarda par-dessus la plage vers la maison qui brûlait, essayant de s'orienter par rapport à ce qu'il avait pu observer de l'avion dans le ciel. Il se trouvait à l'ouest de la maison. A environ un kilomètre. Il y avait la jungle derrière lui et probablement aussi une plantation à environ un kilomètre. Les villages de bord de mer se trouvaient tous dans la direction opposée et Glass Bay avec ses légions lui barrait la seule route praticable.

Il y avait quatre hors-bord qui patrouillaient la baie et un cinquième qui venait de déposer une équipe de tueurs à l'extrémité sud de la plage. Les hommes qui composaient cette équipe allaient ratisser la jungle jusqu'à la position de Bolan. D'autres, faisant partie du groupe principal, allaient faire un travail de rabatteurs à partir de la maison. On le cernait. Il avait la jungle dans le dos et la mer en face. Et tous ces soldats arrivaient rapidement.

Bolan sourit cyniquement en se demandant qui commandait les forces armées de Glass Bay. En tout cas c'était un homme qui connaissait son affaire. Et il ne s'était pas laissé berner par sa diversion aérienne.

L'Exécuteur allait avoir un problème de survie.

Mais un mort ne pouvait rien perdre.

Bolan se laissa glisser jusqu'au sol et quitta son costume trempé. Continuer à porter ce complet en soie devenait hasardeux. Il se retrouva en combinaison noire et il récupéra dans les poches du costume délaissé les objets personnels dont il aurait besoin. Bolan se foutait pas mal de la mode vestimentaire, la seule chose qui lui importait était l'efficacité.

Après tout il n'était pas encore mort.

Lorsqu'il s'agit de survivre, un combattant aguerri s'efforce de mettre tous les avantages de son côté, profitant de chaque détail qui peut signifier la vie plutôt que la mort. Et un combattant habitué à la guérilla dans la jungle en profite encore davantage.

L'ennemi se rapprochait. Bolan les entendait se parler alors qu'ils remontaient la plage. Apparemment quelqu'un avait repéré l'endroit

où il avait quitté l'eau.

Il sourit sans humour et disposa contre un tronc d'arbre le costume trempé. D'après la loi de la jungle le meilleur gagnait, ce qui revenait à dire que le plus fort, le plus silencieux, le plus rapide et le plus meurtrier remportait la partie -et il n'y avait pas de juge, marron ou pas, pour veiller aux règles du fair-play. Ici l'homme était réduit à son état primitif d'animal humain, sujet à tous ses instincts rageurs de survie.

Bolan avait souvent joué à ce jeu-là, il en connaissait les règles.

Il s'occupa des derniers détails, s'enfonça ensuite dans la verdure épaisse et s'y intégra parfaitement.

La jungle devenait une alliée.

Le châtiment allait commencer.

*

* *

Lors de son premier contact avec Bolan, Quick Tony Lavagni n'était qu'un lieutenant au sein de la famille d'Arnesto « Arnie Farmer » Castiglione de Washington où il avait occupé un rang assez obscur et grâce auquel il serait arrivé à l'âge de la retraite sans problème, ni gloire. Mais Bolan avait tout changé, il avait transformé la vie tranquille de Quick Tony Lavagni en un cauchemar kafkaïen. Il y avait eu pour commencer cette expédition en France où Tony avait failli y laisser sa vie; on l'avait carrément porté disparu, probablement mort.

Ensuite Castiglione avait trouvé la mort en Angleterre. Encore Bolan.

Après il y eut les rivalités entre ceux qui voulaient prendre pour eux-mêmes la couronne d'Amie. Lavagni ne s'était jamais porté candidat à la succession. Il y avait pensé, bien sûr, mais il s'était bien gardé de tendre les mains vers les rênes du pouvoir. Primo parce qu'à l'époque il était encore faible après ses déboires en France, secundo parce que d'autres, hiérarchiquement plus élevés que lui, s'escrimaient comme des bêtes à ramasser la couronne déchue. Des hommes que Lavagni craignait et avec lesquels il voulait rester en bons termes. Il avait préféré se tenir coi, se rendant compte qu'il serait éventuellement nommé *Caporegime* quel que soit

le nouveau Capo. Tony avait préféré laisser faire Weeney Scarbo et Big Gus Riappi, les deux dauphins en place.

Mais avant que la *Commissione* n'ait eu le temps de choisir un élu, une bataille d'attribution avait fait de nouveaux dégâts. Weeney s'était trouvé à New York où il mettait au point une alliance avec certains politiciens new-yorkais… Bolan était passé par là… Weeney s'était fait piéger à Long Island avec tant d'autres… il n'y avait pas laissé sa peau, non, mais il avait perdu une bonne partie de son cerveau dans les explosions d'obus et on pensait qu'il ne pourrait plus jamais quitter son fauteuil roulant, ni même en fait se nourrir tout seul.

Ce qui laissait Big Gus Riappi.

Lavagni se trouvait à Miami où il récupérait et où il continuait à se détendre lorsqu'il reçut le coup de fil de la *Commissione.*

« Les Talifero ont raté le coche à Las Vegas. » Ce qui voulait dire qu'ils étaient ou morts ou en disgrâce. Mais on a repéré Bolan. Il se fait appeler Frankie Vinton et il se trouve à bord d'un de nos avions en route pour les Caraïbes. On voudrait que tu rassembles une équipe et que tu ailles l'attendre à Glass Bay.

— Oui, bien sûr, avec plaisir, répondit sans hésiter Lavagni.

— On pensait bien que tu aurais cette réaction. Au fait, Tony, il y a autre chose que tu devrais savoir. Nous ne nous sommes pas encore décidés pour le nouveau chef de la côte atlantique. Débrouille-toi bien à Glass Bayet… Ai-je besoin d'en dire plus, Tony ?

Cette quasi-promesse avait laissé Lavagni momentanément sans voix et lorsqu'il retrouva la parole, il répondit tout bêtement :

— Bien, monsieur, je comprends. Je dispose de combien de temps pour m'y rendre ?

— Nous le ralentissons autant que nous le pouvons sans nous démasquer mais tu disposes d'environ six heures. Il faudra que tu fasses vite.

— Et si je n'arrivais pas à l'y précéder ? demanda Tony.

— Alors c'est Vince Triesta qui l'accueillera.

— Dans ce cas je ferais bien de me dépêcher, répondit sérieusement Tony.

— Nous nous occupons de ton transport, Tony. Forme une équipe et mets-toi en rapport avec Jake Schuman pour le reste. Tu iras en Boeing jusqu'à San Juan puis en hélicoptère jusqu'à Glass Bay. Jake s'occupera de ton financement et de tes besoins d'équipement. Tu vois. Engage autant d'hommes que possible mais souviens-toi du peu de temps dont tu disposes. Ces hommes toucheront leur prime en montant dans l'avion.

Des indépendants ! Une fois de plus on lui imposait une bande de petits tireurs à la con, des Dillinger manqués, des truands à quatre sous ! Et merde ! Charlie Dragone se trouvait à Miami et il y avait probablement encore deux ou trois hommes assez sûrs pour former le noyau d'une équipe sérieuse.

— Je veux avoir les mains libres, dit-il au membre de la *Commissione.* J'exige un pouvoir absolu en ce qui concerne le recrutement de mes hommes et je veux qu'on le fasse comprendre à Vince Triesta qui sera le commandant en chef à Glass Bay.

— Ne t'inquiète pas, Tony, nous avons fait circuler la nouvelle. Ce contrat t'appartient.

Et voilà, c'était fait, aussi vite que ça. Aussi, Quick Tony avait quitté Miami en moins de deux heures avec une cohorte assez remarquable compte tenu qu'il n'était pas sur son propre territoire pour choisir des hommes sûrs. Ce n'était qu'au moment où il s'était laissé aller dans le fauteuil confortable de l'avion que les implications du contrat lui vinrent à l'esprit.

Nom de Dieu ! mais il se pouvait très bien qu'il sorte de cette histoire en portant la couronne du Lower Atlantic Seaboard, grand patron de tout le territoire entre le New Jersey et la Floride. Le trône d'Amie Farmer était toujours inoccupé et cet auguste siège conviendrait parfaitement aux fesses de Tony Lavagni qui, après tout, méritait cette place autant qu'un autre. Pourquoi pas ? Il était diligent et loyal depuis plus de vingt-cinq ans. Il n'avait failli qu'en France… Mais d'autres que lui, et des meilleurs, avaient trouvé en Bolan leur maître.

La *Commissione* avait peut-être décidé de lui donner une chance, une occasion de se racheter. Sans doute, oui. Et le type qui lui ramènerait le crâne de Bolan aurait droit à une drôle de

récompense, tu parles, une couronne ! Toute la côte atlantique. Il y avait de quoi rêver et Tony songea à son hypothétique empire.

Et dire que dès le début tout avait foiré ! Non seulement il n'avait pas eu le temps de s'installer correctement à Glass Bay mais Bolan s'était offert son petit feu d'artifice… le salaud. Évidemment il ne fallait pas s'attendre à le cueillir comme une rose… et puis il n'avait pas encore gagné, Bolan, il n'avait fait qu'envenimer les choses, c'est tout, ce n'était pas fini… Et de plus Quick Tony avait trouvé l'endroit où Bolan avait rallié la plage.

Il était agenouillé dans le sable fin au bord de l'eau et il regardait tour à tour la maison, qui se trouvait à cinq cents mètres de là, et l'opulente avancée de la flore à moins de cinq mètres. La plage comportait une petite pointe à cet endroit et de ce fait une partie de la rive était invisible de la maison.

C'était logique.

— C'est bien ici, dit Quick Tony à Charlie Dragone, son premier tireur. Il leva le bras et montra l'autre extrémité de la baie.

— Il s'est payé un beau plongeon, il a dû nager deux kilomètres. Il aurait pu en faire moins mais il cherchait à se rendre invisible. Et regarde-moi ça…

Le *caporegime* frôla le sable de la main.

— C'est encore humide ici. Il a dû passer y a quelques minutes, pas plus. Je parie qu'il a fait toute la traversée sous l'eau, ce con-là. Alors… ça voudrait dire que…

Il s'interrompit et se tourna vers la verdure qui bordait la plage, la scrutant, spéculateur.

Dragone se leva à demi et, les mains sur les hanches, fixa la maison. Elle fumait encore. Parfois une longue langue de feu s'échappait de la fumée pour leur rappeler que tout n'était pas encore rentré dans l'ordre.

— Tu crois qu'il fait le tour pour arriver derrière la baraque ? demanda le premier tireur.

— Non.

Lavagni se redressa et cracha dans l'eau. Il avait entendu dire, il ne savait plus où, que cela portait chance.

— Il doit être crevé après une pareille traversée. Il doit se planquer quelque part par ici. Dans la jungle. Il reprend son souffle.

Qu'est-ce que Grimaldi a dit qu'il portait comme armement ?

— Il n'a vu qu'un pistolet. Un automatique avec un silencieux.

Lavagni poussa un grognement.

— Son fameux Beretta sans doute. C'est son arme préférée mais elle ne va pas le sortir de son pétrin ce coup-ci.

Dragone avait l'air inquiet.

— Plus on attend…, commença-t-il.

— Laisse courir, fit Lavagni d'une voix décontractée. Qui a le talkie-walkie ?

— Latigo.

— Dis à Latigo d'ordonner à ces équipes de bouchage de se ramener. Comme on a prévu. Et dis-lui de ne pas jouer au con, ce mec est dangereux comme la peste. Faut pas lui donner une seule occasion, pas une seule.

— OK !

Dragone fit un pas en avant puis s'immobilisa et se retourna comme un fauve en entendant arriver au pas de course un de ses hommes qui chuchota d'une voix essoufflée :

— Patron ! on a trouvé quelque chose !

Les deux hommes traversèrent rapidement la petite étendue de sable pour examiner un paquet d'allumettes trempé et dont la couverture représentait la devanture d'un casino de Las Vegas. Le soldat expliqua :

— On l'a trouvé dans les buissons à quelques pas de la plage.

— Où est Tilly ? demanda Dragone d'une voix insistante.

— Il est là-dedans, il cherche des traces de pas.

— Des traces ! fit Lavagni d'une voix méprisante. Dis-lui de sortir de là ! Il prit son premier tireur par le bras et lui chuchota :

— Occupe-toi de Latigo. Puis tu fais arriver tous tes gars et tu les alignes. Mais on ne commence pas à rabattre avant que Latigo nous signale que les équipes de bouchage sont en place. Tu te souviendras ?

— Compris, fit le premier tireur. Il s'éloigna puis ajouta : Ne t'en fais pas, Tony, ce mec n'a pas l'ombre d'une chance.

Pourtant Lavagni n'en était pas si sûr. Il hésita un instant puis il partit à la recherche du soldat qui avait trouvé la preuve du passage de Bolan. Il se demanda tout à coup si Bolan avait laissé une trace

exprès. Pour un type se montrant toujours d'une grande méfiance, cela semblait être une erreur bien stupide. Mais pourquoi le faire *exprès ?*

Le mafioso s'arrêta pour fixer la baie, secoua la tête puis repartit. Non, il ne serait pas venu jusqu'à cette plage pour ensuite se remettre à l'eau après avoir laissé une fausse piste. Pas après deux kilomètres sous la flotte, c'était impensable.

Lavagni entra subitement dans la quasi-nuit de la jungle, si obscure après la lumière blanche de la plage. L'épais feuillage de la forêt tropicale neutralisait tous les efforts du soleil. Seuls quelques rayons irréguliers parvenaient à atteindre le sol humide. L'atmosphère était moite.

De petits animaux grouillaient dans les parages sous la couverture de la flore touffue. Ici et là, au loin, un oiseau dérangé poussait des cris rauques qui couvraient momentanément le cliquetis incessant des hordes d'insectes invisibles.

Lavagni frissonna puis avança dans l'obscurité, son regard s'accoutumant à la pénombre. Puis il découvrit le soldat d'occasion.

L'homme se tenait immobile, presque en déséquilibre, et il fixait un second personnage qui était adossé paresseusement au tronc d'un arbre.

— Sortez de là, vous deux ! chuchota d'une voix impérieuse le *caporegime.* Allez ! sortez de là tout de suite ! Vous ne devez pas…

Ses yeux s'habituant de plus en plus à la pénombre, Tony put observer le visage du soldat et il se tut brusquement. Il se rapprocha encore un peu puis s'élança vers l'homme adossé par réaction involontaire.

— Nom de Dieu ! gémit-il.

— C'est Tilly, croassa le soldat.

A présent Tony voyait tout à fait clairement et c'était effectivement Tilly. Les yeux exorbités, la bouche ouverte sur un cri silencieux. En fait il ne s'était pas adossé à cet arbre. Non, il y était sanglé, le cou entouré d'une liane qui meurtrissait sa chair et qui, enroulée autour du tronc du jeune arbre, le maintenait en place. Le soldat Tilly était figé là où la mort l'avait pris.

Aux pieds du mort le sol de la jungle était en piteux état et attestait de la violence du meurtre. Lavagni imagina aisément le

déroulement de la scène : une ombre se déplaçant invisiblement et sans bruit dans la jungle… et Tilly retourné, plaqué contre l'arbre, garrotté avant même d'avoir eu le temps de pousser un cri. Oui, Tony imaginait fort bien la chose.

Il vit une forme aussi. C'était un costume mouillé, collé contre l'arbre derrière le corps de Tilly.

Lavagni étendit la main pour toucher le tissu humide près du cadavre.

— Que ça te serve de leçon, marmonna-t-il en jetant des coups d'œil inquiets sur les arbres qui les entouraient. Ce mec est mauvais comme la gale. Allez, fous le camp d'ici et dis à Charlie que ce mec doit être habillé de sa combinaison noire… ou alors il se balade à poil et c'est pas son genre.

Le soldat n'avait pas bougé et ne semblait pas non plus avoir écouté les instructions de Lavagni.

— Qu'est-ce que tu attends ? gronda le *caporegime.* Magne-toi, bon Dieu !

— Je ne vois pas le feu de Tilly, annonça l'homme d'une voix morne.

— Qu'est-ce qu'il portait ?

— Un PM.

Lavagni poussa un grognement désespéré et fit partir le soldat ébranlé.

Ouais, ce fumier avait mis ses allumettes en évidence exprès. Et du coup il avait grossi son arsenal personnel.

D'une minute à l'autre cette histoire tournait au vinaigre. Ce contrat commençait à représenter pour Quick Tony Lavagni une couronne, oui, mais une couronne d'épines.

A moins d'avoir eu à se mesurer à Bolan, on ne savait pas ce dont il était capable.

On ne savait pas.

CHAPITRE III

De l'ombre, un homme observa les deux mafiosi quitter hâtivement le lieu du crime et il passa en revue tous les visages criminels qu'il avait vus, aussi le nom de Quick Tony Lavagni lui vint à l'esprit.

Ainsi Bolan connaissait à présent l'identité du commandant en chef des forces armées de Glass Bay et cette révélation ne lui procura aucune joie. Cet ancien tueur de Washington avait failli le faire cerner près de Monte-Carlo et s'il avait pu s'échapper c'était surtout par chance. Lavagni n'était pas né d'hier. Il faisait son travail avec la lenteur d'un hachoir à viande et s'arrangeait toujours pour ramener les flancs de son armée autour de sa victime.

Au moins Bolan savait-il à quoi s'attendre et pourrait-il agir en conséquence.

Lavagni ferait s'aligner ses hors-bord à quelques mètres de la plage, il placerait des hommes de chaque côté de la jungle puis il ferait marcher ses autres tueurs à travers la forêt et ensuite… enfin, ce serait le hachoir une fois de plus.

En France Bolan avait reçu l'aide d'un ami noir qui, lui aussi, avait fait le Viêt-Nam, il avait été secondé également par une superbe comédienne française. Même au Viêt-Nam il avait vécu avec l'espoir de réintégrer ses propres lignes ou de se retrouver dans un territoire ami.

Où se trouvaient à présent ses propres lignes ? Où y avait-il un territoire ami ?

Bolan ne se posa même pas la question. Là où il se trouvait il était derrière ses propres lignes. Le territoire ami était celui où il n'y avait que des morts.

Il comprenait fort bien sa situation. Il se trouvait en plein milieu du hachoir et il se voyait coincé entre les morts et le désastre. Le PM Thompson qu'il avait pris à son dernier « ami » en date n'aurait pas grande utilité lors du dernier combat à Glass Bay. Il n'y avait qu'une seule issue possible. Quelqu'un allait lui trancher la tête et la fourrer dans un sac en papier.

Son instinct de guerrier reprit le dessus pour juger de la situation. Premièrement, que pensait l'ennemi ?

Il devait penser que Bolan avait flairé le piège au dernier instant et qu'il s'efforçait seulement de se tirer d'affaire. Il savait qu'il y avait une centaine d'hommes pour en supprimer un seul et qu'un des meilleurs commandants prenait la partie en main. Aussi que le champ de bataille était très limité. Il pouvait jouer à cerner Bolan, c'était un mouvement inexorable.

Deuxièmement, que pensait Lavagni lui-même ? Bolan connaissait suffisamment les coutumes du syndicat pour savoir que Lavagni n'était pas le commandant de Glass Bay. On l'avait importé des États-Unis et… mais, bien sûr, il était venu avec sa propre équipe d'hommes. Il avait sûrement dû recruter ses sbires parmi la racaille des rues et des prisons d'une grande ville américaine.

C'était donc ça la pensée en haut lieu. On s'attendait à ce que Bolan laisse sa peau dans la jungle tropicale, aux prises avec une armée de clodos, pendant que le fameux carrousel faisait son petit bonhomme de chemin.

Il n'en était pas question. Bolan était venu pour traquer le syndicat et détruire leur opération aux Caraïbes. S'il avait tenu à se faire supprimer il aurait pu aisément le faire à Las Vegas.

Il avait un problème immédiat, sortir de l'embuscade de Glass Bay. Et, ce faisant, faire un pas vers le but qu'il s'était assigné : détruire le célèbre carrousel.

OK, Lavagni allait faire avancer ses tueurs d'un instant à l'autre. Il fallait livrer une bataille psychologique… ébranler l'ennemi, le ralentir, le briser.

Bolan accrocha le Thompson à son cou et fixa le silencieux au canon du Beretta.

Bien.

C'était le moment de passer à l'attaque.

*

* *

Lavagni avait mis en place ses troupes et il attendait seulement une confirmation de la part des équipes de bouchage. Il avait posé une carte de la baie devant lui sur le sable et il se penchait dessus avec attention.

— A ton avis, Charlie, il faudrait combien de temps pour traverser cette partie de la jungle à pied ? demanda-t-il à son premier tireur.

Dragone haussa les épaules.

— Ça dépendrait du mec, je pense. Mais ça ne doit pas être facile d'avancer là-dedans.

— Moi, ça me prendrait probablement une journée, avoua Lavagni. Mais un type qui s'y connaîtrait…

— Tu penses qu'il va essayer de passer par l'arrière ?

— Ouais. C'est ce que je ferais à sa place. (Le mafioso posa le doigt sur un point de la carte.) Je me dirigerais directement sur cette ferme à sucre, ici. J'achèterais ou je volerais une voiture et je partirais à fond de train à San Juan.

— C'est sûrement ce qu'il fait, dit Dragone. Il a besoin de se trouver des alliés. Il ira certainement à San Juan. Le premier tireur se gratta le front. Mais je me demande, Tony, si ce type sait où il se trouve. Sans carte, je veux dire…

— Il est arrivé en avion, soupira Lavagni. T'en fais pas, ce type sait toujours où il se trouve. T'as transmis mes ordres à Vince ?

— Ouais. Je lui ai dit que tu voulais un compte rendu sur tous les habitants du coin. Il te fait envoyer un jeune gars, un indigène, quoi, pour tout t'expliquer. Dès qu'il l'aura retrouvé. Y a un drôle de bordel là-bas, Tony.

— Ils ont maîtrisé le feu ?

— A peu près, oui, mais c'est un désastre. Ce que le feu n'a pas brillé, l'eau l'a détruit.

— Dis à Latigo d'expédier quelques hommes dans cette ferme à sucre.

— OK !

— Des types *bien.*

— Bien sûr, Tony.

— Et les hélicos ?

— C'est fait. Grimaldi m'a dit que ça leur prendrait environ une heure pour venir.

— Quand est-ce qu'il a dit une heure ? demanda Lavagni.

— Eh bien… y a à peu près cinquante-cinq minutes.

Dragone se leva et fit signe à un homme en maillot de bain qui se tenait à quelques pas.

— Amène la radio, Kelly, gronda-t-il.

L'homme avança rapidement et tendit à son chef la petite radio à transistors.

Lavagni disait : « Dis à Latigo… », et Dragone avait tendu la main pour recevoir la radio lorsque celle-ci sauta brutalement de la main de Kelly, emportée par un projectile inattendu.

Un second suivit le premier et se planta entre les yeux étonnés de Kelly, l'homme en maillot s'effondra et glissa jusqu'à l'eau.

Les deux autres s'étaient plaqués au sol et, épaule contre épaule, avaient dégainé leurs armes et cherchaient en vain une cible invisible.

— D'où c'est venu ? chuchota Lavagni d'une voix essoufflée.

— J'en sais rien, rétorqua nerveusement le premier tireur. Il a eu Kelly.

— J’l'emmerde Kelly, où est-il ?

— J'en sais rien, Tony. J’n'ai même pas entendu un coup de feu.

— Le fumier ! Il se sert de son silencieux !

Silencieux ou pas, les hommes éparpillés sur la plage s'étaient rendus compte des événements et venaient de s'allonger aussi prestement que leurs chefs, scrutant anxieusement les alentours.

— J'ai l'impression qu'il ne se tire pas vers cette ferme, Tony.

— Il a bousillé la radio, non ?

— Ouais.

Lavagni s'empourprait progressivement de rage.

— Mais nom de Dieu !, on peut pas rester là comme des galets ! Ecoute. Écoute-moi bien. Glisse-toi d'un côté de la ligne et dis aux gars de se lever à mon signal. Moi, je me glisserai de l'autre côté pour le dire aux autres. Quand j'arriverai au bout je tirerai deux coups. Ce sera le signal. Dis à chaque gars qu'il devra se lever et y aller en gardant à l'œil, c'est très important, le type situé à sa droite. C'est très important, va le leur dire ! Et ne lève pas la tête !

*

* *

Bolan n'avait pas pu profiter d'une vue dégagée sur la plage. Il avait eu l'impression d'être un homme qui observe ce qui se passe dans un long et étroit tuyau à travers lequel il regarde. S'il avait pu acquérir un peu plus de latitude il aurait pu aussi bien descendre

Lavagni que Dragone au lieu de se contenter d'un soldat minable et anonyme et d'une radio portative. Tout de même, il avait expédié un message qu'on avait reçu et compris.

Il voulait les voir plaqués au sol, du sable dans les yeux et la bouche, confrontés une fois de plus avec la mort. Et pendant que l'ennemi se terrait il en avait profité pour accéder à une nouvelle position.

Il se trouvait au bord de la jungle, couché sur le sol humide derrière le tronc pourri d'un arbre abattu, sous bonne couverture. Devant lui la plage s'inclinait en pente rapide vers l'eau. Du lieu où il se trouvait il ne voyait devant lui que la surface immobile de la baie. Mais en revanche il pouvait aisément observer sur ses côtés les activités des occupants de la plage.

Sur la droite il vit Lavagni se lever hâtivement et, courbé en deux, courir sur toute la ligne des tueurs armés de carabines. Ces hommes étaient allongés dans le sable comme les gars lors du Débarquement, ils attendaient qu'on leur signale de passer à l'attaque, de foncer vers la jungle. Puis l'autre, celui qui devait être le lieutenant de Lavagni, se leva et fit la même manœuvre mais dans l'autre sens.

Bolan comprit ce qu'ils faisaient.

Il revérifia le Thompson et calcula l'angle du tir qu'il aurait à effectuer immédiatement. Il décida de limiter ses efforts à une trentaine de degrés puis il observa minutieusement les lignes ennemies.

Les hommes s'étaient espacés de plusieurs mètres. Il commencerait au centre puis virerait de chaque côté par la suite. Cela supprimerait probablement cinq ou six hommes dans son environnement immédiat.

Il était plutôt exposé sur son flanc droit et assez vulnérable à un retour de feu de la part des hommes de flanc. Donc il expédierait ensuite vers la droite une seconde giclée. Ensuite, si tout se passait bien, il essayerait de s'esquiver par la gauche.

C'était le plan de bataille dans son ensemble et le tout ne devait pas prendre plus de quelques secondes. Il fallait que cela soit bref et brutal et terminé avant que l'ennemi ne puisse comprendre ce qui se déroulait. S'il réussissait il allait se retrouver à dix contre un et, armé

d'un Thompson, il serait presque hors d'affaire. A l'abri de la jungle l'initiative serait la sienne et il se faisait fort d'en tirer un effet maximum.

Il vit Lavagni arriver au bout de la ligne, lever son arme et tirer les deux coups pour signaler le départ de la chasse à l'homme.

Comme un seul homme, la rangée se dressa et se mit à courir vers la lisière de la jungle en trébuchant dans le sable blanc. Bolan compta une vingtaine de tueurs sur chaque flanc et encore deux autres au point mort du centre.

Il leur permit de faire trois pas puis leur envoya une giclée gutturale et meurtrière. Les deux types immédiatement devant lui furent les premiers bénéficiaires de plusieurs balles de 45 mm dans la poitrine. Ils furent projetés sur le dos et Bolan braqua l'horrible instrument successivement des deux côtés. La mort parcourait sans pitié la ligne ennemie.

Bolan s'arrêta au moment prévu, après quelques secondes. Puis il battit en retraite vers sa zone de sécurité, la jungle, en abandonnant sur la plage paradisiaque les morts déchiquetés.

Déjà il faisait son chemin vers son troisième lieu d'attaque.

*

* *

Lavagni et Dragone se retrouvèrent au centre pour réorganiser leurs lignes à l'abri des arbres. Huit de leurs hommes s'étaient écroulés sur la plage et ne s'en relèveraient jamais.

— Qu'est-ce qu'il fait, ce mec, à ton avis, Tony ? demanda Dragone.

Lavagni transpirait abondamment, il avait fait des efforts, il avait chaud, il avait la trouille.

— Je ne sais pas, Charlie, fit-il d'une voix dégoûtée. C'est un drôle de type; Moi, si j'étais à sa place, je me serais taillé la route en vitesse.

— Peut-être qu'il n'est pas sorti indemne de l'avion. Il a peut-être du mal à se déplacer.

— C'est une possibilité, avoua Lavagni. De toute façon ça n'a pas d'importance. Écoute, je sais ce que je fais, Charlie, et il tombera à court de munitions avant d'avoir décimé tous nos gars.

— Parle pas comme ça devant nos hommes, conseilla Dragone en chuchotant. Ils se font assez de mouron comme ça.

Lavagni allait rétorquer assez vivement lorsque le Thompson se déchaîna de nouveau au loin.

— Ça y est, gronda Lavagni. Allons-y !

Cependant Bolan avait complété sa troisième mission et avait évacué les lieux avant que les deux chefs mafiosi ne puissent faire contact et déjà il s'avançait vers un quatrième point.

Bolan se servait d'une tactique de guérillero. Il entraînait la ligne ennemie dans une direction qu'il avait choisie pour les écarter les uns des autres et ainsi se glisser entre les maillons de la chaîne.

Il réussit cette manœuvre dans le chaos qui suivit sa quatrième intervention. Il se tint tranquillement dans les branches d'un immense arbre et regarda l'ennemi paniqué regrouper ses forces avant de poursuivre son chemin vers le nord.

Il constata qu'ils avaient retiré aux morts leurs armes inutiles et en sourit en constatant la tactique de Lavagni. Celui-ci acceptait de sacrifier quelques morts à son gibier, pourvu que le gibier continue à dépenser ses précieuses munitions.

Mais ce petit jeu était arrivé à sa fin.

Bolan n'avait plus besoin de munitions et il avait assez détendu les maillons de la chaîne pour se faufiler entre eux sans le moindre problème.

Il les laissa s'éloigner un peu vers le nord puis il se laissa glisser jusqu'à terre et partit vers son prochain objectif.

Le moment était venu d'examiner de plus près les bâtiments du *Glass Bay Resort.*

CHAPITRE IV

Le chemin le plus direct et le plus facile pour s'échapper de Glass Bay passe à travers la jungle, par la plaine côtière et finalement par les montagnes de l'intérieur. Là, un homme en cavale réussirait sans doute à réquisitionner un véhicule et rouler jusqu'à San Juan, ville moderne de cinq cent mille habitants. Il s'y planquerait un moment puis repartirait aux Etats-Unis par avion ou par bateau une fois la situation moins critique.

Pour deux raisons Mack Bolan n'emprunta pas cette solution de fuite :

Premièrement l'ennemi s'y attendait et il n'avait aucune intention d'agir logiquement.

Deuxièmement il n'avait pas l'intention de se planquer à San Juan, ni de quitter les Caraïbes avant d'y avoir terminé sa mission.

Il choisit de traverser directement Glass Bay, de contourner de près le fortin ennemi et de continuer jusqu'à un village de la côte. Là il se déciderait. Comment attaquer et détruire la combine tropicale de la Mafia ?

Mais Glass Bay était un gros problème en lui-même.

Bolan s'était avancé prudemment vers la lisière de la forêt et il observait calmement les environs. Il se trouvait à deux cents mètres de la place et regardait le parc qui appartenait au bâtiment se dressant devant lui, au sud-est.

Le feu avait été maîtrisé mais ici et là une fumée tenace s'élevait de plusieurs poches de résistance. Il compta une douzaine d'hommes qui se traînaient d'un air las près de la maison, quelques-uns étaient encore occupés à diriger des lances et les autres faisaient de leur mieux pour sauver les meubles intacts. Une partie du mobilier et divers objets jonchaient la pelouse. D'un autre côté, bien à l'écart, gisaient les cadavres de la ligne ennemie, tous enveloppés dans des draps.

Bolan regarda sa montre et fit une grimace. Les quarante minutes précédentes avaient apporté destruction, mort et chaos à Glass Bay. Il voyait l'arrière de la maison et quelques hectares de parc. Quatre petites bâtisses s'élevaient en demi-cercle derrière le

bâtiment principal. Aucune d'entre elles ne semblait avoir subi les dégâts provoqués par le feu. Deux d'entre elles étaient des bungalows, l'une une sorte de dépôt et la dernière tenait lieu de bureau.

Une VW était garée près des bungalows. Il y avait aussi, un peu plus loin, un hangar plus long sous lequel pouvaient s'abriter une douzaine de voitures, avec un premier étage qui était composé de chambres à l'intention des chauffeurs. Le petit hameau était désert, il n'y avait aucune voiture sous l'abri.

Il était donc logique de conclure que les troupes de Lavagni étaient arrivées par la voie des airs et non par celle de la route.

Bolan remarqua aussi, au fond de la propriété, qu'une petite route en macadam débouchait de sous un grand portail en pierre. Ce chemin noir traversait le parc immaculé jusqu'aux abris sous les appartements. Également, à partir de cet endroit, un petit sentier poussiéreux qui menait vers l'arrière du parc, où se trouvait Bolan, longeait la jungle puis contournait la propriété.

Une jeep était garée au centre de ce sentier, près de la verdure de la forêt, à une trentaine de mètres de Bolan. Deux hommes, munis de Thompsons, se tenaient derrière le petit véhicule et scrutaient le périmètre de la jungle.

Des fusillades se faisaient parfois entendre au loin tandis que le hachoir de Lavagni s'éloignait vers le nord. Les survivants paniquaient et tiraient sur tout ce qui bougeait. Bolan en était ravi. Cinq minutes de plus et ils en seraient à se tirer les uns sur les autres.

En attendant il leur avait bien échappé et ne risquait rien dans la zone où il se trouvait. Les deux hommes de bouchage s'étaient rendus compte de l'avancée de leurs acolytes et commençaient à se détendre.

Bolan les observa. L'un d'eux baissa son arme et alluma une cigarette. Le second lança une remarque qui le fit rire et il contourna la jeep pour tendre la cigarette allumée à son compagnon et s'en alluma une autre. Les deux hommes se mirent à bavarder à voix basse, tendant l'oreille, attentifs à la bataille. Ils tournaient aussi le dos à Bolan.

Cette jeep était la liberté de Bolan et il avait l'intention de s'en emparer. Il calcula la distance exacte qui le séparait des deux gardes. Trente mètres. Sur une distance de vingt-cinq mètres le Beretta tirait droit, il n'y avait aucune chute de trajectoire. En revanche le silencieux modifiait ces données. Pourtant Bolan avait autant besoin de silence qu'il avait besoin de la jeep.

Il calculait encore les rectifications qu'il aurait à effectuer lorsqu'il entendit un vacarme en provenance de la maison. La Volkswagen avait quitté les bungalows pour venir s'immobiliser en face des abris.

Bolan fut surpris de constater que le chauffeur était une femme. Un grand type vêtu d'un costume froissé l'avait tirée de derrière le volant et l'entraînait vers les bungalows.

Les deux hommes près de la jeep s'étaient retournés pour observer le déroulement de ce petit drame. L'un d'eux émit un petit rire et appela : « Vas-y, Vince » mais pas assez fort pour se faire entendre d'où il se trouvait.

Bolan réfléchit un instant. Chaque événement hors du commun méritait son attention. Une femme au cœur d'un fortin… voilà qui était pour le moins inhabituel. Qui était-ce ? Que faisait-elle dans cet endroit ? Pourquoi l'empêchait-on de s'en aller ?

Il haussa les épaules en se disant que les problèmes de cette femme n'avaient aucun rapport avec les siens. Peut-être ses ennuis n'étaient-ils que conjugaux… Peut-être était-elle l'épouse d'un des gros bonnets de Glass Bay. Ou alors une petite amie, ou bien encore la call-girl de service. En tout cas Bolan avait assez d'ennuis comme cela.

Il s'efforça d'oublier le sort de la femme et de se consacrer uniquement à sa propre survie. L'une de ses cibles avait branché une petite radio et envoyait un message.

De nouvelles instructions ?

Apparemment. Les hommes éteignirent leurs cigarettes puis montèrent chacun de leur côté dans la jeep.

Le Beretta était déjà tendu et prêt à tirer, les corrections de balistique étant faites, l'œil du tireur programmé.

Bolan attendait que le conducteur range sa Thompson et démarre la jeep. Le bruit du moteur couvrirait encore davantage le

sifflement de son attaque et Bolan voulait mettre toutes les chances de son côté.

Son doigt se crispa légèrement sur la détente au premier tour de manivelle, le Beretta toussa doucement sous son propre recul et le conducteur s'affaissa sur le volant.

L'autre, de profil, se raidit imperceptiblement, se rendant compte de ce qui venait de se passer mais encore impuissant à réagir. Le Beretta expédia une seconde balle vers l'ennemi. Elle le frappa au-dessus de la bouche et l'envoya au sol, le Thompson au creux du bras.

L'Exécuteur attendit en vain une réaction de la maison. N'en voyant aucune il sortit du couvert des feuillages et avança prudemment jusqu'à la jeep.

Le moteur tournait au point mort. Bolan se dirigea d'abord auprès du type qui avait été éjecté de la voiture et le traîna de l'autre côté. Il n'y avait plus moyen de reconnaître ce visage qui était devenu une masse sanguinolente. Le type était vêtu d'une chemise de sport neuve, l'étiquette y était encore attachée, et de jeans blancs. Bolan lui retira ses vêtements et les passa sur sa combinaison noire. A peu de chose près la bonne taille.

Ensuite il tira le mort de derrière le volant et le fit rouler auprès de celui qui était déjà par terre. La balle qui lui avait défoncé le crâne était entrée à la base de la nuque et était ressortie par l'orbite de l'œil gauche. Il n'avait pas énormément saigné et, en repartant, le projectile avait évité le pare-brise de la jeep. Bolan arracha la chemise du mort et s'en servit pour éponger le peu de sang répandu puis il récupéra le Thompson tombé à terre et l'ajouta à son arsenal, à l'arrière de la voiture.

Les soldats près de la maison s'affairaient encore avec les derniers sursauts des flammes tandis que Bolan s'engageait sur la route en terre. L'un d'eux s'arrêta de travailler et s'épongea le front alors que Bolan arrivait à sa hauteur.

— On échange nos places, dis ? lança-t-il.

— Va te faire foutre ! rétorqua l'Exécuteur en contournant l'aire de gravier.

Il était presque arrivé à la route en macadam et déjà se sentait mieux. Puis son regard tomba sur la VW abandonnée et il

commença à se poser des questions. Haussant les épaules il fit le tour du parking, évitant de passer trop près de la Coccinelle et s'engagea sur le chemin de macadam.

Puis il poussa un juron tout bas, vira vers les abris et vint s'immobiliser entre les bungalows.

Et merde !… cette femme avait peut-être autant de difficultés que lui. Il ne pouvait pas…

Il entendit s'élever du fond du bungalow la voix furieuse d'homme. Il rechargea le Beretta puis le glissa dans son holster, quitta la jeep en laissant tourner le moteur puis partit à pied vers l'entrée devant les deux bâtisses.

Un type en costume mouillé et froissé se tenait sur le porche. Il regarda Bolan d'un œil déplaisant et dit : « Salut ».

Ce type n'était pas une recrue tirée des rues. C'était un mafioso de place forte et il n'était pas de bonne humeur.

— Salut, lui lança Bolan. Vince est là-dedans ?

— Il est occupé, fit l'autre faisant barrière avec son corps.

Bolan n'avait pas de temps à perdre. De plus il n'était pas de bonne humeur non plus.

— Je vois, dit-il en brandissant le Beretta et en envoyant une balle silencieuse dans le nez du type.

Bolan poussa le corps en chute libre à l'intérieur de la maison puis l'enjamba. L'homme au costume froissé se tenait près d'un divan, il allumait un cigare. Il vit tomber le garde du corps, l'homme au Beretta et la mort elle-même en un seul coup d'œil. La main avec laquelle il tenait l'allumette s'immobilisa et l'homme fit un pas involontaire en arrière.

D'une voix glaciale Bolan lui dit :

— Je veux la femme.

— Mais prends-la, dit le gros bonnet de Glass Bay.

Elle était visiblement portoricaine et devait avoir dans les vingt-cinq ans, elle était vêtue d'une jupe assez courte et d'un chemisier en coton. Étendue sur le divan, la position de son corps indiquait qu'on l'y avait jetée de force. Son chemisier était déchiré et dévoilait une poitrine intéressante, de surcroît elle avait reçu plusieurs coups dans la figure.

La fille pleurait et reprenait son souffle. Elle était furieuse.

Bolan avait reconnu le type, il le connaissait par ses photos et de réputation. C'était Vince Triesta, un truand à deux sous qui avait gagné le gros lot en faisant près de Detroit le trafic des stupéfiants et des filles quelques années auparavant. Avant cela il avait tout fait, ayant été au hasard des besoins prêteur à gages ou tueur contractuel. Il s'était rendu utile aux capos en supprimant sa propre femme et son beau-frère qui s'apprêtaient à témoigner devant une commission anticrime dans le Michigan. Depuis, la vie lui avait été douce… jusqu'à cet instant.

Et il se rendait certainement compte que son dernier instant était proche.

— Prends-la ! répéta-t-il d'une voix aiguë. Je ne la connais pas, je ne te connais pas ! C'est Tony qui te cherche, pas moi. Prends-la et pars, on sera quittes.

— Pas tout à fait, lui dit Bolan en caressant la détente du Beretta.

Triesta cessa d'exister.

Bolan fit lever la fille et la poussa doucement vers la porte.

— Allons-y, dit-il. *Vamos !*

Il la précéda jusqu'au porche puis la mena à la jeep. Elle commençait sans doute à comprendre la situation car elle se précipita à l'arrière et se roula en boule sur le plancher.

— Voilà une bonne initiative, lui dit Bolan. Bueno.

Il fit demi-tour, contourna le bungalow et remonta sur la route de macadam.

Un garde se tenait près du portail à l'est. Il saisit son fusil et se planta au centre de la route lorsque la jeep s'approcha.

Bolan ralentit, s'arrêta presque puis il accéléra violemment à la dernière seconde. L'homme fut surpris par le véhicule lancé. Sous l'impact du choc il fut précipité sur le capot et ensuite rejeté dans les buissons au bord de la route.

Ils étaient libres et remontaient le chemin vers la route de la côte. La fille se déroula et vint s'installer devant, près de Bolan.

— Merci, dit-elle d'une voix nerveuse.

— Vous parlez l'anglais, observa Bolan. C'est bien, ça.

Elle lui fit un petit sourire et répondit :

— Je m'en suis servi une fois de trop. C'est ma faiblesse. Il m'aurait tuée.

— Triesta ?

— Oui, Triesta. Il m'a surpris au téléphone dans son bureau. Je me croyais déjà morte. Grâce à vous je ne le suis pas.

Bolan commençait à se détendre et l'examinait de plus près. Elle avait de beaux yeux lumineux, un regard intelligent qui contrastait curieusement avec sa sensualité.

— Vous étiez descendue à Glass Bay ? lui demanda-t-il.

— Depuis trois mois, oui.

— Vous pouvez m'en parler ?

Elle acquiesça et fixa les yeux pensifs de Bolan.

— Je pourrais beaucoup vous dire. Si vous êtes celui que je crois.

Il reporta son attention sur la route et se battit avec le volant pour négocier un virage serré près du sommet de la colline. Redressant le véhicule, il lança un coup d'œil dans le rétroviseur. Glass Bay s'étendait derrière lui. Mais ce n'était pas tout. Une camionnette et une seconde jeep fonçaient derrière lui par le sentier en terre. Apparemment il était découvert et la chasse commençait.

La fille les avait vus aussi. Elle éleva un peu sa voix aux doux accents espagnols.

— Un homme nommé Latigo coordonne leurs mouvements par radio. C'est lui dans la camionnette. Aussi ont-ils demandé des hélicoptères à San Juan.

Bolan tendit le bras à l'arrière et saisit la radio qu'il avait récupérée en même temps que la jeep. Il la tendit à la fille en lui disant :

— Écoutez-les.

Elle agita la tête et brancha la radio sans un mot.

Elle le fascinait de plus en plus. Il lui demanda brusquement :

— Bon, qui êtes-vous et que faites-vous là-dedans ?

— Je pourrais vous poser la même question, répliqua-t-elle.

— Plus tard. Nous sommes loin d'en être tirés.

— Et vous êtes loin de chez vous, Mack Bolan, dit-elle.

— Eh oui, fit-il sans prendre la peine de nier son identité.

— Vous ne pouvez pas rester sur cette route. Il y aura un barrage de policiers à Puerta Vista, le village suivant.

— Comment le savez-vous ? demanda-t-il avec un pressentiment énervant.

— Faites-moi confiance, soupira-t-elle. Je vous dois la vie, je ne vous trahirai pas. Tournez vers le nord au prochain croisement. Je connais un endroit sûr.

Bolan se rendit compte qu'il n'avait guère le choix. Il devait suivre ses instructions. Une fois de plus il sentait la main du destin frôler ses cheveux. Il avait appris à accepter ces interventions.

— OK, fit-il. Je m'en remets à vous.

— Et moi, à vous.

— Alors jouons franc jeu, suggéra Bolan. Je suis recherché. Vous êtes flic. Qu'allons-nous faire ensemble ?

— Je suis également une femme, lui rappela-t-elle d'une petite voix.

Bolan n'avait pas besoin qu'on le lui rappelle. Du haut de son crâne jusqu'à ses doigts de pieds elle était tout à fait femme.

Il lui sourit presque à contrecœur.

— C'était ma première impression.

Elle répondit chaleureusement à son sourire.

— Pour le moment je ne suis rien qu'une femme.

Bolan aurait pu lui dire que « rien qu'une femme » ça n'existait pas. La femelle étant toujours la plus complexe d'un genre. La femelle revêtait des allures les plus diverses. Celle-ci avait endossé le manteau de la justice, elle était flic.

Une petite main s'inséra dans la sienne. Il la serra un peu à son tour.

— OK, fit-il d'une voix rauque.

— OK, fit-elle en l'imitant.

Puis elle se mit à rire, un peu gênée, et Bolan se mit lui aussi à rire.

Ils se rapprochaient du croisement. Un croisement qui menait au no man's land entre le paradis et l'enfer.

Bolan se demandait où menait la route devant eux.

CHAPITRE V

Le rapport que Tony Lavagni faisait à la *Commissione,* le conseil des capos, était embarrassant. Il avait le regard vague mais remarquait tout de même par la fenêtre du bureau d'où il téléphonait, le dernier mort en date qu'on amenait près des autres et, comme les autres, celui-ci était enveloppé dans un drap.

— Ça sentait le roussi dès le départ, annonça Lavagni au conseil lointain. Ce type nous avait repérés tout de suite, qu'on ne me dise pas le contraire. A mon avis il avait tout prévu depuis Vegas. Je crois qu'il savait qu'on le déposerait à Glass Bay et il y comptait.

Il y eut un long silence puis Lavagni entendit s'élever la voix d'Augie Marinello, un capo new-yorkais.

— Il se pourrait que tu aies raison, Tony. Nous venons d'apprendre que les messieurs de Washington ont en leur possession un petit livre noir qui les met en joie. Un petit carnet plus exactement. Le carnet de Vito au Cœur en Or. C'était apparemment son testament. Nous avons également appris que Vito avait eu affaire à la « Combinaison Noire » avant sa mort… brutale. Il semble donc que le carnet soit d'abord passé par les mains de notre ami avant de finir à Washington.

— C'est horrible, gémit Quick Tony.

— C'est pire que ça, déclara une autre voix. Bien pire.

C'était le petit con qui avait repris le territoire du Bronx après le massacre de la famille de Freddie Gambella.

— Vito était très adroit avec sa comptabilité. Trop adroit. Il y avait tout là-dedans. Jusqu'au dernier dollar, au dernier *cent.* Les noms, les destinations, tous les…

Marinello l'interrompit prudemment.

— Souvenons-nous de nos problèmes téléphoniques, hein ? Mais cela dit, Tony, tu as probablement raison. Ce type est arrivé pour faire sauter la baraque. Tu sais ce que ça veut dire.

— Ouais… heu…

— Évidemment on avait pensé à cette éventualité quand on t'a demandé de le rencontrer. Si tu ne peux pas le recevoir à Glass Bay, Tony, dis-moi, où le pourras-tu ?

— C'est pas tout cuit ici, expliqua Lavagni. J'avais presque cent gars prêts à le recevoir. Nous avions tout couvert, tout. C'est seulement… merde, quoi, on ne sait jamais ce qu'il va faire, ce type. C'est comme s'il était surnaturel. On a l'impression parfois qu'il lit vos pensées.

— Alors que vas-tu faire pour reprendre en main la situation ? demanda Marinello.

— J'ai envoyé toutes les voitures que nous avions à sa recherche. J'ai fait envoyer des hélicoptères qui doivent arriver d'une seconde à l'autre. Je me suis mis en rapport avec nos contacts à San Juan. Ils font barrer les routes de cette partie de l'ile. Nous avons quatre gros bateaux ici même. Je leur fais vérifier tout ce qui flotte à l'exception de la marine américaine. Dès que les hélicos feront une apparition je les enverrai faire des recherches aériennes. A part ça, monsieur, je ne vois pas ce que je pourrais faire de plus.

— Tu pourrais suivre des cours de télépathie, suggéra le petit con du Bronx.

— De quoi as-tu besoin, Tony ? demanda rapidement Marinello, comme s'il voulait attendrir le cadet des capos.

Lavagni sentit cette sympathie. Il se fit humble et modeste.

— Ce que vous jugerez bon, monsieur.

Cela ne prit pas.

— OK, lui répondit le capo. Je suis content de voir que tu réfléchis, Tony. On se débarrasse de son orgueil avant de se faire rétamer. Alors tu ne serais pas vexé si on t'envoyait Gus Riappi ?

Tony manqua s'étrangler de rage en entendant cette suggestion mais il répondit :

— Bien sûr que non, monsieur. Je ne tiens qu'à une seule chose, arrêter ce type. Je me fous du reste. J'ai déjà travaillé sous les ordres de Gus, je peux…

— Pas sous ses ordres, Tony. Nous tenons seulement à départager le territoire. Toi, tu continueras de ce côté-là. Suis toutes les pistes que tu trouves.

— Bien. Je le suivrais en enfer s'il le faut.

— C'est ça. En attendant Gus va s'occuper des autres aspects de cette affaire.

Lavagni déglutit inconfortablement.

— Le… ce carnet… celui de Vito ?
— Oui. Nous avons tout arrêté. Naturellement. Et nous aurons à établir une nouvelle filière. Ne serait-ce que pour duper notre ami. Nous pensons qu'il viendra éventuellement jusqu'à nous.
— Il est venu jusqu'à Glass Bay, commenta Lavagni d'une voix sinistre.
— Ne me le rappelle pas trop, répondit Marinello sans chaleur. Je ne pense pas avoir à te dire combien je suis déçu, n'est-ce pas, Tony ?
— Oui… heu, non, monsieur. Mais tout n'est pas perdu. En travaillant avec Gus, nous arriverons sûrement à… Gus me connaît, nous ne nous gênerons pas.
Marinello eut un petit rire.
— Maintenant que j'y pense, Tony, ça devient un peu comme une course de fond. Et gloire au vainqueur.
Lavagni était sensible à la nuance.
— Bien, monsieur, je comprends.
— Occupe-toi de la « Combinaison », Tony.
— C'est comme si c'était fait, monsieur.
On coupa la ligne et Lavagni raccrocha lentement. Il poussa un soupir et se tourna vers Charlie Dragone pour lui dire :
— Ils sont terriblement déçus. Ça se comprend.
— Qu'est-ce qu'ils ont dit pour Triesta ? demanda Dragone.
— En tout cas ils ne pleuraient pas à chaudes larmes. Lavagni soupira de nouveau. Ils envoient un remplaçant. Ils feraient aussi bien de remplacer tout le personnel. Je me demande comment on a fait pour conserver la ligne de téléphone.
— Je t'ai entendu parler de Gus ? Big Gus Riappi ?
— Ouais, gronda Lavagni. On nous le délègue pour une autre région.
Lavagni se leva et sortit du bureau. Il mit sa main au-dessus de ses yeux et contempla le ciel où brillait le soleil tropical. Dragone le suivit.
— Une région, c'est tout ? demanda-t-il.
— Ouais. C'est une course. Une course de fond. Le fonds, si j'ose dire, revient au vainqueur.
— Quel fonds, Tony ?

— Celui de nous deux qui descend Bolan reprend la place d'Arnie Farmer, voilà le fonds.

— Nom de Dieu… tu veux dire… ?

— C'est ça. Lavagni alluma un cigare et contempla la fumée qui se dissipait. Je crois que j'entends les hélicos. C'est pas trop tôt.

Dragone regardait le capo en puissance d'un œil nouveau.

— Tu veux dire que tu te retrouverais au sommet ? demanda-t-il.

— Avec la tête de Bolan dans un sac, oui. Lavagni tira un grand coup sur son cigare et lança un coup d'œil sur son compagnon en resoufflant la fumée. Ça te plairait de changer de famille, Charlie ?

Le tueur professionnel prit son temps avant de répondre.

— Il faudrait que j'y réfléchisse, dit-il lentement. Je me trouve assez bien comme je suis. Mais si… enfin si c'était plus intéressant…

— Le bras droit d'un capo, c'est pas plus intéressant, Charlie ?

— Écoute, Tony, tu sais bien que la question ne se pose même pas. Si tu veux dire que…

— C'est exactement ce que je veux dire, Charlie. C'est pourquoi nous devons absolument avoir la tête de Bolan.

La lueur concupiscente du regard du tueur se mua en froide détermination.

— Où commence-t-on ? demanda-t-il.

— Mets la radio, renseigne-toi si Latigo n'a rien de nouveau à nous communiquer. Puis fais savoir qu'il y a un bonus pour le type qui retrouvera la trace de Bolan. Dix mille dollars. Vingt-cinq mille à celui qui rapportera sa tête.

— Ça va les énerver un peu, observa Dragone.

— Y a intérêt, déclara Lavagni. Je veux qu'on l'ait, ce mec, Charlie, et il faut que nos gars en aient autant envie que nous deux.

— Offre-leur la bourse tout entière, Tony.

— Hein ?

— Donne-leur de quoi se remuer vraiment le cul.

Quick Tony pesait le pour et le contre. Y compris tous les bonus territoriaux, ce contrat valait près d'un quart de million de dollars. Ça faisait un paquet. Au cours d'une expédition comme celle-ci, la bourse revenait normalement au chef contractuel qui payait ensuite ses hommes à son idée.

— Eh bien, fit-il d'une voix légère, on m'a bien dit « gloire au vainqueur ». Cette récompense n'est rien, comparée à ce que je pourrais… OK. Le type qui nous ramènera la tête de Bolan s'envoie toute la bourse. Fais-le savoir, Charlie.

— Tu viens de te payer une équipe de mangeurs d'hommes, rétorqua Dragone avec un grand sourire.

Il s'éloigna rapidement pour répandre la bonne nouvelle. Quick Tony reprit sa contemplation du ciel.

Il espérait qu'il allait surtout se payer la tête de Bolan. Littéralement. Au prix de deux cent cinquante mille dollars, ce serait la meilleure affaire du siècle. Ouais. Voilà une course qui valait bien la peine d'être courue. Il était également possible que Big Gus ait les mêmes pensées.

Lavagni tripota nerveusement son cigare et regarda les hélicoptères descendre sur Glass Bay. Ouais. Une drôle de course.

*

* *

D'après les renseignements glanés en écoutant constamment les émissions radiophoniques de l'ennemi, il était aisé de conclure que leurs recherches se poursuivaient à l'est, loin des deux fugitifs. Arrivé au bout du labyrinthe de chemins poussiéreux, au cœur de l'ile, Bolan aperçut une petite cabane isolée dans la broussaille agricole du plateau qui surplombait la côte.

Il rangea la jeep dans un bosquet près de la maison et la couvrit de branches mortes pendant que la jeune femme partit parler à ses amis. Bolan n'avait pas encore terminé son travail lorsqu'un jeune homme de vingt et un ou vingt-deux ans sortit de la cabane et l'observa en silence.

Bolan lui fit un signe amical et continua son travail de camouflage. Une seconde plus tard le Portoricain se tenait près de lui et lui montrait un timide sourire.

— Je peux vous aider, señor, suggéra-t-il.

Bolan lui sourit à son tour.

— Merci. Il passa la bandoulière d'un Thompson autour de son cou et tendit les deux autres PM au jeune homme. Emmenez ça à l'intérieur.

Le garçon poussa un sifflement d'étonnement en prenant les armes.

— Appelez-moi Mack, lui dit Bolan.

Le garçon sourit de plus belle.

— Je m'appelle Juan Escadrillo.

— C'est votre maison, Juan ?

— *Si,* elle est à moi.

— Je ne resterai pas longtemps, dit Bolan. A part toi, qui est là ?

— Rosalita, ma femme.

— Pas d'enfants ?

— Maintenant, non. Plus tard, *si.* Il sourit largement. Il y en a déjà un dans le ventre.

Bolan se détourna pour ne pas montrer le mécontentement qu'il ressentit en apprenant cette nouvelle. C'était de la malchance. Une femme, enceinte de surcroît. Bolan ne tenait pas du tout à les mêler à ses affaires. Alors, un morceau à manger, un peu de repos et il repartirait.

La femme ressortit dans le jardin, la radio à l'épaule.

— Vous voulez entrer ? demanda-t-elle.

— Dans un instant, répondit Bolan. Il se tourna vers le garçon. Emmenez les armes, Juan. Je vous suivrai.

Escadrillo lui octroya un beau sourire et s'éloigna vers la maison, un Thompson sur chaque épaule.

Bolan fit une rapide reconnaissance des environs. Il se trouvait sur un plateau en plein milieu d'une région parsemée de petites fermes. Il fit le tour de la colline au sud de la maison et put apercevoir au loin la mer des Caraïbes qui brillait dans le soleil de l'après-midi. Vers l'est il y avait de la broussaille, des champs en friche et éventuellement la jungle. Au nord, à une altitude plus élevée, on apercevait une vieille mine.

En retournant vers la maison, Bolan se remémora les renseignements fournis par la femme. Elle s'appelait Evita Aguilar. Célibataire de vingt-six ans, c'était un agent du département de la justice portoricain, et elle faisait partie de la division *Organized Crime.*

Depuis trois mois elle « cultivait » Vince Triesta et observait les habitants et les visiteurs de Glass Bay. Au cours de cette période,

elle avait été la maîtresse de Triesta.

Bolan n'en éprouvait aucun mépris.

Lorsqu'on se battait contre un tel fléau, la moralité bourgeoise devenait non seulement un handicap mais une tare. Le « bien » c'était d'anéantir le syndicat à tout prix. Le « mal » c'était d'échouer.

Bolan comprenait fort bien Evita Aguilar. Ils avaient la même philosophie de la vie. Et une femme possédait un énorme avantage lorsqu'il fallait pénétrer chez l'ennemi. Pourquoi mal la juger lorsqu'elle ne profitait que de son meilleur atout ?

Evita Aguilar était une femme décidée. Lors du voyage en jeep elle avait dit à Bolan :

— Le syndicat espère récupérer les fonds *d'Operation Bootstrap.* C'est un programme économique pour le développement du pays et les pauvres en ont bien besoin. Je ne permettrai pas aux mafiosi de voler le pain qui leur est destiné. Parfois il faut combattre le diable en employant ses moyens.

C'était précisément ce que faisait Bolan.

— Depuis Bootstrap le revenu moyen par personne a doublé. Cela veut dire qu'il y a beaucoup d'argent dans le commerce, à tous les niveaux, un argent nouveau. Le syndicat voudrait tout prendre.

— C'est leur système habituel, avait répondu Bolan.

— Nous vous connaissons à San Juan depuis vos débuts, avait-elle poursuivi. Officiellement nous pensons que vous êtes un criminel. Si jamais vous mettiez les pieds à San Juan, vous seriez arrêté et expulsé vers les États-Unis. Officieusement nos pensées sont… disons différentes…

Elle s'était arrêtée là mais Bolan avait compris. Plusieurs de ses collègues estimaient que la lutte avec la Mafia était une affaire de vie ou de mort et ils voulaient bien accepter toute l'aide qu'on leur offrait. Cependant elle l'avait mis en garde de ne pas se manifester trop librement aux yeux des autorités.

— Nous n'avons pas tous les moyens d'avoir une opinion officieuse, avait-elle conclu.

Cela faisait partie du jeu. Et Bolan l'acceptait.

Il comprenait très bien les réactions d'Evita Aguilar. Aide sociale, elle était devenue flic. Elle avait pu observer à loisir les dégâts

provoqués par le milieu et elle avait décidé d'attaquer le mal à sa source.

— Le syndicat corrompt les fonctionnaires et pille l'économie à tous les échelons, avait-elle expliqué. Mais ce sont les pauvres qui en pâtissent. N'est-ce pas toujours ainsi ?

Oui, c'était vrai. Bolan le savait. La Mafia agissait comme les seigneurs féodaux au Moyen Age mais elle avait modernisé ses méthodes et travaillait sous couverture. Pris sous son meilleur jour, le système ressemblait à une taxation sans représentation mais c'était davantage la ruine d'une économie entière et d'un peuple sous-développé. C'était une main invisible dans la poche du consommateur. C'était le corrupteur du sens moral d'une nation et de son gouvernement. Le pillage de l'industrie et des ouvriers, putains et proxénètes, tentateurs qui proposaient le vice et l'infamie.

C'était aussi l'assassinat par contrat, l'intimidation, la prostitution, le trucage de rencontres sportives, le trafic des stupéfiants, les politicards marrons, le vol à grande échelle, le marché noir ainsi que toutes les autres formes du crime.

Bolan lui avait répondu avec des paroles plus succinctes comme de coutume :

— J'ai rencontré un gars à Las Vegas qui a décrit toutes leurs activités en les comparants à des fourmis se ruant sur un pique-nique. C'est ça, le milieu. Ils ne font rien de constructif, ils ne produisent rien, ils pillent. S'il y a un pique-nique quelque part, ils sont présents. Où est le pique-nique des Caraïbes, Evita ?

Elle avait délicatement haussé les épaules.

— Partout. Les Caraïbes sont le pays de l'avenir. Et pas seulement pour les riches. Les Bahamas, la Jamaïque, les Antilles, c'est un gigantesque pique-nique.

— Le carrousel des Caraïbes ?

— J'avais entendu ce terme et je m'étais posé des questions, avait répondu la fille. Parfois il y a un problème linguistique. L'espagnol est la langue officielle mais tout le monde apprend l'anglais en classe.

En anglais un carrousel c'est un… un… Elle avait fait un geste circulaire. Bolan avait souri.

— Oui, c'est une course circulaire pour des chevaux en bois et il n'y a ni départ ni arrivée.

— Ah, oui. En italien c'est un *carosello,* ce qui voulait dire un tournoi.

— C'est sûrement plus proche de la vérité, avait observé Bolan. Du moins en ce qui concerne la Mafia. Je crois que vous pourriez m'aider à entrer en lice, Evita.

— Je ferai ce que je pourrai, avait-elle promis.

Bolan retournait vers la petite cabane de l'arrière-pays de Porto Rico et il se demandait si toutes leurs luttes en commun valaient la peine. Il venait de faire la connaissance d'une femme qui avait reçu une bonne éducation, qui avait des principes et qui se sacrifiait corps et âme aux dieux inexistants de la justice… mais pourquoi ?

Bien après la mort d'Evita Aguilar, les fourmis humaines ne seraient-elles pas toujours là ?

Si, hélas ! Mais il y aurait toujours des hommes et des femmes qui se dresseraient contre le mal et qui essayeraient de lui tenir tête. C'était une façon de vivre que Bolan comprenait.

Elle l'attendait sur le pas de la porte.

Elle lui sourit, agita la main et lui dit :

— On vous attend pour se mettre à table. Entrez pour faire la connaissance de vos amis.

Encore un terme que Bolan comprenait.

Il lui prit le bras et entra dans la cabane pour y passer un moment de paix, un instant de détente.

CHAPITRE VI

Les Escadrillo étaient très jeunes et très amoureux. Ils jouissaient pleinement de l'aventure de la vie en fondant un foyer et une famille. Le foyer était bien modeste et la famille inachevée. La fille était enceinte d'environ six mois, elle était belle avec ses longs cheveux noirs et ses yeux lumineux et elle commençait à se mouvoir avec la maladresse qui lui imposait son état. *Rosalita,* la petite rose, c'était exactement le nom qui lui convenait. Elle comprenait très mal l'anglais et parut d'abord intimidée par la présence de Bolan. Il lui fit quelques compliments en se servant du peu d'espagnol qu'il possédait et bientôt ils échangèrent des regards pour mieux se comprendre.

Le repas était simple, la nourriture abondante et relevée. A la fin du repas, l'atmosphère de la petite maison était très détendue.

Cette cabane était composée d'une pièce principale dans laquelle il y avait une mezzanine avec un lit. Tout était d'une propreté immaculée. Le mobilier était minimal et rustique mais l'ensemble était confortable et attrayant.

Il y avait l'eau courante et l'électricité, quelques gadgets dans la cuisine, une télévision cassée et une radio à ondes courtes qui marchait fort bien.

La salle de bains n'était qu'un lavabo dans un placard et une baignoire occupait un coin de la pièce où l'on pouvait tirer un rideau.

La radio était un cadeau d'Evita. Juan était un fanatique des émissions sur ondes courtes et il suivait avec intérêt les émissions étrangères. Il passait aussi une partie de son temps à étudier des langues et Evita lui avait donné une série de livres dont il s'était apparemment beaucoup servi.

Juan avait acheté une petite ferme avec un subside du gouvernement, encore *Operation Bootstrap,* et une très vieille camionnette dans laquelle il emmenait ses récoltes à San Juan. Il n'avait pourtant pas l'intention d'être fermier toute sa vie.

— Un jour, dit-il à Bolan, je serai interprète. Peut-être aux Nations Unies.

Les jeunes époux connaissaient la situation dans laquelle se trouvait Bolan. Evita la leur avait expliquée. Cependant ils avaient accueilli Bolan avec beaucoup d'égards et paraissaient vouloir le garder pour un certain temps.

Pourtant Bolan croyait fermement qu'ils ignoraient les implications de sa présence. Alors que les femmes desservaient la table, il fit signe à Juan et sortit sur le perron pour allumer une cigarette.

Le jeune homme le suivit et lui dit :

— Mais vous pouvez fumer à l'intérieur, *señor* Bolan.

— Je voulais vous parler, expliqua Bolan. Entre hommes.

— *Si ?*

— Je vais partir bientôt. Ne vous méprenez pas. J'apprécie votre hospitalité mais je représente un immense danger, Juan, on me recherche et on finira par me retrouver. Je ne tiens pas à ce qu'on me retrouve ici.

Le jeune homme fixa le plancher d'un air incertain.

— Montrez-moi comment tirer le grand fusil.

— Ça ne marcherait plus, dit Bolan. On ne fait pas la guerre seulement en tirant des coups de feu. Lorsque la mort vous regarde en face, quand le sang commence à couler, on perd son humanité. Il ne reste plus que les réactions primaires. Un soldat a reçu un entraînement à cet effet, il réagit en conséquence. Moi, je ne peux pas vous enseigner tout cela, Juan, en vous montrant où se trouve la détente d'un fusil.

— Mais je peux aider, insista le jeune homme.

— Probablement mais pas suffisamment. Si ces chasseurs de tête me retrouvent ici, le sang coulera. Pas seulement le nôtre. Il montra l'intérieur de la maison. Le leur aussi. Donc je dois partir.

— Alors je vous aiderai à partir. A moins que vous ne me fassiez pas confiance.

— Ne dites pas de bêtises. Bolan leva les yeux et observa le ciel, jaugeant l'angle du soleil par rapport à l'horizon à l'ouest. Nous ne sommes pas loin de l'équateur, n'est-ce pas ?

— Non. Environ 20 degrés latitude nord. Le garçon sourit puis ajouta timidement : Je ne le savais pas avant d'écouter ma radio et

d'en avoir étudié les tables de propagation. C'est une bonne chose à connaître, non ?

Bolan poussa un soupir.

— Si, Juan. C'est toujours utile de savoir où l'on se trouve. 20 degrés nord c'est aussi la latitude du Viêt-Nam. Drôle de parallèle. Il fit une grimace. A votre avis, il nous reste encore deux heures de jour ?

— Environ, *si.*

Bolan se demandait ce qu'il devait faire, mais Juan lui suggéra tout de suite :

— Vous resterez ici jusqu'à la tombée de la nuit. Ensuite je vous emmènerai où vous voudrez.

— C'est bien pensé, dit Bolan. Il tourna son regard au nord. J'ai remarqué une mine ouverte à quelques kilomètres d'ici sur la hauteur. C'est une mine de quoi ?

Juan haussa les épaules.

— Je crois que se sont des matériaux de construction, du gravier ou du ciment.

— Ils dynamitent ?

— *Si,* parfois.

— Si vous deviez louer un bateau, dit Bolan en changeant rapidement de sujet, vous auriez besoin de combien ?

— Quelle sorte de bateau, *señor ?*

— Un bateau capable de voyager entre les iles en eaux profondes. A moteur.

— Bon marché ?

— Si c'est possible. Un bateau de pêche par exemple.

— Vous désirez un bateau comme cela, *señor ?*

— J'y pense, Juan.

— Pour vous échapper ?

— *Oui.*

— Je vous trouverai un tel bateau, *señor* Bolan. Au prix que vous m'indiquerez.

Bolan passa la main sous sa chemise et la combinaison où il avait caché ses gains de Las Vegas. Les billets étaient au sec. Il en tira plusieurs du ceinturon et les tendit au jeune homme.

— Faites ce que vous pourrez avec cela.

— Des billets de mille, observa Juan d'une voix intimidée. Ils sont vrais ?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai, fit Bolan. Ils se trouvaient à Las Vegas hier soir. Ne vous en faites pas, ce ne sont pas des billets volés. Pourriez-vous les dépenser sans trop attirer l'attention ?

Le jeune homme était ébahi par une si soudaine richesse.

— Je pourrais les dépenser discrètement aux portes mêmes de l'enfer.

— Bien, mais soyez prudent. Faites la meilleure transaction que vous pourrez et gardez la monnaie. Comment…

— Mais je ne pourrais pas garder votre argent, *señor* Bolan.

— A peine. Disons que c'est un cadeau d'anniversaire pour le gosse.

— Mais je n'aurai besoin que de la moitié…

— Tant mieux pour le gosse, trancha brusquement Bolan. Fermez-la et écoutez-moi, Juan. Je ne veux pas d'un bateau flambant neuf ou *turista.* Vous comprenez ? Je veux quelque chose de vieux, un peu décrépit mais qui tienne la mer. Avec des réserves de fuel suffisantes pour aller d'une île à l'autre.

— Oui. Un diesel peut-être ?

— Comme bon vous semblera. Mais trouvez un homme en qui vous avez confiance, si vous en avez le choix. Sinon, laissez-moi faire.

— Je devrai agir très prudemment, observa le garçon.

— Très.

— Je crois connaître l'homme qu'il faut. Ne vous inquiétez pas, *señor* Bolan, si ce n'est pas lui, je trouverai l'homme qu'il faudra.

Bolan lui sourit.

— Ce serait plus amical de m'appeler Mack.

— *Si,* Mack. Je vais partir tout de suite.

— Emmenez Rosalita.

— *señor ?*

— Emmenez Rosalita avec vous. Et ne revenez pas avant que toute cette sale histoire soit terminée. Y a-t-il un endroit où vous puissiez l'emmener pour quelques jours ?

— Nous avons des parents à Puerta Vista, répondit le garçon. Mais…

— Alors faites-le. Vous l'y emmènerez d'abord. Evita aussi. Ensuite vous vous occuperez du bateau.

— O.K., ensuite je reviendrai et…

— Non, ne revenez pas ici. Je vais m'en aller après vous. Allons voir Evita et arrangeons-nous pour nous retrouver quelque part. Et puis vous embarquerez les femmes.

C'était le plan.

Cependant les événements se déroulèrent différemment.

Evita refusa systématiquement d'accompagner Juan et Rosalita à Puerta Vista.

— Vous aurez besoin de moi pour franchir les barrages de la police, dit-elle à Bolan. Je ne veux même pas en discuter.

Elle était catégorique. Bolan haussa les épaules et accompagna les jeunes époux jusqu'à leur vieille camionnette.

— Faites attention, recommanda-t-il à Juan. Et prenez soin de votre femme.

Le jeune homme acquiesça solennellement et traduisit brièvement pour sa jeune femme les paroles de Bolan. Elle le regarda un instant puis lui effleura la joue de ses lèvres avant de monter dans le véhicule vétuste.

— Bonne chance, murmura-t-elle en anglais.

Il regarda s'éloigner la camionnette et se rendit compte que l'amitié n'était pas une question de temps mais de sentiment. S'il y avait une chose à laquelle Bolan tenait, c'était de ne pas mêler ces jeunes à ses histoires.

Il rentra dans la cabane. La douche coulait dans la baignoire. Il y avait un petit tas de sous-vêtements féminins sur une chaise devant le rideau. Il pouvait voir la silhouette d'Evita se pencher par-dessus la baignoire.

L'eau s'arrêta de couler et Evita regarda par-dessus le rideau.

— *Excusame,* dit-elle, *un momento por favor.* Je me débarrasse de la puanteur de Glass Bay.

Bolan saisit une Thompson chargée et ressortit discrètement.

De toute façon il était temps de refaire une reconnaissance. Il remonta un peu sur les hauteurs du terrain et y traîna un moment puis s'assit sous un arbre et alluma une cigarette.

Combien de temps s'était-il passé depuis qu'il avait pu dormir ? Une semaine ? Deux ? Cela lui paraissait aussi long. Un type qui s'attendait à crever d'un instant à l'autre vivait intensément. Dire que moins de vingt-quatre heures auparavant il se trouvait à Las Vegas où les fusillades s'étaient succédé sur le Strip. Et maintenant il se trouvait à Porto Rico, mort de fatigue, moralement exténué et quasiment terrorisé. Combien d'hommes avait-il tué cette semaine ? Cent ? Deux cents ?

Tôt ou tard il aurait à payer. Pourquoi pas plus tôt ?

Combien d'hommes avait-il…

Bolan poussa un soupir et se releva.

Pas suffisamment.

Il écrasa la cigarette, redressa les épaules et descendit vers la cabane.

Evita se tenait devant l'évier dans la cuisine. Elle brossait ses longs cheveux noirs. Nue.

Bolan posa la Thompson contre le mur et lui annonça d'une voix tendue :

— Vous n'allez pas vous en tirer comme ça.

Elle croisa son regard dans le miroir.

— Et qui vous dit que j'ai envie de m'en tirer ? rétorqua-t-elle en imitant sa voix. Mais allez prendre un bain, vous empestez la marée.

Combien de femmes avait-il aimées cette semaine ?

Pas suffisamment.

CHAPITRE VII

Le soleil touchait presque l'horizon lorsque Bolan se dégagea de l'étreinte dans laquelle le tenait Evita. Ils étaient allongés sur le gros matelas sur la mezzanine.

— Et si nous mourrions ici ? murmura paresseusement Evita.

— Ça pourrait très bien arriver, répondit Bolan en caressant sa longue cuisse. Allez, lève-toi, c'est le moment de monter au front. Ils auraient pu arriver par milliers et on ne s'en serait jamais doutés.

— J'écoutais battre ton cœur, je n'entendais que ça. Les rumeurs de la guerre s'étaient tues. Et puis ils ne nous auraient jamais trouvés ici.

— N'en sois pas si sûre. Il se mit à genoux et l'observa un moment. Pour une fois, j'aime le chapeau que je porte.

— Un *sombrero ? Par la cabeza ?* La tête ? Je ne comprends pas.

— C'est une façon de parler. J'aime bien être avec la *señorita d'amor.*

Ses yeux se mirent à briller.

— Moi aussi, j'aime être ici.

— Hélas, c'est le moment de nous en aller. Et de parler. Tu m'as dit que Triesta t'avais surprise au téléphone.

— C'est exact.

— Un appel officiel ?

— *Si.* Je faisais un rapport sur les événements à Glass Bay.

— En anglais ?

Elle baissa les yeux.

— Oui.

— Mais pourquoi pas en espagnol ? C'est bien la langue officielle, non ? N'aurait-il pas été plus prudent de te servir de ta propre langue ? Est-ce que Triesta parlait l'espagnol ?

— L'homme… mon contact… il ne le parlait pas.

Bolan poussa un soupir.

— Ce serait plus facile si tu me disais tout.

Elle poussa un soupir à son tour.

— Il y a des choses, Mack, que je ne peux pas répéter.

— Ne joue pas à ce jeu-là, lui dit-il fermement. Je dois savoir.

L'interrogatoire devenait odieux et éprouvant pour Evita.

— Tu as entendu… l'expression… *strike force ?*

Il acquiesça.

— Les fédéraux. Washington a envoyé des agents ?

Elle hésita avant de répondre.

— Oui. Techniquement ce sont des conseillers. Mais ils se préoccupent davantage de Mack Bolan en ce moment.

— Je vois, fit-il calmement.

— Ils s'attendaient à te voir arriver à Porto Rico.

— Et tu as confirmé leurs soupçons.

— Oui, je leur ai dit que tu étais arrivé.

— C'est cette conversation que Triesta a entendue ?

— Oui.

— D'accord, et que devais-tu faire après ?

— Je devais rappeler… quand tu serais mort.

— Et puis ?

— Je devais le leur signaler si tu t'échappais… ils auraient établi un système de barrages routiers.

— Ouais. C'est le travail que fait la police ?

— Oui. Ils ne s'intéressent qu'à Mack Bolan. Elle poussa un soupir. Ils ne veulent pas encore envahir Glass Bay. Pas encore. Ils ont trop préparé….

— Bon, j'ai compris. Parlons de la dame-flic. Quel était ton rôle dans l'opération Mack Bolan ?

— Signaler ta mort ou ton évasion, c'est tout.

— Et tout ce qui s'est passé entre nous est honnête ?

— Je le jure.

— Bien, je te crois. A présent, qui, à part les chasseurs de scalp, est à ma recherche ? Qu'est-ce qui m'attend, Evita ?

Elle haussa délicatement les épaules.

— Je ne sais pas. Je sais seulement qu'ils veulent absolument ta mort ici, à Porto Rico.

— On m'a fait cet honneur à Las Vegas, aussi, marmonna Bolan. C'est la chasse à Bolan. On ne veut pas me faire un procès. On veut ma mort.

— On ?

— Les fédéraux. La pression politique.

— Ce n'est pas juste, murmura-t-elle.

— Mais si. Personne ne m'a accordé un permis de chasse. Il haussa les épaules. Il faut payer sa place pour monter dans un avion. Et ça n'a pas de sens de gueuler parce que c'est cher. En tout cas, je tiens à ce que les choses restent ce qu'elles sont. Je veux payer ma place. Sinon, je ne serais qu'un tueur à gages de plus.

— Tu es unique, murmura Evita.

— Je suis réaliste, rétorqua Bolan. Il sourit. Rappelle-toi Adam et Ève. S'ils n'avaient pas payé l'addition, le monde serait parcouru par une horde de singes nus. La race humaine à l'état brut.

— C'est très profond ce que tu dis.

Il l'embrassa doucement puis dégringola l'échelle et commença à enfiler ses vêtements épars.

Evita le suivit un instant plus tard. Il sanglait son harnais avec le Beretta. Elle l'observa d'un regard chaud, poussa un dernier soupir et commença à s'habiller elle aussi.

Il la saisit par-derrière et l'embrassa de nouveau puis il ramassa le Thompson et sortit, vêtu seulement de sa combinaison noire.

Le soleil était au couchant.

Il se tint un moment sur la hauteur et pensa à Evita en écoutant les bruits autour de lui et en regardant le paysage aux alentours.

Une drôle de bonne femme. *Evita.* Le diminutif espagnol, *petite Ève.* Non, elle n'avait rien d'une petite femme. C'était une femme pleine de grandeur. Et bientôt il aurait à lui faire ses adieux… ainsi qu'au pays et à ceux qu'il allait quitter.

Sa vie lui procurait d'infinis plaisirs. Mais que la note était élevée…

Il quitta la colline et contourna la cabane, continuant sa reconnaissance. Dans une vingtaine de minutes, l'obscurité serait suffisante pour partir et se rendre sur les lieux du rendez-vous avec Juan Escadrillo. Ensuite il serait temps d'attaquer le canasson suivant du carrousel.

Il s'arrêta pour examiner la jeep puis se raidit et ôta le cran de sécurité du Thompson. Une voiture approchait sur la route.

Bolan lança un coup d'œil vers la maison puis il disparut dans la broussaille et suivit un chemin parallèle à la route.

L'Exécuteur sentait arriver à grands pas une nouvelle *perception inhabituelle.*

CHAPITRE VIII

C'était une Chevrolet, une petite, qui devait avoir deux ans d'âge et qui était recouverte de poussière. Quatre hommes à son bord et tous paraissaient déplacés sur ce petit chemin de l'arrière-pays portoricain.

Bolan n'en reconnut aucun. Ils semblaient être étrangers à l'endroit. Le véhicule s'était immobilisé en vue de la maison puis avait reculé jusqu'à une courbe de la route.

Les quatre hommes descendirent et se parlèrent à voix basse. Bolan ne put que saisir ici et là une parole isolée… en anglais.

La voiture était munie d'une radio. L'un des hommes se pencha à l'intérieur et parla dans un micro. Il y eut une cacophonie en réponse et cette réponse confirma que l'anglais était la langue utilisée. Toutefois Bolan ne put comprendre les mots.

Bolan se trouvait aux prises avec un problème, identifier ces hommes. S'ils étaient flics, il disparaîtrait dans la nature. Evita serait en sécurité et lui-même ne serait pas en plus mauvaise posture que lorsqu'il était arrivé sur l'île.

Si toutefois ce n'était pas des flics…

L'un des hommes tirait un fusil à canon scié du siège arrière. Un autre vérifiait le chargement d'un gros revolver. Le type qui parlait à la radio se redressa et donna les ordres aux autres.

Ils se séparèrent.

Un homme resta près de la voiture. Un autre remonta la route vers la cabane. Les autres s'enfoncèrent dans la broussaille de l'autre côté de la route.

Ils encerclaient la maison.

Bolan aurait préféré les attaquer en groupe. Si jamais ces hommes se révélaient être du bataillon de Lavagni, il y aurait du grabuge. Un homme qui se mesurait à des forces supérieures ne pouvait pas se permettre de perdre un avantage. C'était pourtant ce qui venait d'arriver.

Mais il y avait ce problème d'identification. Un sérieux handicap supplémentaire pour l'Exécuteur.

Il se renfonça dans la broussaille et remonta pour contourner la voiture, puis il émergea sur la route avec le soleil couchant dans le dos.

L'homme se tenait contre la voiture, les yeux braqués sur la cabane, lorsque la forme noire s'arrêta derrière lui et lui colla le canon du Thompson contre la nuque.

Il se raidit et Bolan pouvait imaginer les pensées qui couraient dans son cerveau.

— O.K., O.K., fit l'homme d'une voix sèche, je vous en prie, ne me faites pas la peau.

Cette réaction involontaire provoqua le déchaînement de l'instinct conditionné, car Bolan l'avait identifié. Le type n'était pas un flic américain; ce n'était pas un flic tout court.

Sans attendre une seconde de plus, Bolan leva la lourde crosse du Thompson et l'écrasa contre le crâne du soldat. Le type s'affaissa sans un son dans la poussière. Bolan le retourna et lui donna un second coup de crosse en travers de la gorge puis il enjamba la forme inerte et remonta rapidement la route.

Celui qui tenait le fusil entrait dans le jardin alors que Bolan déboucha de la courbe, un autre sortait de la broussaille sur la droite.

La porte de la cabane était ouverte et il surprit un mouvement rapide à travers cette ouverture.

— Arrêtez ! hurla Bolan, plus pour attirer l'attention d'Evita que pour immobiliser les tueurs.

L'homme le plus avancé commença à virevolter tout en levant son fusil. La Thompson rugit et le projeta sur le côté où il se raidit convulsivement. Le fusil tonna inutilement, ses plombs s'éparpillant dans l'air.

Puis Evita apparut dans l'embrasure de la porte. Elle ne s'était couverte que d'un soutien-gorge et d'une combinaison mais elle tenait l'autre Thompson d'un air décidé.

— Mack ! s'écria-t-elle en lâchant une rafale sur une cible à la gauche de Bolan.

L'arme se cabrait dans ses mains et elle luttait pour rabaisser le canon mais en vain. Son tir se révéla tout à fait inefficace dans la mesure où elle n'atteignit personne mais très utile dans la mesure où

l'homme sur lequel elle avait tiré se jeta vers un abri après avoir tiré un coup sur Bolan.

En attendant, l'homme sur la droite s'était élancé vers Evita, il traversait le jardin en courant, tirant de la hanche. Les grosses balles déchiquetaient l'encadrement de la porte près d'elle.

Depuis sa première victime près de la voiture, Bolan n'avait cessé de penser à la sécurité d'Evita Aguilar.

Sa première rafale souleva l'homme qui courait, la seconde, dirigée instantanément sur le tueur à sa droite, repoussa le combattant mafioso et ses dernières balles ne furent tirées que par réflexe. Le mafioso s'immobilisa sur ses pieds puis s'arc-bouta pour retomber en arrière. Bolan se tournait déjà vers la dernière menace sur sa gauche.

L'homme plongeait vers la broussaille, affolé par les crachements de la Thompson d'Evita. Bolan lui envoya une dernière rafale qui le saisit et l'expédia violemment dans les buissons.

Il jeta un regard vers la cabane et s'aperçut que la fille allait bien. Il examina ensuite les cadavres, puis il mit sa Thompson brûlante en bandoulière et se dirigea vers la maison.

Elle avait les yeux affolés, excités. Laissant tomber la grosse arme, elle trébucha et tomba dans les bras de Bolan.

— Ça va ? lui demanda l'Exécuteur.

— Oui, ça va, fit-elle d'une voix sans timbre.

— Tu as été formidable.

— Formidable, non. Démente, *si.* Pourquoi a-t-on construit ce fusil *loco ?*

Bolan allait rire mais il sentit du sang couler sur ses doigts.

— Tu es touchée, annonça-t-il en la retournant pour l'examiner.

— Ce n'est rien. Comme une piqûre de guêpe.

Il gronda puis lui répondit :

— Bon, ce n'est pas grand-chose. Mais tu auras une cicatrice à montrer à tes petits-enfants.

La balle d'un .38 mm lui avait frôlé l'intérieur du bras gauche sous l'aisselle. Quelques centimètres de plus à gauche et elle aurait été mortellement touchée.

Il l'attira dans la cabane, nettoya rapidement la blessure avec de l'eau et du savon, appliqua un peu de désinfectant et entoura son

bras de gaze.

— Il faut nous dépêcher, dit-il d'une voix sèche.

— Je vais bien.

— O.K., mets tes vêtements. Ces types faisaient partie d'un rabattage organisé.

Evita acquiesça puis enfila ses vêtements, retroussant le nez en passant son chemisier.

— Je remets l'odeur de Glass Bay, dit-elle d'un ton badin.

Bolan enfila rapidement sa chemise et son pantalon puis il se tourna vers Evita.

— Cherche partout, passe au peigne fin s'il le faut, mais ne laisse rien qui puisse leur signaler mon passage.

Il virevolta pour sortir mais elle l'entoura de ses bras et posa sa joue contre lui.

— Ça se passera bien, dit-il d'une voix grave.

— Mack, je… tous ces morts. Ça ne te gêne jamais ?

Si seulement elle savait.

— Y a-t-il le choix, Evita ?

Elle frissonna puis leva les yeux pour le fixer.

— Je commence à me rendre compte… ces horreurs, ces luttes sanglantes… c'est toute ta vie. Ça ne se terminera jamais, n'est-ce pas ? Je peux te proposer un choix, Mack. Rends-toi à moi. Accompagne-moi à San Juan. Je te jure que les gens sont pour toi sur cette île. J'ai des amis, des amis bien placés. Je me battrai pour te garder à Porto Rico.

Bolan poussa un soupir.

— Tu n'y penses pas, Evita. Primo, tu m'as dit toi-même que les policiers voulaient ma mort à Porto Rico. Je ne verrais jamais l'intérieur d'une cellule. Secundo…

— Je te garantis que cela se passera différemment ! s'écria-t-elle. Je te le jure !

— Bon, admettons que tu puisses me donner une garantie… je n'ai jamais entendu parler d'une cellule ou d'une prison dans laquelle la Mafia ne parvenait à entrer. Ils n'aimeraient rien tant que me voir dans une boite. Je serais sans défense, Evita, et ils parviendraient jusqu'à moi.

— On pourrait assurer ta protection, affirma-t-elle obstinément.

Bolan secoua la tête.

— Je ne marche pas. Quant à me garder à Porto Rico, je suis recherché pour meurtres multiples dans une douzaine d'Etats et dans deux pays étrangers, sans parler du fait que l'armée m'a porté déserteur et que la F.B.I. me considère comme son ennemi personnel. Admettons que je sois jugé dans tous ces endroits et que je sois relâché, ce qui équivaudrait à un miracle insensé, j'aurais tout de même à me présenter devant d'innombrables tribunaux. Et les mafiosi me suivraient à la trace. En fait, les mafiosi n'existent pas. La magistrature U.S. s'est dégonflée à un tel point qu'elle ne nomme plus la Mafia.

— J'avais entendu parler de cette lâcheté C'est honteux.

— En tout cas, ajouta-t-il en souriant, je ne suis pas prêt à baisser les bras, jeter mon arme et me rendre gentiment. Je suis mon propre Pentagone, mon propre ministère de la Guerre, je suis mon propre gouvernement exécutif. Je prends mes décisions et je fais comme bon me semble. C'est la guerre, Evita. La guerre jusqu'au bout.

— C'est ton choix, fit-elle en reculant d'un pas.

— Il n'y a pas de choix, lui dit Bolan. Il n'y a qu'une route que je puisse suivre.

Il lui tourna le dos et sortit.

Lorsque Evita sortit à son tour, quelques instants plus tard, la jeep se trouvait au milieu du jardin, le moteur tournait au ralenti et les trois cadavres étaient entassés à l'arrière. Bolan ramassait les douilles vides. Elle l'aida à récupérer les armes de l'ennemi tombé et ils les ajoutèrent à la collection grandissante à l'arrière de la jeep.

— Quel est ton plan ? lui demanda-t-elle.

— J'emmène ce tas d'ordures, répondit-il. Il y a aussi une voiture sur la route dont il faudra se débarrasser ainsi qu'un autre cadavre. Je vais m'en charger et toi, tu me suivras dans leur voiture.

— Nous abandonnerons la jeep ?

— C'est ça. J'ai remarqué une mine ouverte, une carrière sur la hauteur. Tu connais ?

Elle acquiesça.

— *Aggregates Limited.* C'est à quatre ou cinq kilomètres d'ici.

— Bon, alors c'est moi qui te suivrai. Allons-y, on a perdu trop de temps.

Bolan la déposa près de l'autre véhicule où il prit le quatrième cadavre puis tendit à Evita le .32 du holster de sa première victime.

— Celui-ci je saurai m'en servir, dit-elle en faisant tourner le barillet.

— Je m'en doute, dit-il en examinant la Chevrolet.

Elle le suivit.

— C'est une des voitures de Glass Bay. Mais on y a ajouté quelque chose.

— La radio ?

— Non, ceci. Elle passa la main sur le toit. Là.

Elle venait de désigner quatre décalcomanies collées sur le toit en ligne droite. Quatre cercles orange vif. Bolan les avait déjà remarqués mais ne leur avait pas prêté attention.

— C'est nouveau, ça ?

— Oui. Depuis ce matin.

— Reconnaissance aérienne, marmonna-t-il.

— Comment ?

— Pour leur identification du ciel.

— Les hélicoptères, annonça Evita. On les a convoqués. Mais il fera nuit très vite. Ces dessins ne se verront pas dans le noir.

— Cela, si. Ils sont lumineux.

— Nous pouvons les retirer.

— Surtout pas. Il faut au contraire les laisser. Ce sera à notre avantage. Écoute, Evita, toi, tu vas prendre la jeep. Je n'aime pas te refiler un corbillard mais…

La radio se mit à tonitruer métalliquement dans la voiture et une voix aux accents de la Nouvelle-Angleterre demanda :

— Groupe Quatre, Groupe Quatre, répondez-nous, bon Dieu ! Evita comptait minutieusement les décalcomanies sur le toit en les montrant à Bolan.

— Je crois qu'on t'appelle.

Bolan sourit puis se pencha à l'intérieur du véhicule.

— C'est un hélico, dit-il, *j'ai* reconnu le son des rotors.

Il poussa sur le bouton pour émettre et parla d'une voix vulgaire.

— Groupe Quatre, annonça-t-il tranquillement. Y a rien ici. Une ferme merdique. Y a personne.

— Premier Aérien, entendu, répondit le grésillement métallique. Mais restez auprès de la radio, hein ? Rendez-vous sur le lieu suivant.

Bolan venait de jeter les dés. Il croisa les doigts pour Evita et repoussa l'interrupteur d'émission.

— Pas question, grinça-t-il. Il fait trop sombre, et puis tout ce qu'on fait, c'est d'affoler une bande de paysans. Je vous dis qu'on perd notre temps.

— T'as une meilleure idée ? demanda la voix.

— Ouais. Un truc que je vois d'ici. Y a une carrière devant moi dans les collines. Vous la voyez ?

— Non, nous survolons la plage. Tu crois que ?

— Comme un vieux cheval qui sent l'écurie.

Le type se mit à rire.

— Bon, fit le type dans l'hélicoptère, suis ton idée. Appelle-nous dès que tu y seras.

— Vous serez les premiers avisés, promit Bolan.

Il relâcha le micro et se tourna vers la fille, le visage grave.

— Eh bien, on verra maintenant.

— Bien joué, Mack, commenta Evita. Tu connais sa position à présent. Tu aurais pu faire carrière à Hollywood.

Il lui montra un large sourire.

— J'ai dû me tromper de voie, hein. Quel dommage.

— Non. Beaucoup d'hommes devraient se tromper autant.

Elle fit volte-face et partit vers la jeep dans laquelle elle monta sans même jeter un regard sur sa cargaison macabre.

Bolan soupira puis monta derrière le volant de la Chevrolet. La guerre reprenait. Il était presque arrivé à bout de ses munitions pour les Thompson, cela ne valait presque plus le coup de les trainer avec lui. L'étau se resserrait; Lavagni et ses hommes qui quadrillaient la région et la police qui l'attendait de pied ferme à Puerta Vista.

La jeep s'immobilisa près de sa voiture et la fille lui sourit gravement.

— J'approuve ton choix. Je veux que tu le saches. Je ne suis peut-être pas bon flic mais je suis mes convictions. Mon intuition me dit de t'aider, pas de te donner.

— Merci, Evita. Ta décision me fait plaisir.

Son sourire s'élargit puis la jeep bondit en avant.

Bolan fit demi-tour et fonça derrière elle.

CHAPITRE IX

Ils arrivèrent sur les lieux de la carrière aux derniers instants du crépuscule et Bolan lança la Chevrolet à travers le fragile portail en bois. Evita le suivit et ils remontèrent le chemin poussiéreux jusqu'au bord du gouffre blanc découpé dans la chair de la montagne.

Bolan se rangea près de l'abîme et descendit rapidement de sa voiture pour reconnaître les lieux. Il y avait ici et là du matériel lourd mais il n'y avait pas de lumière, ni de gardien.

Evita le rejoignit à l'avant de la jeep pour lui dire :

— C'est l'endroit idéal. Envoie-les dans le trou. Ils ne seront découverts qu'au matin.

— Non, nous allons nous en servir. Moi, je m'occuperai de ce qui doit être fait ici. Il désigna une petite baraque en ciment accrochée au flanc de la montagne à quelque deux cents mètres. C'est sans doute leur dépôt d'explosifs. Fais sauter le cadenas s'il le faut. Cherche de la dynamite, quatre ou cinq longueurs. Ainsi que les détonateurs.

— Je vois.

Et elle partit en courant. Bolan commença à s'occuper des cadavres à l'arrière de la jeep. Il en mit un derrière le volant. Il rangea les autres à divers endroits et posa près d'eux leurs armes.

Puis il retourna près des voitures et se mit à l'œuvre avec les Thompson, s'occupant tout spécialement des chargeurs. Il espérait récupérer suffisamment de balles pour emplir un chargeur entier.

Lorsque Evita revint, elle était essoufflée mais victorieuse. Et Bolan avait réglé la mise en scène qu'il avait imaginée.

Il l'embrassa, la fit s'asseoir par terre, lui ôta un peu de poussière du bout du nez.

— Bien, voici ce que nous allons tenter.

*

* *

De fort mauvaise humeur, Charlie Dragone était installé dans le cockpit de l'hélicoptère Premier Aérien. Il scrutait la plage rocailleuse qui défilait sous l'appareil. Il parla dans le micro intérieur et demanda au pilote :

— Ça va, l'essence ?
— Il nous reste environ dix minutes, répondit Jack Grimaldi. Pour le bien que ça nous fait, on ferait mieux de…
— Ta gueule, grinça Dragone.
Dès le départ, ils s'étaient détestés. Dragone haïssait les peigne-culs qui ne savaient pas rester à leur place.
Il appuya sur l'interrupteur d'émission.
— Premier Aérien à Contrôle. Il fait presque nuit et on ne voit que dalle. Qu'est-ce que tu en penses ? On continue ?
La voix surexcitée de Quick Tony Lavagni s'éleva rapidement.
— J'allais t'appeler, Charlie. Écoute, je crois qu'il se passe des choses intéressantes sur les docks. Appelle Latigo et dis-lui de s'amener à Puerto Vista.
Latigo se trouvait à bord du Deuxième Aérien, survolant à l'ouest de Glass Bay, hors d'écoute des véhicules de surface à l'est.
— Tu veux dire Latigo et tous ses éclaireurs ? demanda Dragone.
— Oui, tous. Fais-les venir par ici.
Le premier tireur accusa réception des dernières instructions puis il se brancha sur l'onde qui le relayait à Earl Latigo à bord du Deuxième Aérien.
Il venait d'y arriver lorsqu'une voix surexcitée s'éleva de la terre.
— Premier Aérien, Premier Aérien, m'entendez-vous ?
Dragone appuya sur l'interrupteur d'émission.
— Oui, j'entends. Qui est-ce ?
— Groupe Quatre. J'ai trouvé ! Le jackpot !
— T'as trouvé quoi ? Explique-toi !
— La combinaison, la combinaison ! Dans une jeep !
— Groupe Quatre ? Où êtes-vous ? Près de cette mine ?
— Ouais ! Amenez-vous !
— Attends une minute ! T'en es sûr ? Le patron croit avoir trouvé quelque chose aussi, sur la côte. Je lui envoie toutes les voitures.
— Tant mieux, s'extasia la voix. Je n'ai besoin de personnel J'l'ai cerné, il est tout à moi !
— Attends une seconde, quoi ! s'écria Dragone.
— Groupe Quatre, je vous quitte. Ne rappelez pas, j'vais être occupé.

— Attends, merde !

Mais il n'y avait pas de réponse.

Le futur bras droit d'un capo jeta un regard perplexe sur son pilote en marmonnant :

— C'est le festin ou la famine ! Bon Dieu de merde !

Grimaldi scrutait sa carte. Il parla dans le micro intérieur :

— Regardez, j'ai trouvé l'endroit. On a juste assez d'essence pour y aller, si vous en avez envie.

— J'sais pas, marmonna Dragone. Si seulement les gens restaient à l'écoute, bougonna-t-il en appelant vainement Lavagni.

— On y va ? demanda le pilote. Décidez-vous pendant qu'il fait encore assez clair pour voir quelque chose.

— On a assez d'essence pour faire l'aller-retour ?

— Oui. Mais si vous passez votre temps à tergiverser…

— Allez, vas-y, gronda Dragone.

Ils avaient en fait plus d'essence que de lumière. Les dernières minutes du voyage s'effectuèrent entre le coucher du soleil et le lever de la lune et ils survolèrent la carrière à la nuit. Ils ne virent en bas que le faisceau des phares de la jeep et les quatre points lumineux sur le toit de la Chevrolet.

Les phares de la voiture illuminaient aussi la jeep qui était immobilisée au bord du gouffre. Il y avait quelques corps étendus autour et un homme affaissé sur le volant.

Il n'y avait aucun mouvement.

— Je crois que c'est le gros lot, déclara Dragone d'une voix empreinte d'émotion.

— Je descends ?

— Attends une seconde. Dragone appuya sur l'interrupteur de son émetteur. Groupe Quatre, quelle est la situation ?

Pas de réponse.

Il essaya de nouveau.

— Groupe Quatre, nom de Dieu ! Répondez ! Qu'est-ce qu'il y a ?

— J’suis touché, répondit un filet de voix.

— Tu l'as eu ?

— Ouais… ça ne se voit pas… ? Mais… j’suis touché… salement… J’peux pas bouger.

Grimaldi alluma son phare inférieur et descendit à une dizaine de mètres du sol qu'il illumina d'une pâle lueur.

— Pas de doute, chuchota-t-il dans le micro intérieur. Le gros lot…

— O.K., descends, commanda Dragone.

L'hélicoptère se posa entre les deux voitures.

— Couvre-moi, gronda Dragone.

Il sauta de l'appareil et se rapprocha prudemment de la jeep, se gardant bien d'entrer dans le faisceau lumineux de la voiture de Glass Bay, le revolver tendu à bout de bras, prêt à faire feu.

En arrivant auprès de la jeep, il tira deux coups sur le corps recroquevillé, ne voulant pas risquer la foudre d'un dernier sursaut de vie. Puis il bondit sur le cadavre et, le saisissant par les cheveux, tourna violemment la tête vers la lumière.

Charlie Dragone se raidit, frissonna et pâlit, se rendant compte qu'il venait de commettre sa dernière imprudence.

Il ne deviendrait jamais le bras droit d'un capo, il n'y aurait ni pouvoir, ni richesse, ni puissance. Il n'y aurait plus jamais rien pour Charlie Dragone.

Il leva le regard et fixa les phares de la Chevrolet, il avait le visage terne et résigné de l'homme qui s'abandonne à son destin et il est probable qu'il n'entendit pas la rafale de la Thompson qui le transperça et le projeta dans le gouffre *d'Aggregates Limited.*

A quelques mètres de là, un pilote accompli, au service de la Mafia, se rendit compte de la tournure des événements - des événements qui lui parurent tout à fait familiers.

Il essayait de respirer malgré la forte pression d'un .32 dans son cou et il regardait s'approcher un grand homme qui portait une Thompson.

— Et merde, chuchota Grimaldi d'une voix lasse et résignée, voilà que ça recommence !

Une voix de femme lui rétorqua à l'oreille, avec un léger accent espagnol :

— Et si vous bougez d'un poil, je vous tue.

Bolan lui fit faire volte-face et le repoussa vers son appareil.

Ils n'échangèrent pas de paroles avant d'être montés dans l'hélicoptère et d'avoir mis leurs ceintures de sécurité. Puis Bolan lui

demanda :

— Tu aimes toujours la vie, Grimaldi ?

— Dites-moi où vous voulez aller, répondit le pilote en soupirant. Mais vous devriez commencer à me payer mon salaire.

Le grand type sourit en entendant cette tentative humoristique et rétorqua :

— C'est une éventualité. Puis son sourire disparut brusquement et son visage se glaça. Décolle !

Grimaldi tira sur le manche et lança l'appareil vers la côte. La scène lui était en effet bien trop familière.

— Vous êtes vraiment insensé, Bolan, annonça le pilote à travers l'interphone. Je parie que vous bouffez du concentré de dynamite pour le petit déjeuner.

— On fait ce qu'on peut, lui lança Bolan.

C'était faux. Il faisait plutôt ce qu'il voulait. A présent il avait l'intention de se rendre à Puerta Vista. Cependant Grimaldi croyait en connaître plus long sur Puerta Vista que Bolan.

— On n'aura peut-être pas assez d'essence, dit-il à son détourneur. C'est marginal.

— C'est ta vie qui est en marge, Jack, gronda Bolan. Tu y vas ou tu vas y laisser ta peau.

Grimaldi n'en doutait pas. Il haussa les épaules.

— Alors j'y arriverai… même s'il faut pisser dans le réservoir.

Même s'il lui fallait y verser son propre sang.

Il y tenait absolument, à livrer Bolan à Puerta Vista.

Tous les tueurs de l'ile y convergeaient, Grimaldi n'aurait pas pu trouver un meilleur endroit pour se débarrasser de Bolan.

Et il parviendrait peut-être à toucher la prime. Cela voudrait dire des richesses au-delà de tous ses espoirs.

— Je vous y emmènerai, promit-il à ses passagers.

La voix d'Earl Latigo se fit entendre.

— Deuxième Aérien à Premier Aérien. Où êtes-vous ? Que se passe-t-il ?

La voix de Bolan se fit entendre sur l'interphone intérieur :

— Fais très attention, Jack. Dis-lui ce qui s'est passé à une exception près. Bolan est mort. Tu rentres seul. Sois prudent.

Le Beretta noir apparut et le silencieux vint se poser contre la gorge du pilote. Il poussa un soupir résigné et poussa l'interrupteur d'émission.

— Premier Aérien, annonça-t-il. Une bonne nouvelle et une mauvaise. Charlie a descendu Bolan. Mais il y est resté aussi. Je rentre à vide.

La voix surexcitée de Latigo s'éleva aussitôt :

— Sans blague ! Et moi qui allais abandonner tout espoir… Il l'a vraiment eu ? Bolan est mort ? Où est-ce que vous l'avez coincé ?

— Dans les collines. Euh… écoute, Earl, j'ai pas très envie d'en parler pour l'instant. J'te raconterai tout dès que je serai rentré.

— C'est sûrement pour ça que j'arrive pas à trouver Tony, répondit le Deuxième Aérien.

— Fais-le rentrer, gronda Bolan à mi-voix.

Grimaldi poussa un autre soupir. Le patron veut que tu rentres à la maison, dit-il à Latigo. Rentre, Earl.

— Mes équipes aussi ?

Bolan fit un signe affirmatif.

— Oui, répondit Grimaldi. Tout le monde rentre.

— D'accord, on s'y retrouvera, répondit le Deuxième Aérien avant de couper le contact radiophonique.

Bolan baissa le Beretta.

— Je vais même peut-être te donner un bonus en plus de ton salaire, Jack.

Sûrement pas, se dit Grimaldi, il imaginait ce qui l'attendait à Puerta Vista. On ne pouvait pas contacter Quick Tony parce qu'il préparait un comité de réception.

Il joua le jeu.

— Ce bonus a intérêt à être assez important pour assurer ma pitance à Tombouctou, parce que si Quick Tony apprend ce que j'ai fait…

Bolan ne répondit pas et ils continuèrent en silence jusqu'au moment où ils virent les lumières de Puerta Vista.

Puis la femme éleva la voix pour la première fois depuis qu'elle était montée dans l'hélico.

— Faites le tour par l'est, lui dit-elle. Près de la première route au nord, après la route de la côte, vous verrez une église dans un

village. Un grand clocher. Vous atterrirez dans le jardin du curé, derrière.

Grimaldi se tourna vers l'homme de marbre.

— C'est ce que vous voulez, monsieur Bolan ?

— T'as entendu la dame, fais comme elle te l'a dit.

Il trouva sans problème l'emplacement recherché et posa sans secousse l'appareil.

La lune se levait et la visibilité s'améliorait. Grimaldi frissonna en se demandant ce qui allait lui arriver maintenant - et il s'attendait au pire.

Il coupa le moteur et les rotors tournaient encore lorsque le grand type commença à matraquer la radio et le démarreur avec la crosse de son pistolet.

Puis Bolan se saisit de Grimaldi et le traîna hors du cockpit.

— Casse-toi, soldat. Ne ralentis pas et ne te retourne pas.

Grimaldi n'avait pas l'intention de protester. Le gros lot pour lui consistait à s'en tirer vivant.

Il commença à courir, s'attendant à recevoir une balle dans le dos. Elle ne vint jamais.

Cela faisait deux fois que Bolan l'avait gracié. Jack Grimaldi ne comprenait plus. Il continua de courir en lui souhaitant de quitter Puerta Vista sain et sauf. Peut-être n'était-il pas le fumier qu'on disait.

Mais il n'aurait pas de chance. Grimaldi avait de la chance. Lui, il quittait Puerta Vista.

Bolan y entrait. Il n'en sortirait jamais. Quick Tony l'attendait.

CHAPITRE X

Pendant ces quelques instants tendus durant lesquels Bolan et Evita avaient attendu l'arrivée de l'hélicoptère, ils s'étaient fait leurs adieux, comprenant qu'ils n'en auraient peut-être plus l'occasion après. Après un dernier échange de tendresse, Evita lui demanda :

— Que feras-tu lorsque tu auras quitté Porto Rico ?

Il réfléchit un instant.

— J'avais prévu de faire sauter leur sale carrousel mais… Enfin, je ferais mieux de me faire tout petit et de regagner mon pays.

— Ce serait mieux, en effet. Tu ne peux pas entrer en lice maintenant.

— Non. Je n'aime pas la tournure des choses. Tout est trop préparé, je ne ferais que me lancer tête baissée dans une autre embuscade.

— Ce serait inutile.

— Alors, je me replie et j'attends un autre jour. Pour avoir l'avantage. Si nous réussissons à capturer cet hélicoptère, nous irons à Puerta Vista. On pourra retrouver Juan, ensuite tu iras de ton côté et moi, j'irai du mien.

— Tu as raison, dit-elle calmement.

— C'est pourtant dommage, murmura Bolan. Je ne passerai peut-être plus jamais par ici et il y avait pas mal à faire.

— Mais tu as dit que ce serait une bataille à ton désavantage. Qu'ils t'attendraient et qu'ils te tendraient un piège.

— C'est Juste.

Bolan fouilla dans sa ceinture spéciale et prit une feuille de papier qu'il tendit à la fille.

— J'ai trouvé ces noms dans un carnet que j'ai pris à Las Vegas. Ce sont les représentants locaux… du moins ils l'étaient jusqu'à aujourd'hui. Ils dirigent toute l'opération de la Mafia aux Caraïbes, de Nassau à Panama.

Evita scrutait les noms dans la pénombre.

— Oui, j'en connais certains, répondit-elle. Je les ai vus à Glass Bay.

— Garde cette liste. Elle aidera peut-être tes supérieurs dans leurs enquêtes. Mais dis-leur de laisser tomber quelques mois parce que j'ai l'impression que tous ces messieurs vont subitement se trouver en vacances. Ils partiront dès qu'on apprendra que je me suis tiré de leur guet-apens.

— Il y a un grand nom qui manque, observa Evita d'une voix pensive.

— Oui ? Lequel ?

— Tu connais le nom Edward Stuart ?

Bolan sourit puis secoua la tête.

— C'était probablement Eduardo Stuarti, s'il fait partie de la Mafia. Mais je ne le connais pas.

— On connaît cet homme sous le nom de Sir Edward Stuart, annonça tranquillement Evita. On dit que c'est le Numéro Un du syndicat aux Caraïbes. Lui ne partirait pas en vacances.

— Il est si important ?

Elle acquiesça.

— Il est très important. On croit savoir qu'il est très bien placé dans la politique haïtienne. Surtout depuis la mort de Papa Doc. Je…

— Attends, gronda Bolan. Tu veux dire que ce type fait partie du gouvernement haïtien ?

— Pas officiellement, non. Mais comme je te l'ai dit, il a beaucoup d'influence. On dit que le manque de tourisme du temps de Duvalier est maintenant compensé par les initiatives et l'argent de Sir Edward Stuart.

— Quel intérêt Porto Rico lui porte-t-il ?

— Officiellement, aucun. Haïti est une république indépendante, un bon voisin. Elle fait partie des Nations Unies et de l'O.E.A. Mais l'influence qu'exerce Sir Edward sur certains dirigeants lui procure un sanctuaire idéal à partir duquel il peut s'étendre aux autres îles. Il est normal que nous nous en préoccupions.

— Un sanctuaire, hein ?

— Oui. Et tu as entendu parler du grand argentier de la Mafia qui s'est retiré en Israël ?

— Comme tout le monde.

— Eh bien, des courriers font régulièrement le trajet entre Tel-Aviv et Port-au-Prince.

Bolan leva les sourcils.

— Des courriers gouvernementaux ?

— Non.

— Je vois.

— Mes dirigeants craignent un réseau qui s'étendrait de la Méditerranée jusqu'aux Caraïbes. Le tout dirigé par Sir Edward Stuart.

— Tu ne suggères tout de même pas que les gouvernements haïtien et israélien complotent…

— Bien sûr que non. C'est une affaire du syndicat exclusivement, ce n'est pas de la politique.

— J'ai l'impression que tu essayes de me dire quelque chose, Evita, dit Bolan.

— Pas du tout, tu as raison de vouloir regagner ton pays. Tu t'occuperas une autre fois des Caraïbes.

Elle voulait arriver à certaines fins, Bolan en était sûr, mais il ignorait lesquelles.

— Bien sûr.

— Évidemment, je te parle confidentiellement. Sir Edward Stuart est le nouveau Meyer Lansky de l'Occident. Je pensais qu'il fallait que tu le saches. De plus, il jouit de l'immunité que lui offre Haïti. Personne ne peut l'atteindre, il est invulnérable.

— A une exception près, peut-être ?

— A une exception près, oui, avoua-t-elle.

— Tu es sûre de tout ce que tu as avancé ?

— Absolument.

Bolan caressa le cran de sûreté du Thompson.

— O.K., dit-il. Je passerai par Haïti en rentrant aux États-Unis.

Elle examina les paumes de ses mains et imita de nouveau la voix rauque de Bolan :

— O.K., et bonne chance.

Et Bolan comprit qu'il venait de se faire posséder par une experte.

— Tu m'as dit que tu avais des amis haut placés, est-ce vrai ?

— C'est exact.

Sans doute assez haut placés pour coincer et cerner un Exécuteur. Évidemment.

— Il n'y a pas de forces portoricaines à Puerta Vista, n'est-ce pas ?

— Pas suffisamment pour qu'on les remarque, non. C'est moi la police, Mack Bolan.

Il poussa un soupir.

— Alors je crois qu'il est temps que tu le prouves.

Elle sourit un peu tristement, déboutonna son chemisier, dégrafa son soutien-gorge, libérant ainsi sa magnifique poitrine. Elle retourna ce sous-vêtement et déchira la doublure pour en extraire un petit bout de tissu vinylique. Il y avait sur ce petit morceau de vinyle la reproduction intégrale de sa carte d'identité, photo comprise. Bolan poussa un soupir et la lui rendit.

Il l'observa pendant qu'elle se rhabillait.

— Eh bien, c'est une drôle de guerre. Tu n'aurais pas pu t'y prendre mieux. Mais tu inventais au fur et à mesure, non ?

— Depuis que j'avais appris ta présence à Glass Bay, oui. Mais je t'avais dit la vérité en ce qui concernait la *Strike Force.* Ils sont à Porto Rico et cherchent à te tuer. On m'a commandé de faciliter cette mise à mort. Si j'échouais, je devais te faire gagner San Juan où l'on t'aurait accueilli en force. Mais c'est toi qui as pris contact avec moi… au moment où j'en avais besoin. Elle posa le doigt sur son sein. J'ai certaines libertés dont je me sers lorsque la nécessité s'en fait ressentir. Si c'est ce que tu voulais dire par « inventer »…

Elle haussa les épaules et détourna le regard.

— Tu joues bien les scènes d'amour, Evita. Une liberté supplémentaire.

— J'avoue avoir commencé délibérément, répondit-elle. Mais je me suis prise au jeu. Tu le sais bien.

Il ne l'oublierait jamais. Il lui sourit gravement.

— D'un professionnel à un autre, j'admire ton travail. O.K. Tu penses donc que je devrais aller descendre ce type à Haïti. Je peux compter sur ton identification ?

— Absolument.

— Cela dit, ce n'est pas une requête officielle que tu fais au nom du gouvernement portoricain ?

— Non. C'est une suggestion officielle d'un professionnel à un autre.

Il sourit.

— Tes libertés d'action te donnent-elles le droit de m'embrasser une dernière fois ?

Elle se jeta dans ses bras et se lova contre lui avec passion. Un instant plus tard, il s'écarta.

— Ce ne sera pas la dernière fois, Evita.

Elle ne put lui répondre, déjà les rotors de l'hélicoptère se faisaient entendre, l'appareil se rapprochait et ils prirent rapidement leurs postes.

Il n'y avait plus eu une occasion pour parler et ils effectuèrent en silence le vol vers Puerta Vista.

Puis ils se retrouvèrent au sol et se dirigèrent vers leur rendez-vous avec Juan Escadrillo. Bolan admirait infiniment cette petite Portoricaine : en fait c'était une Exécutrice.

*

* *

Le jeune homme transpirait abondamment et ne parvenait pas à reprendre son souffle.

— *Señor* Bolan, s'écria-t-il, j'avais peur que vous ne veniez plus !

Bolan saisit le garçon par les épaules.

— Que se passe-t-il, Juan ? Vous n'avez pas pu obtenir un bateau ?

— *Si,* j'ai le bateau mais…

— Mais quoi ?

— Ils ont pris Rosalita !

— Mon Dieu, gémit Bolan.

— Ils ont dit qu'ils la jetteraient aux requins ! C'était un échange, vous contre elle.

— Dis-nous ce qui s'est passé, Juan, demanda calmement Evita.

— Je n'ai pas suivi les instructions. Il baissa les yeux. Rosalita ne voulait pas aller chez son oncle sans moi. Elle a insisté pour rester dans la camionnette pendant que je discutais cette affaire. Il leva un visage agonisant et fixa Bolan. Je lui ai permis de rester. C'est de ma faute.

— Que vous ont-ils dit de faire, Juan ? demanda Bolan.

— Comme si rien n'avait changé. Je dois vous rencontrer et vous emmener jusqu'au bateau. Il baissa de nouveau le regard et ajouta : Ils n'auraient jamais appris ces détails, *señor,* mais j'ai peur pour Rosalita, ces hommes sont *muy malo* - très mauvais.

Bolan aurait pu lui dire que ces hommes *muy malo* auraient appris de toute façon, mais que Rosalita ne leur avait donné qu'un avantage supplémentaire, une espèce d'assurance.

— Pourquoi ne pas avoir tendu un piège ici même ? demanda Evita. Pourquoi avoir laissé à Juan l'occasion de te prévenir ?

Elle ne connaissait pas comme Bolan l'esprit de la Mafia.

C'était typique, une super-stratégie pour une super-embuscade. Lorsque les mafiosi contrôlaient une situation, ils la contrôlaient dans les moindres détails. La seule chose qu'ils n'avaient pas prévue c'était la foi monumentale que Juan Escadrillo avait en Mack Bolan. Le jeune homme avait tout mis dans les bras de Bolan, persuadé que celui-ci agirait au mieux des intérêts de Rosalita.

— Comment ont-ils su ? demanda Bolan.

— Ils observent tout le monde. Je ne le savais pas mais ils ont recruté des espions parmi les gens du village.

Bolan acquiesça.

— O.K., j'aurais dû m'en douter. C'est de ma faute, Juan, pas de la vôtre, alors cessez de vous tourmenter. Je leur ai laissé trop de temps. Bon, quel est leur plan ?

— Je dois vous emmener près de la jetée des pêcheurs au centre du port. C'est un marché, ainsi que les quais réservés aux bateaux de pêche et aux yachts. Ils ont fait déplacer au bout de la jetée le bateau que j'avais loué pour vous. Près de celui-ci il y en a un autre dans lequel ils tiennent ma Rosalita.

Bolan se souvenait d'un arrangement similaire à Monte-Carlo, monté lui aussi par Tony Lavagni. L'ancien tueur avait au moins de la suite dans les idées.

— C'est un bateau très puissant… pour la pêche de sport. Il faudra passer devant pour arriver jusqu'à votre bateau.

— Et Rosalita se trouve à bord ? demanda Bolan.

— *Si. Ils* m'ont dit de faire très attention, sinon… Il frissonna. Sinon ils la découperont en petits morceaux pour en faire de l'appât.

— On ne les laissera pas faire, promit Bolan.

— Rosalita vous envoie un message. Elle dit que vous devez vous sauver et prendre soin de vous.

Il y avait des lueurs de glace dans le regard de Mack Bolan.

— J'y veillerai, dit-il.

CHAPITRE XI

Puerta Vista était située sur une longueur rocailleuse de la côte, son port naturel était petit, sans réelle profondeur, et les touristes qui descendaient dans ce petit village ne trouvaient pas un luxe moderne. C'était un village de pêcheurs et la plupart des habitants vivaient de la mer.

La jetée était à la fois la place du marché et le centre de la vie sociale. Tout au long du quai il y avait des places pour les bateaux de pêche et, un peu plus loin, on avait réservé un endroit pour le mouillage des bateaux de plaisance qui faisaient escale à Puerta Vista pour faire de l'eau ou des vivres.

Le capitaine du port avait inauguré quelques années auparavant le système employé en Méditerranée, les bateaux mouillant puis s'amarrant poupe au quai. Grâce à cette méthode, Puerta Vista pouvait accueillir toute sa flottille ainsi que les plaisanciers qui venaient plus nombreux chaque année.

Cet arrangement plut énormément à Tony Lavagni. Les quais publics étaient bien écartés du marché et son bateau se trouvait à une trentaine de mètres du bateau de pêche le plus proche.

Le vieux remorqueur, loué pour l'évasion de Bolan, était amarré à l'ouest de son bateau, les deux seuls embarquements près des quais publics.

Il y avait aussi un entrepôt en tôle ondulée entre cette partie de la jetée et le village. Bolan aurait à longer la jetée ouest des quais pour accéder à son bateau. Il devrait également passer devant le bateau de Tony. Le seul autre chemin passait à travers ou par-dessus l'entrepôt, ce à quoi Lavagni avait pensé… Quant à y arriver à la nage, c'était impensable. Quick Tony n'était pas né d'hier.

Il était fin prêt, le goût de la victoire déjà à la bouche. Et même si Bolan parvenait à monter sur son remorqueur, il ne pourrait jamais quitter le port. Pourtant cette façon de s'amarrer permettait une sortie rapide et un type lui avait dit que la *Sixth Fleet* de la U.S. Navy l'avait adoptée pour calter en vitesse sans recourir aux divers remorqueurs qu'une sortie de port nécessite habituellement.

Évidemment, cet arrangement plairait sans doute à Bolan aussi. Tant qu'il croirait qu'il n'y aurait pas de poursuite. Pourtant le bateau de Lavagni était quinze fois plus rapide et manœuvrant. Qu'il essaye de se tirer, ce fumier… Il apprendrait, tiens !

Tony avait six armes sur son bateau, dont deux armes lourdes automatiques. Il y avait des gars sur le toit de l'entrepôt, munis de fusils, et encore deux à l'intérieur. Il avait placé des gars tout au long de la jetée qui se mélangeaient à la foule prêts à couper toute retraite. Il avait mis aussi un homme sur le remorqueur, bien que persuadé que Bolan ne poserait jamais pied sur son remorqueur.

La situation était bien différente de celle de Monte-Carlo; si la police ne s'en était pas mêlée, Lavagni aurait descendu Bolan à Monaco, terminant une bonne fois pour toutes les horreurs que celui-ci avait infligées au syndicat.

Il n'y aurait pas un tel problème à Puerta Vista car il n'y avait qu'un seul flic, un minable gardien de la paix. Un misérable qui portait un uniforme digne d'un portier de Manhattan.

Aussi, Tony avait-il pris le temps de tout agencer. Il tenait Bolan, il le tenait par les couilles et il attendait le moment opportun pour les lui écraser.

Il n'y avait aucune chance que les choses se passent mal. Même si le gosse perdait la tête et lâchait le morceau à Bolan, ça n'y changerait rien.

Bolan se voyait comme une espèce de Galahad quand il s'agissait de bonnes femmes. Il s'était volontairement exposé pour une bande de putes en France; c'était son talon d'Achille. Il ne pouvait pas voir une femme en détresse sans réagir.

Tony Lavagni n'en avait rien à foutre de la môme enceinte. Il ne se préoccupait jamais des gens. De toute façon, ce n'était pas une *personne,* c'était un moyen, un outil, il s'en servirait comme bon lui semblerait. Il lui mettrait un crochet dans le cul et il la suspendrait à des vergues, s'il croyait que cela puisse lui amener Bolan.

Et Bolan le savait.

Bolan était con quand il s'agissait d'innocents.

Il avait un complexe ou quelque chose de ce genre.

Il allait tout bonnement en perdre la tête, à cause de son complexe. Il avait commencé par faire une connerie en envoyant ce

gosse faire un travail d'homme. Lavagni ne pouvait pas comprendre un pareil comportement, une telle connerie, à moins… à moins que Bolan ne soit en train de lui tendre un piège…

Quick Tony commença à se triturer. Il était bien possible que ce salaud lui fasse un coup foireux. Il avait peut-être envoyé le gosse pour faire diversion, obligeant Tony à concentrer ses forces à Puerta Vista pendant qu'il taillait la route par un autre côté.

Il se persuada rapidement du contraire. Et merde, après tout, il fallait bien jouer avec les cartes qu'il avait en main, non ? Ce Bolan n'était ni un dieu ni un surhomme. Tout le monde faisait des erreurs, même des fumiers astucieux comme ce mec. Pourtant Quick Tony se posait des questions…

Il regarda autour de lui et fixa Joe Fini, le chef d'équipe sur le bateau.

— Aucune nouvelle de Charlie ? lui demanda-t-il.

Fini secoua la tête et répondit presque en chuchotant :

— On essaye de le contacter depuis qu'on s'est amarrés. Sa radio déconne peut-être. Tu veux que j'aille essayer sur la radio dans la voiture ?

Lavagni secoua violemment la tête.

— Pas maintenant ! Tu déconnes, ou quoi ? Et Latigo ?

— Pas de nouvelles depuis au moins deux heures, depuis qu'il est parti à l'ouest.

— J'avais dit à Charlie d'envoyer tous ses hommes à Puerta Vista.

— Ils couvraient pas mal de territoire, tu sais, chuchota Fini. Ça doit leur prendre un moment pour se rassembler. Cette histoire de radio est pas aussi efficace qu'on veut bien le dire.

— Pourquoi tu chuchotes ?

Fini émit un petit rire gêné.

— C'est à cause de l'ambiance. J'ai envie de marcher sur la pointe des pieds dès que je bouge.

— Eh ben, fais des pointes jusque dans la cabine et jette un coup d'œil sur la petite mère. J'ai pas envie qu'elle perde les pédales pour l'instant, j'en aurai peut-être besoin.

— Pourquoi faire, Tony ?

— T'en occupe pas. Va la voir, fais-lui croire que tout va bien, que tout va s'arranger. C'est pas vrai, bien sûr, mais tu mens aux femmes tout le temps, alors un peu plus…

— J’parle pas sa langue, répondit Fini.

— Sers-toi de tes mains. Il hésita. Mais seulement pour te faire comprendre. J’veux pas qu'elle tombe dans les pommes.

Fini sourit malicieusement.

— Rabat-joie.

Lavagni secoua la tête, dégoûté…

— C'est une partie de plaisir pour toi, une grosse vache enceinte ?

— Ce sont les meilleurs coups, rétorqua Fini à son patron. Elles ont tout à gagner et rien à perdre… Il se mit à rire doucement puis se dirigea vers la cabine.

Lavagni le regarda descendre en pensant à la situation. Il alluma un cigare et fuma pendant quelques minutes. Fini remonta sur le pont.

— Elle va bien, un peu nerveuse mais elle va bien. Elle est persuadée que le Prince Charmant va débarquer.

— Ce serait trop beau, se plaignit amèrement Lavagni.

Fini rigola puis reprit sa position.

— Lavagni porta son regard de l'autre côté, observant ses autres hommes. *Tout* était prêt. *Tout.* Pourquoi ne venait-il pas, ce fumier ? Le gosse lui avait dit 20 heures, il était presque 20 heures trente.

C'était aussi angoissant que l'attente à Glass Bay. Lavagni frissonna en se souvenant du carnage atroce qu'il y avait vu.

Ça ne se passerait pas comme ça ici. Ça ne se…

Il se raidit et se redressa pour regarder le long du quai. Il s'y passait quelque chose. Le portier-flic se démenait et les gens se tiraient.

Un frisson parcourut l'échine de Lavagni. Il se retourna pour chuchoter à Fini :

— Apprête-toi, il se passe quelque chose.

On fermait les boutiques et la place du marché se vidait. Pourtant c'était le soir où tout restait ouvert tard. Le type lui avait dit que les boutiques ne fermeraient pas avant vingt et une heures. Que se passait-il ?

Le con de flic longeait les bateaux amarrés, il gueulait en espagnol. Des mecs sautaient de leurs bateaux et se taillaient.

Fini éleva sa voix rauque.

— Qu'est-ce que c'est, Tony ?

— J’sais pas, lança Lavagni. Mais si ce plouc s'amène par ici, tu sais ce qu'il faudra faire.

Le flic se retourna et remonta vers le village. Apparemment il n'avait tenu qu'à dégager le centre commercial. Pendant que Lavagni réfléchissait à cela, les lumières des cargos s'allumèrent, illuminant toute la jetée.

Lavagni commença par gronder puis dit à Fini :

— OK ! Donne le signal. Il va arriver, avec de l'aide, je pense.

— Tu crois qu'il a recruté la police, Tony ?

— J'sais pas, et t'occupe pas de ce que je crois. Donne le signal.

Fini monta sur le *flying bridge,* le pont supérieur, et brancha rapidement le feu qui s'y trouvait puis il retourna à son poste.

— OK ! chuchota-t-il.

— Faites gaffe maintenant, dit Lavagni d'une voix qui s'entendait sur les quais. Attendez mon signal.

Une ombre isolée se déplaça sur la jetée près du marché. Le flic bidon lui emboîta le pas - ce n'était que le gosse et les deux hommes longèrent sans hésiter la rangée de bateaux de pêcheurs jusqu'au quai public.

Lavagni éleva de nouveau la voix :

— Attention, ça va être maintenant. Et ça se passera vite, gardez l'œil ouvert.

Le gosse et le flic s'arrêtèrent près de la passerelle arrière. Lavagni regardait partout, se demandant où se trouvait Bolan lorsque le gosse prit la parole d'une voix contrôlée.

— Nous sommes venus chercher Rosalita.

— Tu la veux comment ? grinça Lavagni. En cubes ou en litres ?

Puis le con de flic s'en mêla.

— C'est illégal de retenir contre son gré une citoyenne de Porto Rico. Si vous retenez cette femme, vous allez la relâcher immédiatement.

Quick Tony avait envie de rire.

Ce con de flic n'était même pas armé.

— Je vais vous dire, annonça-t-il, on va voir si on n'a pas de passager clandestin une fois qu'on sera en route. Si c'est vrai, on la renverra dans le ventre d'un requin.

Le gosse se raidit.

— J'ai un message pour un *señor* Quick Tony.

Le cœur de Lavagni se mit à battre rapidement. Donc ce salaud savait à qui il avait affaire. Tant mieux, ça facilitait tout ! IL rétorqua :

— Alors, tu le donnes ce message ?

— S*eñor* Bolan accepte votre défi. Il se battra contre vous, ici, en ce moment.

— Alors où est-il ? lança Lavagni d'une voix méprisante.

— Il est ici. Il vous regarde en ce moment. Mais il ne se battra pas avant que Rosalita ne soit en dehors de la zone de combat. Libérez-la d'abord. Ensuite il se battra.

Lavagni regardait partout autour de lui. Il s'écria :

— Tu te fous de ma gueule ! Je ne marche pas !

— Mon *señor* m'a dit de vous dire ceci. C'est un coup nul. Il dit que vous ne relâcherez pas Rosalita s'il se rend. Il dit que vous nous tuerez tous, que c'est votre coutume. Donc, il ne pense pas aider Rosalita en se rendant. Mais il veut se battre avec Quick Tony. Il en a très envie. Libérez la fille, dit-il, et il vous apportera la foudre et le tonnerre que vous méritez.

— C'est des conneries ! gronda Fini.

Le grand flic se tenait là comme un légume, regardant d'un œil bovin autour de lui. Le gosse se tenait comme un homme qui va se battre, les jambes écartées, mâchoires serrées, furieux, disant ce qu'il avait à dire.

— Vous remarquerez que le gardien vient de faire dégager cet endroit, s'écria le gosse. Il fait comme mon *señor* a demandé. Il est prêt à se battre. Il m'a dit de vous dire : « Quand vous cesserez de vous cacher derrière les jupes d'une femme, alors vous serez prêts à vous battre aussi. » Vous comprenez ?

— Ne te laisse pas faire, Tony, chuchota Fini. N'y crois pas !

Mais Lavagni jaugeait la situation.

— Et si je disais à ton *señor* d'aller se faire foutre ? Si je lui disais qu'on va tous se taper la petite sur le pont et qu'après on allait

l'attacher au câble de l'ancre et qu'on allait l'envoyer par le fond avec les requins. Que dirait-il de ça ?

— Il a envisagé une action pareille. Il dit que, si cette menace est exécutée, il s'éloignera dans la nuit, Quick Tony, et qu'il prendra sa revanche à son heure, à sa manière. C'est son message définitif. Si vous désirez le combattre, vous connaissez à présent ses conditions.

— Attends une seconde, répondit Lavagni.

Il se tourna vers Fini.

— Il a raison, c'est un coup nul.

— Ouais, mais si tu laisses partir la gonzesse, tu perds ton avantage.

— C'est plus un avantage, c'est clair, dit Lavagni. C'est de ma faute. J'aurais dû me douter que Bolan ne s'amènerait pas tout feu et flammes en sachant la nana ici.

— Tu le connais si bien que ça, Tony ?

— Je pourrais écrire un bouquin sur ce mec, répondit Lavagni. Et puis je ne pensais pas qu'il s'amènerait comme un nave pour se rendre; il est pas con à ce point-là.

— Alors, y a pas d'autre solution, dit Fini.

— C'est bien ce que je pense, Joe. On laisse partir la gosse et on prend un risque, c'est fifty-fifty. Ou bien il vient, ou bien il ne vient pas. Moi, je crois que si. C'est son style. Je pense qu'il essayera d'arriver jusqu'au remorqueur. Il aime bien faire un grand coup d'éclat et il doit en avoir marre de se cacher. Moi, je parie qu'il est prêt à se montrer.

Fini poussa un soupir.

— C'est toi le patron. Personnellement, je crois que tu as raison. Et je n'aime pas les manigances de ce crétin en uniforme, j'ai l'impression qu'il en sait plus long que nous. Peut-être qu'il a fait venir toutes les forces de police de San Juan, ou la milice, ou je ne sais quoi. Moi, je crois qu'on devrait tenter le coup maintenant.

— Bon, va chercher la fille, gronda Lavagni.

Il se tourna de nouveau vers le quai et leur montra juste son visage.

— Je vais tenter le coup comme dit ton *señor.* Et tu ferais bien de lui dire qu'il devra amener une drôle d'armée pour nous avoir, parce

que sa foudre, j'vais la lui flanquer au cul.

— Il viendra, répondit le gosse. N'ayez pas peur.

Fini était monté avec la fille et il la poussait vers la passerelle. Elle vit son mari et poussa un cri. Il la rencontra à mi-chemin et l'aida à descendre sur le quai.

Une autre femme accourut de la place du marché, une belle femme. Elle était pieds nus et elle portait un chemisier crasseux et une petite jupe. Lavagni eut l'impression qu'il l'avait déjà vue mais il ne savait plus où.

Les deux connes étaient tombées dans les bras l'une de l'autre. Le péquenot de flic s'était promené jusqu'au bout de la jetée où il observait les deux femmes, les bras croisés.

Ce con-là allait sûrement tirer la couverture. Il serait une légende en son temps, le gros shérif qui avait repris sans armes la fille retenue par les ignobles *bandoleros,* un véritable saint Michel face au dragon. Il ferait mieux de se barrer, pensa Lavagni, à moins que Bolan ait décidé de calter lui aussi.

Puis Tony eut une soudaine inspiration. Il brandit son revolver et se pencha par-dessus la passerelle pour fixer Juan Escadrillo.

— Dis, petit con ! grinça-t-il. La fille peut partir, toi, tu restes.

— *Señor ?*

— Ouais, toi, la grande gueule. C'est toi qui as loué le remorqueur, non ? Bon, alors va t'installer dessus ! Il agita de façon menaçante son revolver. Monte sur cette vieille barque. On verra si ton *señor* réussit à t'y rejoindre.

— Juan, non ! s'écria la fille.

L'autre nana, qui semblait avoir un peu plus de cervelle, l'entraîna vers le marché, la baratinant en espagnol. Le gosse resta là à les regarder s'éloigner puis il sourit vers le bateau de Tony et annonça :

— C'est avec plaisir, *señor,* que j'y vais.

Lavagni avait envie de lui balancer un pruneau. Mais il le laissa passer et sauter sur le pont du remorqueur. Quick Tony rejeta alors la tête et hurla :

— O.K., Bolan ! Fais-nous voir ta fameuse foudre !

Le général d'opérette se dirigeait tranquillement à l'abri du remorqueur.

« Pas de ce côté-là, connard, se dit Lavagni, tu ferais mieux de te casser dans l'autre sens. Si Bolan arrive, ce sera en tirant comme un dingue. Il se prenait pour qui ce con ? Un arbitre ?

« Allez, Bolan, amène ton cul que je le casse… T'en meurs d'envie… Essaie de forcer la ligne en bagnole, ce serait marrant ça…

« Amène-toi par les toits des entrepôts… ou viens en sautant d'un bateau à un autre comme à Monte-Carlo… seulement ce coup-ci, il n'y a que toi et moi, Tony Lavagni qui t'attend comme il attend son destin.

« Ouais, Bolan, c'est toi mon destin… Je te dois tout ce que je suis en ce moment, je te dois tout ce que je serai… Un Capo, pauvre con, tu vas faire de moi un Capo… Allez, viens ! Qu'est-ce que tu attends, bon Dieu ? »

— Où es-tu, Bolan ? hurla-t-il.

Du coin de l'œil, il remarqua le con de flic qui allumait une cigarette au bout de la jetée. Tony se demanda pourquoi il fumait à un moment pareil… à moins que ce ne soit un signal ? Puis le type rangeait son paquet de cigarettes dans sa veste puis ressortit rapidement sa main… oh, merde, bien trop rapidement -et il lançait un long objet volumineux vers le bateau de Tony…

Pendant un innommable instant, la chose sembla planer dans la lumière blafarde des entrepôts, suspendue dans les airs au-dessus de Tony et du pont, et en cet infime instant Quick Tony reconnut l'objet. Des rouleaux de dynamite enroulés avec des détonateurs.

Les secondes passèrent. La foudre frappa et la dernière chose que Lavagni eut le temps de remarquer, c'était le con de flic qui sprintait agilement au bout de la jetée, un gros pistolet noir à la main, tirant à tout va sur les hommes au sommet de l'entrepôt.

Tony avait joué à quitte ou double et il avait gagné, Bolan était venu. Mais en fait il avait toujours été là. Quick Tony eut une vision fugitive de son avenir.

Et alors qu'il se sentait projeté par ce nuage de foudre et de tonnerre, il se rendit compte qu'il pouvait remercier Bolan pour tout ce qu'il ne serait jamais.

CHAPITRE XII

La bombe était tombée au centre du bateau et avait fait sauter le pont supérieur et la cabine avant de soulever le tout hors de l'eau. Les câbles qui le retenaient se rompirent et le beau bateau en ruine et en flammes retomba à l'eau en prenant de la gîte et partit à la dérive au milieu du petit port.

Aucune vie ne subsistait dans cette infernale boule de feu. Bolan avait immédiatement braqué son attention sur d'autres menaces et avait descendu deux tueurs juchés sur le toit de l'entrepôt à coups de Beretta, ainsi qu'un troisième qui était survenu au pas de course.

Il sauta ensuite sur le vieux remorqueur et aida Juan à larguer les amarres. Le vieux bateau était nettement plus solide que celui de Glass Bay. Il avait tenu le coup et supporté le choc, et le petit raz de marée qui s'ensuivit, comme un vieux marin.

— Le moteur tourne, lança Juan à Bolan. Dès que je suis monté à bord, j'ai dit au capitaine de mettre en route.

Ce n'était pas tout ce qu'avait fait Juan. Il y avait un homme de Glass Bay étalé sous la passerelle, un pistolet à la main, les yeux grands ouverts, le regard figé par la mort et la surprise. Il avait un gros couteau planté jusqu'à la garde dans sa poitrine. L'arme qu'il tenait était un Beretta Brigadier comme celui de Bolan.

Bolan récupéra le Beretta ainsi que plusieurs chargeurs dans la ceinture du type puis il balança le cadavre par-dessus bord.

Des gens couraient et criaient près du marché mais personne ne semblait se décider à avancer plus loin.

Le remorqueur remontait le canal du port. Un type avec une énorme moustache et un regard extrêmement inquiet sortit la tête de la cabine et lança une phrase rapide en espagnol.

Juan leva la tête, fit une grimace puis répondit :

Gracias ! capitan. Vamos no con toda velocidad !

Il se tourna vers Bolan.

— Il a dit que l'ancre est à pic et que nous sommes en route. Je lui ai dit de mettre toute la gomme.

— Demandez-lui si on peut trainer ce brasier au large avant que tout le port ne prenne feu.

Juan acquiesça puis monta rapidement à l'avant.

Bolan resta en poupe pour garder leurs arrières mais il n'y eut aucune poursuite et il put éventuellement aider Juan et les trois hommes d'équipage à harponner et à remorquer le brûlot. Ils l'abandonnèrent à quelques kilomètres au large.

Ils mirent cap à l'ouest et Bolan dit au capitaine de ne pas quitter la côte des yeux.

— Prévenez-moi immédiatement si d'autres bateaux semblent vouloir se rapprocher.

Le capitaine fit signe qu'il avait compris. Bolan et Juan descendirent dans le carré où il y avait quatre couchettes, une table et quelques meubles essentiels.

Le second les suivit en souriant et leur offrit une mixture de café brûlant et de rhum. Bolan y goûta puis y renonça. Il retira ensuite l'uniforme qu'Evita avait emprunté au gardien de la paix du village, le plia soigneusement et le déposa sur une couchette.

Le second s'extasia en voyant la combinaison noire. Il sourit à Juan et murmura :

— *Magnifico, magnifico,* puis il remonta sur le pont.

Juan fixa son breuvage puis annonça :

— J'ai tué un homme, *señor* Bolan.

Et Bolan en avait tué combien, lui ?

— Oui, j'ai vu.

Il étala la carte qu'Evita lui avait procurée à Puerta Vista. Il s'assit à table puis fixa Juan avant d'ajouter :

— Un homme doit protéger les siens. C'est un devoir, une obligation.

— Si j'avais vos talents, *señor,* répondit Juan d'une voix grave, je les tuerais tous. Ce sont des horreurs, de la fange… des animaux sauvages qui n'ont aucune humanité.

— C'est bien ce que je me dis, marmonna Bolan.

— Ma Rosalita ? Vous croyez qu'elle est en sécurité maintenant ?

— Tout à fait en sécurité, Juan. Ne vous en faites pas, elle est en bonnes mains.

— Elle m'avait dit, depuis le début, que vous viendriez. Mais elle espérait aussi que vous ne viendriez pas. Elle craignait pour vous,

señor.

— Comment vous sentez-vous ? demanda Bolan.

— Bien. Très bien, je me sens un homme, *señor.* Je vous envie.

— Ne m'enviez pas, gronda Bolan. Vous avez une vie merveilleuse, *amigo.* Un endroit qui vous appartient, une vie agréable, une femme extraordinaire qui partage votre existence et un gosse qui va arriver pour donner un sens à ce que vous faites. Pourquoi m'envier ?

— Vous avez raison.

Bolan commença à étudier la carte. Il la poussa vers Juan et lui montra un endroit du doigt.

— Dites au capitaine de m'y déposer à exactement minuit.

Le jeune avala son café et se leva pour sortir.

— Juan…, fit Bolan. Je suis fier de toi.

Le garçon sourit largement.

— Reposez-vous jusqu'à minuit, je serai de quart.

— Merci. A dire la vérité, je n'en peux plus. Je ne me souviens même pas de la dernière fois que j'ai dormi.

— Dormez maintenant, *señor magnifico.* Moi, je ne me suis jamais senti aussi éveillé.

Le gosse sortit de la cabine et Bolan s'affaissa sur une des couchettes.

Ouais.

Dormir maintenant.

Tuer plus tard.

Ce n'était pas encore fini.

*

* *

Jack Grimaldi ralentit pour entrer dans le parking de Glass Bay puis il se gara derrière le bureau. La masse noire de ce qui subsistait de la maison s'élevait sans lumières mais les deux bungalows brillaient de tout leur éclat et semblaient se concurrencer en décibels. Les hommes étaient rentrés avec du whisky et des femmes et ils faisaient la fête. Les vibrations musicales du rock chauffaient l'atmosphère, des voix d'hommes et de femmes criaient et clamaient à tue-tête.

Une jeune femme nue sortit en courant et longea la terrasse au-dessus du parking, poursuivie par un homme en slip, riant aux éclats. Ils le croisèrent sans un regard et se lancèrent vers la plage.

Une drôle de fête. On veille Bolan, pensa Grimaldi.

Il évita les bungalows et se dirigea vers les endroits gazonnés derrière le parking et les abris. Le Deuxième Aérien se trouvait là, terne et abandonné sous le regard vide de la lune. Le pilote de San Juan se payait sans doute du bon temps avec les autres et se réjouissait de la mort que le Tout-Mafia avait souhaitée et complotée.

Grimaldi se glissa aux commandes et vérifia le niveau d'essence.

Il n'y en avait presque plus.

Il retourna près des abris et trouva un jerrican de vingt litres. Il l'emmena jusqu'à la pompe à essence et commença le long travail qu'est faire le plein d'un hélicoptère.

Grimaldi n'avait pas envie de faire la fête.

Aussi n'avait-il pas envie de traîner à Glass Bay plus longtemps que nécessaire.

Il lui fallut trente minutes pour pomper, porter et remplir, opération maintes fois répétée - la fête battait toujours son plein.

Il fit un voyage supplémentaire, pour parer aux exigences éventuelles de l'appareil puis il sangla le jerrican sur le côté de la cabine.

Grimaldi comptait quitter Porto Rico aussi rapidement que les pales le porteraient.

Il venait de passer une drôle de journée et il avait besoin d'un remontant. Il entra par l'arrière d'un bungalow, passa dans la cuisine, repoussa un couple enlacé et saisit une bouteille de bourbon.

Le type lui était inconnu et la fille était ivre. Elle marmonna une phrase incohérente dans laquelle il comprit « … *por favor*… » et répondit :

— Vous de même. Avant de ressortir.

La lune était à son apogée et baignait Glass Bay d'une lumière blafarde et douce. Un paradis, oui. En d'autres circonstances, Grimaldi aurait beaucoup apprécié cet endroit. Mais les cadavres recouverts étaient encore alignés devant la maison. Demain ils commenceraient à puer. Il frissonna et repartit dans l'autre sens. Ils auraient pu au moins enterrer leurs morts avant l'orgie.

Il descendit vers le devant du parc et observa la baie en ouvrant la bouteille. *Bahia de Vidria,* Glass Bay, la baie de verre. Du verre cassé, oui, fracassé même, et personne ne rassemblerait plus les morceaux. Surtout pas Jack Grimaldi, il en était persuadé.

Il entendit le bateau ronronner au loin et il se demanda comment les gens ordinaires arrangeaient leurs vies, comment ils faisaient marcher leurs histoires, comment ils surmontaient la pente abominable du désespoir, comment ils évitaient le récif de la désillusion. L'échec.

Jack Grimaldi échouait depuis son enfance.

La vie ne valait déjà pas grand-chose en général, la sienne, en particulier, encore moins.

Mais Grimaldi n'était pas encore tout à fait prêt à y renoncer… Il n'avait pas encore fêté son trentième anniversaire. Encore quelques mois… il espérait. Déjà la mort l'avait frôlé deux fois aujourd'hui même, deux fois il avait pu s'en éloigner. Il y avait de quoi réfléchir.

Il tira longuement au goulot de la bouteille, s'étrangla, essuya sa bouche du revers de la main puis consulta sa montre. Minuit dix.

Oui, une drôle de journée.

Il se retourna pour contempler la maison incendiée et entra de plein fouet dans ce grand type cruel en noir.

Il souriait sans humour.

— La fête te plaît, Jack ?

Adieu au trentième anniversaire. Il s'en était quand même sorti ce mec.

Grimaldi poussa un soupir.

— Bon, où voulez-vous aller ce coup ?

L'homme émit un petit rire - le son d'un squelette qui remue.

— T'as des ailes ?

— Bien sûr.

Il déboucha la bouteille et la tendit à Bolan.

— Un hélico. Le plein est fait, il est prêt à partir. Qu'est-ce que vous faites là, Bolan ?

Bolan refusa la bouteille.

— Je cherche des ailes justement. (Il n'y allait pas par quatre chemins.) Et un pilote.

— Vous n'avez pas envie de traîner un peu pour assister à votre propre fête ?

— C'est pour moi, ça ?

— Si l'on veut. Je n'ai pas pris le temps de leur expliquer leur erreur. Mais n'allons pas les prévenir maintenant. Laissons-les vivre un instant de bonheur, vous savez… ou plutôt, non, vous ne devez pas savoir. J'ai… heu… assisté au feu d'artifice de Puerta Vista.

Le type l'avait pris par le bras et le dirigeait lentement vers le fond du parc, contournant de près le bungalow.

— Ah oui ? fit-il.

— Oui. Mais… je me suis trompé sur les résultats. Je suppose que Lavagni repose en paix ?

— Par quinze mètres de fond, répondit Bolan.

— Je vois. C'est plus logique. Heu… après que vous m'ayez relâché, j'ai fait le tour et je me suis rapproché de la mer. J'étais assis sur un rocher à la limite du village et je pensais à des tas de choses. Puis j'ai entendu un gros barouf et j'ai vu les flammes, je me suis dit : « Contact, adieu, Bolan. » J'aurais dû dire : « Tiens, tiens, c'est Bolan ! » En tout cas je suis resté là un moment puis je suis entré dans le village, j'ai trouvé une des voitures de Glass Bay. J'ai réussi à la faire démarrer avec un bout de fil… et me voilà avec une bouteille. Assistant de loin à la fausse veillée du mort.

Il ne savait pas pourquoi il racontait tout ça à ce type. Il n'essayait pas de sauver sa vie et il s'en rendit subitement compte avec étonnement. Il s'en foutait, c'était choquant. Il s'en contre-foutait royalement.

Ils arrivèrent près de l'hélicoptère et s'immobilisèrent un instant, le grand type regardant autour de lui puis, fixant ensuite Grimaldi avec ses yeux de glace :

— J'ai remarqué que tu ne portes pas d'arme, Jack.

— Non, jamais, répondit le pilote d'un ton neutre. Mon seul crime, Bolan, c'est de transporter ces mecs. Ça me rapporte deux mille dollars par mois et une carte de crédit pour mes frais. Le prix de son âme, n'est-ce pas ? Mais ça vaut encore mieux que les autres places qui se sont présentées après…

— Après quoi ? demanda le grand type, comme si ça l'intéressait vraiment.

— Eh bien… vous ne connaissez pas la routine. Je veux dire, vous n'avez jamais eu à vous recycler en revenant du Sud-Est. Le coup de l'ex-GI. Vous passez d'une guerre à une autre. Jamais chômeur, quoi…

— Tu étais au Viêt-Nam ?

— Ouais. J'y ai tout piloté. Les cagibis de reconnaissance jusqu'aux supports Huey. Pilote volontaire et après sous-officier. Vous savez ce qu'on m'a proposé après mon retour ?

— Je devine, dit Bolan.

— J'ai un cousin qui m'a dit qu'il pourrait m'obtenir cette place. Je lui en aurais baisé les bottes. Mais finalement…

— Finalement quoi ?

— Rien. Attention, corruption de fonctionnaire !

Un tueur éméché traversa le jardin en titubant à moins de dix mètres puis disparut de l'autre côté du bungalow.

Le grand type le regarda passer puis fouilla dans sa combinaison noire et retira sa main pleine de billets verts. Il compta les gros billets, il y en avait douze, et les posa dans la main de Grimaldi.

— Ce n'est pas de la corruption ce coup-ci, annonça-t-il d'une voix rauque. Je suis venu pour te chercher, Jack. J'accepte la proposition que tu m'as faite plus tôt pour rigoler. J'aimerais louer tes services pendant une journée. Voilà tout ce qu'il me reste, douze mille dollars.

Il était insensé ce mec.

— Mais vous n'avez qu'à me braquer ce pistolet dans les reins, je vous emmènerais où vous le voudrez.

— Une mission spéciale.

— Ah oui ?

— Oui. Mais pas le genre de mission qu'on fait avec un type qu'on est obligé de braquer. J'ai besoin de toi. Ton cran et ton talent. Et de ta coopération. Qu'en dis-tu ?

Il était fou à lier !

— Je devrai me servir d'une arme ?

— Seulement si tu en as envie.

— C'est une mise à mort, Bolan ?

— Oui.

— Une grosse tête ?

— La plus grosse à ce qu'on me dit.

— Et si je refusais ? Le type haussa les épaules.

— Alors je laisse tomber. Je t'embarque jusqu'aux Etats-Unis où nous irons chacun de notre côté.

— Une très grosse tête ?

— Énorme.

Et merde ! Ce serait la fin du bourbier. Grimaldi compta six billets et les rendit à Bolan.

— Fifty-fifty, dit-il tranquillement, et ça marche.

CHAPITRE XIII

Un vieux remorqueur décrivait lentement un grand cercle à quelques kilomètres au large de la *Bahia de Vidria.* Juan Escadrillo se tenait près de la radio dans la cabine et un homme moustachu guettait le ciel nébuleux.

Le second apporta du café dont il but la plupart lui-même. Le mécanicien quitta deux fois la cale pour monter sur le pont et fixer sans but la plage lointaine. Le grand calme. L'attente.

A minuit et demi un crépitement se fit entendre ainsi qu'une voix connue sur la fréquence internationale S.O.S.

— O.K., Juan, nous sommes partis. Numéro 25, 12, 12, 14. Je répète : deux cinq, un deux, un deux, un quatre. Merci à tous. Prends soin de ta famille.

— O.K., répondit Juan. Bonne chance, mon ami. *Vaya con Dios.*

— *Adios, amigo.*

— Revenez-nous un jour.

— Je ferai de mon mieux, Juan. Allume une lampe.

— Elle sera toujours là.

Le jeune homme avait les yeux humides. Il changea de fréquence pour contacter le port. L'équipage était sorti sur le pont et scrutait le ciel dans l'espoir d'apercevoir le petit appareil.

Juan effectua son émission en espagnol.

— Ici remorqueur Salvadore, j'appelle le capitaine du port de Puerta Vista.

— Allez-y, Salvadore.

— J'ai le rapport pour Mathilda.

Ce fut la voix d'Evita qui lui répondit :

— Ici Mathilda. Allez-y, Salvadore. - Tout est O.K. Le numéro est deux cinq, un deux, un deux, un quatre. Il remercie tout le monde. Nous rentrons au port.

Dans la petite cabane au bout de la jetée à Puerta Vista, Evita coupa la radio et saisit un téléphone dont l'écouteur était décroché, elle était reliée à San Juan.

— Succès, annonça-t-elle en espagnol, la langue officielle. Il s'est dégagé. Suggère que vous vous rendiez immédiatement à Glass

Bay.

— Bien, lui répondit une voix d'homme. Nous partons.

— Passez-moi Glenn Robertson maintenant.

— Restez à l'écoute.

Un instant plus tard une voix américaine se fit entendre et la conversation reprit en anglais.

— Robertson à l'appareil.

— Glenn, Mathilda.

— Je sais, je sais. Bolan s'est barré.

— Oui. Et Ramirez se rend à Glass Bay.

— J'ai entendu. Il est beau, ton petit coup. Tu aurais mieux fait de m'écouter.

— Mon coup était foutu dès l'instant où il a mis le pied à Glass Bay. Ne crains rien, nous attendons la réorganisation et nous savons qui surveiller. Quant à agir comme tu me l'avais conseillé, j'aurais plus de compassion avec un cochon à l'abattoir.

L'Américain poussa un long soupir. Elle entendit claquer un briquet puis la voix reprit.

— Tu sais bien qu'on n'aime pas plus que toi ces ordres, Mathilda.

— Tu peux laisser tomber le « Mathilda » maintenant.

— D'accord, d'accord. Pourquoi est-ce si difficile d'en vouloir à ce type, Evita ? Il a ce petit quelque chose en plus que n'avaient ni Dillinger ni Pretty Boy Floyd.

— L'honnêteté peut-être, répliqua-t-elle froidement.

— Eh ben, c'est une honnêteté un peu meurtrière, ma belle dame ! Et tu l'as laissé repartir.

— Ce n'est qu'une question de temps, fit-elle. Vu la manière dont il travaille, cet *hombre* ne pourra pas durer éternellement.

— Il en a descendu combien ?

— Nous compterons les cadavres pendant plusieurs jours, dit Evita. D'autres ne seront jamais retrouvés.

— C'est du Bolan tout craché. Il laisse derrière lui un sillage. Un de ces jours, Evita, ce type va perdre les pédales. Il commencera à tuer les flics, les gosses, tout ce qui se mettra en travers de son chemin. Tu comprendras alors…

— C'est stupide ! ragea Evita. C'est un homme bon et doux, je n'en connais pas de meilleur. *Policia estupido ! Acerca de…*

— Holà ! Attends ! Ne commence pas à m'envoyer de vacheries en espagnol.

Il se mit à rire doucement puis ajouta :

— On dirait qu'il a fait plus de dégâts que tu ne veux bien le dire. Tu l'as donc si bien connu que ça ?

— Va au diable, Glenn Robertson !

— Bien… je vais avertir Washington. Postes de combats, repoussez l'envahisseur, etc. Donne-moi un petit tuyau, un tout petit. Où devons-nous monter notre défense ?

— Cela ne vaut pas la peine, répondit-elle.

— Comment ?

— Cela ne vaut pas la peine. (Sa voix trembla.) Je l'ai envoyé à la mort.

*

* *

Grimaldi posa le petit appareil sur la toute petite ile qui avait pour nom Mona Passage, entre Puerto Rico et Hispaniola, et le duo guerrier établit son plan d'attaque.

Bolan étudia les cartes du terrain tandis que le pilote relut les chartes de fréquences et de navigation et passa en revue ses souvenirs de la sécurité frontalière à Haïti.

— Ça fait combien de temps que tu n'y es pas allé en avion ? demanda Bolan.

— Environ trois mois, marmonna Grimaldi. Heu… tenez, là… mettez une croix sur votre carte, sur Charlie Huit. Il y a une base de garde-côtes haïtiens. Ils ont la radio et peuvent poursuivre rapidement. Et là, sur Bravo Trois, il y a une base de chasseurs.

— Ils sont efficaces ?

— Sais pas. Je n'ai jamais eu à leur échapper. Je connaissais toujours le mot de passe.

Bolan fixa un instant son compagnon puis suggéra :

— Disons qu'on repartira par le creux, au 340 cap compas de Port-au-Prince. On dirait des montagnes élevées au nord.

— Elles le sont et plutôt rocheuses, répliqua Grimaldi. Il y a encore des rebelles qui sillonnent ces hauteurs.

— Tant mieux. Si jamais il nous faut mettre pied à terre, on trouvera un abri et peut-être un coup de main.

— N'y comptez pas. La plupart de ces insurgés sont communistes. Ils vénèrent le Che et Fidel Castro, ce qui se comprend après les horreurs du régime de Papa Doc. Mais on m'a dit que le mot « américain » était plutôt honni dans le coin.

— Mais il est mort le vieux, dit Dolan.

— Oui, mais son fils, Doc Junior, a repris sa place et maintient le régime de répression. Écoutez, Bolan, est-ce que vous comprenez bien où vous allez mettre les pieds ? Ce pays grouille de police secrète. Si vous êtes pris, la meilleure chose qui puisse vous arriver c'est d'être fusillé immédiatement. Ils ont emprisonné des gens dans des trous à rats qui n'ont pas vu la lumière du jour - ou une cour d'appel - depuis plus de dix ans.

— Charmant pays, murmura Bolan.

— Ce n'est pas le pays qui est en cause mais son gouvernement. Ce sont des Noirs. Quelques Français par-ci par là mais surtout des Noirs. Et si l'on pense que les Black Panthers sont méchants, c'est parce que l'on ne connaît pas la gestapo haïtienne. En comparaison, ces messieurs de la Mafia sont des enfants de chœur.

— Sir Edward est-il noir ?

Grimaldi cligna les yeux nerveusement.

— Je ne sais pas, dit-il.

— Tu ne l'a jamais vu ?

— Non.

— Combien de fois es-tu allé chez Sir Edward ?

— Une seule fois lors de mon dernier voyage, il y a trois mois.

— A quelle occasion ?

— Une rencontre d'affaires. De la finance.

— Qui avais-tu amené ?

— Manny Walters et ses avocats.

— Manny la Fange ?

— Lui-même.

— La famille de Detroit tient une concession à Haïti ?

— Une affaire assez grosse plus quelques petites.

— Quel genre d'opérations ? A quatre sous ?

— Non, non. De la haute finance, des prêts sous la table à des entreprises pas très catholiques. Avec un gros rendement. Jusqu'à trente pour cent m'a-t-on dit.

— Et le gouvernement haïtien est d'accord ?

Grimaldi haussa les épaules.

— Il ferme les yeux. Écoutez, Bolan, imaginez ce pays. Chez nous les Noirs poussent des hurlements contre l'esclavage imposé par les Blancs - et en fait ils ont raison. Chaque homme a le droit de vivre sa vie comme ça lui plaît. Nous sommes ici dans un pays de Noirs. Et pourtant les résultats ne sont guère meilleurs. Les Noirs américains n'imaginent même pas la misère et la répression qui existent dans ce pays. Et le type d'ici reçoit toute la merde d'autres Noirs. Alors quand on parle du gouvernement, on parle d'une bande de gangsters et de tueurs. Qui jouissent d'un mandat.

— Bon, j'imagine très bien.

— Ils sont tous marrons.

— Sir Edward est Noir ?

— Mais, bon Dieu, je vous ai dit que je n'en savais rien.

— Quel est son vrai nom ?

— Sais pas. On l'appelle Sir Edward Stuart à Haïti., c'est tout ce que je sais.

— Mais ce n'est pas un citoyen d'ici ?

— Certainement pas. Écoutez, le centre c'est Port-au-Prince. Tout tourne autour de ce point.

— A qui appartient Sir Edward ? demanda doucement Bolan.

— C'est l'inverse, grogna Grimaldi d'une voix méprisante. C'est simple, il est bien plus grand que… Disons que Sir Edward n'est pas un mafioso.

— Oui, je comprends.

— Un pilote privé est un peu comme un garde du corps. On entend tout mais on fait semblant d'avoir perdu les oreilles. Sir Edward est immense sur un plan international. Je croyais que vous le saviez.

— Je le sais, effectivement. Qui en pâtit, à part les gens d'Haïti ?

Grimaldi poussa un soupir.

— Tout le monde, vieux. Cuba aussi, pourtant c'est censé être un coin un peu différent. Castro pense avoir isolé Cuba. Pauvre con. Je

pourrais lui dire, à Fidel, que le capitalisme fleurit dans son propre jardin. C'est de l'argent au noir qui circule à Cuba comme une mobylette dans un embouteillage.

— Des banquiers panaméens ?

Le pilote acquiesça.

— C'est le même système qu'en Suisse. C'est fait sur mesure pour prendre le contrôle des Caraïbes.

— Donc c'est vraiment une prise en main, murmura Bolan.

— Et comment ! Vous n'avez jamais remarqué que l'argent sain suit de près l'argent malhonnête ? Attendez donc et vous verrez affluer les hommes d'affaires normaux. Ils ont compris depuis longtemps.

— Tu sais comment tout cela est relié à la Méditerranée ?

— Qu'est-ce qui se passe, Bolan ? demanda Grimaldi. Vous vous instruisez où vous allez descendre quelqu'un ?

— Ce sont des renseignements qui me seront utiles, Jack. Plus j'en sais, mieux cela se passera. Quel rapport avec les opérations en Méditerranée ?

Le pilote poussa un soupir.

— Je n'en ai entendu que parler. Un mot par-ci, un mot par-là, une réplique, une gaffe, pas grand-chose en somme.

— Dis toujours.

— Ils disent toujours « l'ile ». Quelque part en Méditerranée, je ne sais pas exactement où. Pas loin de l'Italie… ou peut-être de la Grèce. J'sais plus. La *Commissione* s'y réunit. C'est un peu comme l'O.N.U. Mais c'est plus grand que la Mafia, que la Cosa Nostra. Je n'en connais pas les structures, Bolan, mais c'est un cartel. Le monopole mondial du crime organisé.

— Et Tel-Aviv ?

Grimaldi sourit amèrement.

— Vous en avez de grandes oreilles, mère-grand. Celui-là en principe a pris sa retraite, il a demandé asile en Israël et d'après la charte israélienne il y avait droit. Le juif errant qui retourne chez ses pères. Les Israéliens n'ont pas aimé le voir débarquer mais ils ont été faits comme des rats par leur propre constitution.

— Est-il vraiment retiré des affaires ?

— Un requin se transforme-t-il en poisson rouge ? demanda Grimaldi en riant avec amertume.

— Ça n'a pas de fin, marmonna Bolan.

— Ça ne vous donne jamais l'impression de bloquer un raz de marée avec du sable ?

— Si, gronda Bolan, mais ensuite je me souviens.

— De quoi ?

— Que je n'essaye pas de guérir, je supprime.

Grimaldi réprima un frisson.

— Dans ce domaine vous ne vous en tirez pas trop mal. Sir Edward est le prochain sur votre liste, n'est-ce pas ?

— C'est ça, Jack. Tu m'y déposes, c'est tout ce que je demande.

— Vous ne tenez pas à en repartir ?

Bolan sourit.

— C'est un bonus, ça. En fait oui, j'aimerais bien en ressortir.

— C'est ma spécialité. Mais dites-moi, Bolan, pourquoi ?

— Quoi pourquoi ?

— Pourquoi ce meurtre ? Pourquoi les autres ? Qu'y gagnez-vous ? En étant réaliste. Vous en descendez un, y a un autre qui prend sa place. Ils sont trop nombreux pour un seul type. Vous vous battez contre une machine qui se régénère elle-même. Alors pourquoi ?

— Le crime paie, remarqua Bolan. Le crime paie bien.

— Evidemment. Et après ? C'est la réponse ?

— En quelque sorte, oui. Je ne me bats pas contre une machine, je me bats contre des gens. Des gens qui veulent profiter du crime. J'essaie de montrer que certains n'en profiteront jamais. O.K. ?

— Vous avez peut-être raison, si vous tenez le coup assez longtemps. Peut-être qu'ils finiront par se rendre compte qu'il y a trop de risques. Mais vous serez mort bien avant.

— Je ferai de mon mieux.

— Mais attaquer un trou en pleines Caraïbes ? C'est un peu trop, non ? Oh… et puis merde… on y va quand même.

— Tu te souviens de tout ?

Grimaldi jeta un regard sur sa montre.

— Nous avons encore pas mal de temps. Revoyons le plan de la maison encore une fois au cas où j'aurais omis quelque chose.

Bolan déplia la carte de la grande villa en dehors de Port-au-Prince, dessinée d'après les souvenirs du séjour que Grimaldi avait fait trois mois auparavant.

— Bien, dit-il. Voici le mur nord, le portail à l'ouest, une cabane de gardiens par ici. Les chambres…

— Eh ben, interrompit Grimaldi, heureusement que je le regarde de nouveau. Il y a une cour entre les dépendances à l'est et à l'ouest.

— Ici ?

— Oui. Un petit jardin avec des fleurs. Je crois… heu… oui, on accède à la maison par des baies vitrées au rez-de-chaussée. La salle de sécurité se trouve dans ce coin.

— Des gardes ?

— Des gardes noirs. En civil.

— Armés ?

— Des revolvers.

— Combien dans la salle de sécurité ?

— Il me semble deux. Oui, deux.

— O.K., passons tout en revue, détail par détail. Rez-de-chaussée, salon - un homme et un chien, exact ?

— Exact.

— Un escalier en colimaçon à gauche, la bibliothèque à droite, la salle de bal tout droit.

— C'est cela.

— La cuisine, la salle à manger, l'office, la cellule de sécurité. Exact ?

— Oui. Il y a toujours quelqu'un dans la cellule, jour et nuit. C'est fermé électroniquement.

— Les changements de personnel à quelle heure ?

— Il y en a trois. Je les ai vus changer à minuit.

— Bien. Le type dans la cellule surveille les trois niveaux.

— Oui, par un système de vidéo-caméras installées partout dans la maison. Même dans les chambres.

— Rien d'autre sur ce niveau ? Rien du tout ?

Grimaldi réfléchit un moment.

— Je ne me souviens de rien d'autre.

— Bon. Au-dessus. La suite de Sir Edward.

— Je n'y suis jamais monté.

— Imagine-la du dehors.

— Ouais… bon… tiens, mais il doit occuper tout l'angle de la maison. Voyons, les portes sont…

— Souviens-toi.

— J'fais de mon mieux. Un garde au bout du couloir, un autre dans la pièce de sécurité. Voyons… ah ! Ces gars-là sont des mafiosi, des Ritals comme moi. Heu… il doit y avoir trois pièces, sans compter les cagibis réservés à la sécurité.

— Des femmes ?

— Je n'en ai jamais vu.

— O.K. L'aile à l'ouest. Des bureaux, des salles de conseil, un coffre.

— Oui.

— Au premier. Il n'y a pas plus de fenêtres que cela à ce niveau ?

— Mais enfin, je ne l'ai pas construite, cette baraque, j'y ai seulement passé une soirée !

— En faisant un effort, Jack, tu pourrais me décrire le ventre de ta mère. Tu crois qu'il n'y a pas plus de deux fenêtres pour toute une aile ?

— Eh bien, non… attendez, j'ai mal placé l'escalier. Regardez… donnez-moi ce crayon. Voilà…

Et ainsi de suite jusqu'à l'aube.

CHAPITRE XIV

Ils survolaient le paysage haïtien. Haïti, un pays où le gouvernement pratique la répression violente et systématique depuis des années. Un pays dont les administrateurs se prêtent volontiers aux affaires criminelles, un pays qui offre gracieusement asile aux pires des malfrats. Bolan était venu pour assassiner. Pour Grimaldi c'était une autre paire de manches.

Il jeta un regard sur Bolan.

— Lorsque mon cousin est venu me faire cette proposition, je me suis dit : « et merde, pourquoi pas ? J'ai un nom italien, autant en profiter. De toute façon…. »

— De toute façon quoi ?

— Dès qu'on est italien, on est forcément mafioso, non ?

Bolan sourit.

— Je sais, Jack. J'ai grandi parmi les Italiens. Je les connais bien en tant que peuple. C'est triste qu'un petit pourcentage puisse donner une mauvaise opinion d'une majorité de gens.

— Vous aimez les Ritals ? demanda le pilote en souriant.

— Évidemment. Bolan caressa son estomac. Mon estomac s'en souvient bien. Je connaissais chaque cuisine du quartier.

Grimaldi émit un petit rire.

— Vous avez pris vos forces à coups de *pasta.*

— Oui, répondit Bolan, et…

Il se tut lorsqu'il vit son compagnon se raidir et tourner le regard vers le ciel.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Bolan.

— Les flics, je crains.

La radio se mit à crépiter et une voix étrangère s'éleva. Officielle.

— Tu as compris ? demanda Bolan.

— C'est du créole. Je ne connais pas. Mais je crois savoir ce qu'il veut.

Il poussa le bouton pour émettre.

— Hélicoptère américain. Permis de passage vers Port-au-Prince. Sir Edward, numéro cinquante et un.

Un petit chasseur à hélice les dépassa rapidement dans l'obscurité et une voix leur répondit en anglais très clairement.

— Bienvenue à Haïti. Conformez-vous aux voies aériennes établies.

— *Roger.* Merci.

Bolan avait un sourire tendu. Il se tourna vers le pilote.

— Quelle classe.

— Ah, oui. Ils sont bourrés de classe, jusqu'au moment où ils ne veulent plus vous voir.

— Quel numéro leur as-tu donné ?

— Celui dont je me suis servi la dernière fois. J’sais pas, c'est peut-être un code standard. En tout cas, ça marche.

— Tous ceux qui viennent peuvent se rendre chez Sir Edward sans passer par les formalités de la douane ?

— C'est ça. Je vous l'ai dit. C'est la poigne qui contrôle le pays. Haïti est le gant, Sir Edward la main.

— Je me demande ce qui arrivera au gant quand j'aurais coupé la main ? dit Bolan.

— Un gant sans main ne vaut pas grand-chose, répondit Grimaldi. Ils en retrouveront une autre. C'est ce que je vous ai dit tout à l'heure. C'est perdu d'avance, mon vieux.

— Pas tant que je serai en vie, gronda Bolan.

— Vous êtes déjà mort.

— Attends un peu, fit Bolan. Tu vas voir marcher les morts. Après tout, ils se trouvaient bien au pays des zombies. Mack Bolan s'y sentait tout à fait à l'aise.

*

* *

L'hélicoptère décrivit un grand cercle au-dessus de la maison sur la falaise pendant que Bolan scrutait l'ensemble à travers des jumelles. Chaque fenêtre était illuminée et de nombreuses voitures étaient garées sur le parking. Mais de sa hauteur il ne parvenait pas à saisir d'autres détails.

— Pourquoi toujours attaquer à l'aube ? geignit Grimaldi. C'est seulement une tradition, ou quoi ? On nous envoyait toujours en mission à l'aube au Viêt-Nam, je n'y ai jamais rien compris. Pourquoi à l'aube ?

Bolan continua de regarder le groupe de bâtiments.
— Ce n'est pas que de la tradition. C'est un moment psychologique… biologique aussi.
— Ah ! mais me voilà bien renseigné, observa Grimaldi d'une voix sarcastique.
— L'être humain est un animal terrestre, expliqua Bolan. Nous avons pris certaines habitudes, des rythmes physiques et psychologiques. L'aube est un moment de neutralité. C'est l'instant où un gars qui est debout depuis la veille se détend.
— Vraiment ?
— Oui. Pour un animal dans la jungle ça veut dire qu'il a survécu aux périls de la nuit, du moins pour les animaux de jour comme nous. Cette faible lumière dans le ciel signifie qu'on a tenu le coup toute la nuit et qu'on peut se laisser aller.
— Alors vous vous détendez et vous passez à l'attaque, commenta Grimaldi. C'est brillant.
— Non, on attaque celui qui ressent une fausse sécurité.
— En bas il n'y a pas de fausse sécurité.
— On verra, dit Bolan. Pose-toi.
— Vous me faites vraiment confiance de revenir vous prendre.
— Ouais.
Le pilote sourit.
— Vous vous voyez comme un bon juge du caractère humain.
— Il le faut, répliqua Bolan. Descends.
Grimaldi descendit à moins d'une centaine de mètres du grand mur du parc de la villa et fit du surplace à un mètre des rochers.
Bolan ouvrit la trappe, lança : « Bonne chance », et sauta à terre. Grimaldi se pencha pour refermer l'ouverture, marmonna :
— Ouais, la chance… Qu'est-ce que c'est ce truc-là ? puis tira sur le manche et reprit rapidement de l'altitude.
Bolan le regarda disparaître sur l'horizon au-dessus de la mer puis il se tourna vers sa destination et vérifia ses armes. Ensuite, il partit silencieusement.
Il était vêtu de sa combinaison noire et il s'était charbonné le visage et les mains, il ressemblait à une ombre qui passait sur l'obscur paysage.

La lune avait disparu et les premières lueurs matinales perçaient faiblement la grisaille du ciel à l'est.

Il avait parfaitement calculé son temps. Pour l'instant. Il le fallait. Il s'était octroyé dix minutes. Il fallait maintenant s'en servir.

Il grimpa au mur et se laissa tomber à l'intérieur du parc, puis se déplaça rapidement sans hésiter, se référant mentalement aux souvenirs de Jack Grimaldi.

Il avait à moitié traversé l'enclos lorsqu'il se rendit compte que les détails que lui avait donnés Jack étaient rigoureusement exacts.

La baraque était pleine comme un œuf.

Des gens en visite.

Il était évident qu'un grand conseil se réunissait et que la rencontre durait depuis la veille.

Bolan ne le savait pas encore mais le Conclave des Caraïbes était assemblé. Il allait rapidement reconnaître quelques visages familiers et il finirait par se demander s'il était monté au Ciel des Exécuteurs ou s'il était tombé aux enfers.

Et il avait moins de dix minutes pour le découvrir.

L'aube se levait.

La mort se dressait.

CHAPITRE XV

La disposition de l'ensemble correspondait pratiquement aux descriptions de Grimaldi. Bolan trouva rapidement le câble principal du téléphone et le détruisit, privant ainsi la villa de son système de communications avec le monde extérieur. Puis il se dirigea immédiatement vers la cabane de gardiens à l'est de la propriété.

C'était une petite masure en bois, sombre et lustrée par les ans, où il aurait été difficile de se tenir à plusieurs.

Il y avait une série d'écrans de télévision qui montrait divers endroits du parc, y compris l'endroit où Bolan venait d'escalader le mur.

Un grand Noir au corps athlétique se tenait devant ces écrans, il tournait le dos à Bolan, il bâillait et se grattait la nuque.

Le Beretta toussa et une balle débarrassa le Noir de son problème dermatologique, elle passa silencieusement à travers ses doigts, s'enfonça dans sa tête, il tomba en avant entre les écrans.

Une autre sentinelle revenait du massif fleuri, se reboutonnant la braguette. Oui, à l'aube on se détend… Bolan caressa de nouveau la détente du Beretta. La tête de l'homme fut rejetée en arrière et il retourna d'où il venait et s'écroula dans son urine… sans plus avoir la possibilité de s'en rendre compte.

Bolan saisit le premier par la cheville et le traîna auprès du second.

Cela faisait une minute qu'il se trouvait dans le parc. Et il n'y avait aucune réaction adverse.

Pas de double sécurité, hein ?

Ensuite il dut s'occuper de la cabane de gardiens de l'autre côté. Il traversa le parc au pas de course, évitant les endroits éclairés, et trouva la cabane ainsi que l'homme seul qui la gardait et qui se versait du café d'un thermos.

Il attendit que l'homme eût fini de se servir puis il tendit les bras et le souleva, le traînant à l'extérieur en lui collant une main insistante sur la bouche, lui serrant la gorge de l'avant-bras.

Il tordit brusquement le bras et l'homme cessa de s'agiter puis s'affaissa. Sans ralentir dans son élan, Bolan le transporta jusqu'au

parking et dissimula le corps dans une automobile.

A quelques mètres de la voiture, une porte s'ouvrit, un costume blanc se dessina dans la pénombre et une voix appela :

— Henry !

Bolan se tint près de la portière ouverte de la voiture et attendit que l'autre vienne jusqu'à lui.

La victime avança d'un pas hésitant, s'arrêta près du pare-choc avant et répéta :

— Henry !

Il était grand. Apparemment il s'était reposé dans une des voitures et à présent avait peur d'être découvert.

Bolan ne lui laissa pas le temps de deviner, il tendit le Beretta et expédia une balle meurtrière entre les yeux du type.

Il hissa ce corps-là sur l'autre, referma la portière et se dirigea vers la maison.

A part les hommes qui gardaient le portail, il ne devait plus y en avoir à l'extérieur.

Bolan se foutait pas mal du portail.

Il passa par les baies vitrées du rez-de-chaussée et entra dans l'aile est, longeant un couloir sombre et entra dans la salle à manger éclairée.

Un objectif de télévision le lorgnait du haut d'un mur et il le détruisit d'un coup muet de Beretta puis il traversa l'office et un autre petit couloir sans ralentir. Il y avait un second objectif au-dessus de la porte au bout du couloir. Il se rapprocha, posa la main dessus, puis frappa à la porte en s'écriant :

— Hé !

Une voix terne d'ennui lui répondit par le petit haut-parleur mécanique près de l'objectif.

— Ouais, quoi ?

— Vous avez encore des yeux là-dedans ?

— Eh ben… justement… j'allais appeler pour qu'on les répare. Qu'est-ce qui se passe ?

Pas de double sécurité, mon cul !

— Ouvre la porte, espèce de con, j’vais le réparer, gronda Bolan. Tu dormais ou quoi ?

— Mais pas du tout, je…

Il y eut un bruit électrique et la porte céda sous la pression de Bolan.

Il entra dans la pièce et un gros homme au visage aviné et rougeaud s'écria « Hooohp ! » et porta la main vers le revolver dans son harnais.

Le Beretta toussa d'abord. Du sang, des chairs et de l'os giclèrent sur les écrans de télé. Bolan ressortit dans le couloir et referma la porte.

Ensuite la cuisine.

Il n'y avait qu'une lampe témoin et la pièce était vide. Il trouva l'emplacement des plombs derrière un panneau mural ainsi qu'une petite lampe de poche. Il ôta les plombs puis les laissa tomber dans le vide-ordures.

Il n'y avait plus aucune source de lumière dans la grande maison.

Bolan se tenait là dans l'obscurité totale.

Il se rapprocha de la fenêtre et regarda les lueurs du soleil à l'est. Puis il alluma la lampe de poche et repartit dans le couloir vers la salle à manger.

Il y avait déjà du monde et un beau remue-ménage lorsqu'il arriva dans l'entrée principale. Un gros chien de garde grognait hargneusement et son entraîneur s'efforçait de le maîtriser. Plus quelques silhouettes brumeuses qui étaient entrées dans l'aile ouest et juraient en tâtonnant dans l'obscurité.

Bolan était l'homme qui tenait la petite lampe donc il pouvait tout voir. Un visage furieux se fit voir dans le petit rond lumineux pour grincer :

— Que se passe-t-il ?

Bolan se savait pour ainsi dire invisible derrière le rayon de lumière. Il répondit :

— Rien. Une panne. Pas de panique.

— J't'en foutrai des pas de panique, protesta la voix. On voit pas sa main à dix centimètres. Ça va durer combien de temps ?

« Toujours », avait envie de répliquer Bolan mais il dit :

— Le soleil se lève. Si t'as la frousse dans le noir, sors. Il fera jour d'ici quelques minutes.

— Pas question, annonça quelqu'un.

— Moi, ça me paraît plutôt être une bonne idée, répondit encore un autre. Où est la porte ? Tiens, braque ta lampe sur la porte.

L'archaïque trouille du Noir régnait.

Bolan éclaira la porte avec sa petite lampe.

Il compta cinq hommes qui passèrent cette porte.

Puis il s'adressa à l'homme qui tenait le chien :

— Emmène ce connard et fais-lui fermer sa grande gueule…

L'entraîneur obéit sans discuter, laissant ouverte la porte derrière lui.

Bolan passa dans l'aile ouest. Il y avait un grand couloir avec, de chaque côté, des portes qui donnaient sur des salles de conférence et des bureaux.

L'une d'elles était entrouverte et quelques personnes se tenaient, mal à l'aise, dans le couloir obscur et tous braquèrent les yeux sur le faisceau de Bolan.

Des gardes du corps, pensa Bolan.

Il éleva la voix :

— Panne d'électricité. Ça s'arrangera d'ici quelques minutes.

— Ça fait déjà quelques minutes, gronda un homme.

Une autre porte s'entrouvrit et une faible luminosité éclaira le couloir. D'après le dessin de Grimaldi, il s'agissait de la grande salle de réunion.

La silhouette d'un grand homme apparut dans l'embrasure de cette porte et l'un des hommes, près de Bolan, se précipita pour lui expliquer les circonstances.

— Panne d'électricité, patron. On s'en occupe.

Une autre voix se mêla à la conversation.

— Hé, dis, toi ! Donne ta lampe au patron.

— Pas la peine, annonça le grand homme. Nous avons des bougies. Détendez-vous, ce n'est pas la fin du monde. Nous sommes à Haïti, pas à Baltimore, ce genre de chose arrive. Qu'est-ce qui ne va pas, vous n'arrivez pas à jouer au poker dans le noir ?

Quelqu'un se mit à rire.

— Il fera bientôt jour, dit le grand homme. Détendez-vous.

Il leur tourna le dos et repartit dans la pièce.

A cet instant Bolan le reconnut.

Big Gus Riappi.

Il appela :

— Gus !

Le type revint, la mine nerveuse dans la lumière jaunâtre mais sa voix était parfaitement contrôlée.

— Oui. Qu'est-ce que c'est ?

— Frankie, patron. Dites à Sir Edward qu'un courrier vient d'arriver.

— Un courrier ? D'où ?

— Sais pas, moi. Il est arrivé en hélicoptère. Il est vachement pressé. Il a dit qu'on devait prévenir Sir Edward.

— Oui, j'avais bien cru entendre un hélico. Où est-il ?

— En haut, dans la suite. Il est monté avant la panne.

— Bon, je le lui dirai. On a fini maintenant.

Riappi retourna dans la salle de réunion.

— Il était temps qu'ils en finissent, murmura un garde du corps.

— Ta gueule ! fit une autre voix. Ils finissent quand ça leur plaira.

— J'disais pas de mal, merde ! Seulement ils y sont depuis minuit. Ça prend combien de temps pour réorganiser une opération ?

— Ta gueule je te dis !

Une confirmation de plus. On démantelait le carrousel pour ensuite le remonter; la même pièce mais avec d'autres acteurs. Et tout cela se faisait à partir de Port-au-Prince.

Bolan continua à brandir devant lui le faisceau lumineux puis lança :

— Ce courrier doit venir de San Juan. Il a dit qu'ils faisaient une drôle de fête à Glass Bay.

L'homme à la voix dure se raidit puis demanda :

— Comment ?

— Ils font la fête à Glass Bay. Ils doivent avoir une raison.

Bolan ne s'attendait pas du tout à la réaction du type qui lui tourna le dos, se dirigea vers la : salle de conférence, frappa deux coups rapides puis y entra.

— Ce con de Lavagni est le plus gros veinard de la terre, marmonna quelqu'un.

— Oui, il a de la veine, fit Bolan.

Big Gus ressortit, suivi par le garde du corps. Poliment, Bolan tourna la lampe sur ses pieds. Le grand type fixa l'homme invisible derrière la lampe et gronda :

— Qu'est-ce qui se passe à Glass Bay ?

— Sais pas, Gus, répondit Bolan. Ce type a seulement dit qu'ils faisaient la fête. J'en sais pas plus.

— Et merde…, marmonna Riappi d'une voix dégoûtée. Il poussa de côté son garde du corps et retourna dans la grande salle.

— Mais qu'est-ce qu'il a ? demanda Bolan.

— Toi aussi, tu serais dingue s'il t'arrivait ce qui lui arrive, répondit un bavard.

— Flukey, ferme-la ! fit l'autre.

— Mais je…

— Retourne à ton poste !

— Mais merde, c'est…

— Vous tous ! Retournez à votre poste dans la cellule. Ouvrez les rideaux, rendez-vous utiles, servez-vous de vos têtes, bande de cons !

Bolan vit les trois soldats retourner à leur poste dans la cellule. Le chef d'équipe se tourna vers lui et demanda :

— Qu'est-ce que tu attends, toi ?

Bolan agita la lampe.

— J'attends Sir Edward.

L'homme poussa un grognement puis retourna dans la salle de conférence.

Bolan s'adossa au mur et compta les secondes. Il ne lui en restait plus tellement. Bientôt le soleil dépasserait l'horizon et l'Exécuteur deviendrait visible.

Puis une porte s'ouvrit un peu plus loin et un homme longiligne sortit dans le couloir et fixa froidement la lampe de Bolan.

Oui, il fallait que ce soit lui… Et ce n'était pas un Noir. Mais ce n'était pas le genre de Blanc que Bolan avait l'habitude de voir dans les milieux de la Mafia.

Il avait cet air net et propre des grands P.-D.G., il ressemblait à un magnat de Wall Street avec un pedigree et un passé impeccables. Le genre d'homme qui ne dirait pas « merde » même s'il marchait dedans.

Bolan ne l'avait jamais vu mais il avait vu des milliers d'hommes semblables sur les couvertures des magazines, dans des photos de journaux. Le genre politique ou financier.

C'était Monsieur Bon, protecteur de la moralité de la nation, conservateur des trésors de la société contemporaine.

Du moins il avait dû l'être dans le passé.

Et Bolan se sentit devenir rouge de colère, il était ivre de rage en voyant le grand criminel « modem' style ».

Au nom de quel dieu doré pouvait-on trahir la confiance de ses semblables pour retourner sa veste, cannibaliser, piller et violenter la société humaine ?

Oui, c'était la grosse tête. Ce type ne se contentait pas de délits à quatre sous, il promouvait des ghettos, il créait des drogués, il faisait que les prisons étaient remplies de criminels endurcis, il détruisait des vies et des familles… par amour du sacro-saint dollar !

Oui, Bolan comprenait maintenant pourquoi le destin l'avait conduit, lui l'Exécuteur, jusque dans cette île des Caraïbes… il savait qu'il était venu supprimer cet homme, cette grosse tête.

Il ravala sa colère et dit :

— Sir Edward, y a ce type qui pique une crise pour vous voir.

— C'est effectivement ce que l'on m'a dit, répondit l'homme d'une voix qui cadrait bien avec son style. Passez devant, je vous prie.

— Après vous, monsieur, suggéra Bolan. Je braquerai la lampe devant vous.

Le type longea le couloir, suivant le rond lumineux et passant devant la cellule de sécurité.

Bolan se rapprocha, lui colla durement le Beretta entre les côtes et lui intima d'une voix glaciale l'ordre de se taire et de se bien tenir.

Sir Edward se raidit imperceptiblement mais continua son chemin jusqu'au bout du couloir, traversa la salle de réception puis sortit dans le jardin par les baies vitrées.

Ils se dirigèrent à travers le parc vers le mur nord et l'horizon, à l'est, rougissait considérablement lorsque Monsieur Bon se retourna pour confronter son maître.

Il s'arrêta et fixa d'un œil hautain l'homme qui l'avait fait prisonnier.

Puis le regard vacilla et il ouvrit bêtement la bouche de stupéfaction pour marmonner d'une voix incrédule :

— Mais… c'est Mack Bolan ! Mon Dieu !

— Effectivement, Edward, grinça Bolan avec froideur. Je suis venu pour toi.

— Attendez une seconde ! Vous vous précipitez et vous allez commettre une erreur tragique !

Il jouait encore au monsieur bien.

— Laquelle ? demanda Bolan.

— Je ne fais pas partie de la Mafia !

— Bien sûr que non, répondit Bolan d'une voix de mort. La Mafia n'existe pas, c'est une légende.

— Oh, si, elle existe, croyez-moi, elle existe. Mais vous ne pensez tout de même pas que je me sois associé avec elle ?

Bolan avait envie de vomir. Il poussa l'homme vers le mur.

— Va ! ordonna-t-il.

Le vernis craquait sous ses yeux.

Le visage se durcit, les yeux devinrent calculateurs et la voix se fit onctueuse.

— Bon, soyons réalistes. Vous êtes un homme sensé, Bolan. Que voulez-vous ? Dans la vie, je veux dire ? Je vous l'obtiendrai. Vos plus chers désirs, des richesses incalculables. Des femmes ! Les plus belles femmes de la terre, les plus désirables, Bolan… un harem de sultan ! Pensez-y ! Pensez à…

— Ta gueule, répondit l'Exécuteur. J'ai déjà ce que je veux.

— Mais soyez raisonnable, bon Dieu !

— Je ne suis pas venu pour te juger, Edward, mais pour t'exécuter.

L'homme effrayé s'écriait : « Mais je peux vous donner… » lorsque la balle passa entre ses yeux, juste à la racine du nez, et s'écrasa dans son cerveau.

L'Exécuteur observa sa dernière victime, laissa tomber sur la poitrine du mort une médaille de tireur d'élite puis dit :

— Tu ne peux rien me donner, Edward.

En regrimpant le mur, Bolan entendit gémir au loin le chien de garde. Il entendit aussi le son réconfortant des rotors qui tournaient tout près.

Il lança un dernier regard sur la villa, sur la falaise qui lui avait paru plus imposante dans le noir.

— Merde, c'était facile, marmonna-t-il en se laissant tomber de l'autre côté du mur.

ÉPILOGUE

— On est bon, déclara Grimaldi lorsque les montagnes abruptes défilèrent sous eux. Le petit appareil fonçait vers le soleil levant.

C'étaient les premières paroles qu'il prononçait depuis leur décollage.

— Tu vaux ton prix, Jack. Ne te vends plus au premier venu à bon marché.

Le pilote émit un rire.

— Je suppose que vous n'allez pas me dire comment cela s'est passé, hein ?

— Ça s'est passé, voilà tout, répondit Bolan. La grosse tête est tombée.

Grimaldi poussa un soupir puis fixa son tableau de bord. Un instant plus tard, il dit :

— Il y en aura un autre avant que celui-ci ne soit enterré.

Bolan poussa également un soupir.

— J'suis toujours de ce monde.

Grimaldi se mit à rire nerveusement.

— Ne vous préoccupez pas de moi, Bolan, vous vous en tirerez très bien. Vous leur flanquez une drôle de trouille aux mafiosi. On s'en rend davantage compte quand on voit ça de l'intérieur.

— Merci.

— Oh, y a pas de quoi.

Ils se turent.

Au bout d'un moment, Bolan lui dit :

— Ouvre l'œil, il y aura peut-être un cabin-cruiser en pleine mer.

— Vous en attendez un ? demanda Grimaldi.

— Je ne sais pas. Ouvre les yeux.

— Je ne peux pas descendre davantage.

— Ça va bien ici.

— J'avais l'impression au départ de Glass Bay que ces chiffres que vous avez envoyés étaient un code de rendez-vous. C'est encore un secret ?

Bolan lui sourit.

— Il y avait une dame qui s'inquiétait. J'ai promis de lui faire un dernier rapport. Grimaldi avait un air envieux.

— Si c'est la dame à laquelle je pense, moi, je ferais volontiers tout ce qu'elle me dirait.

— Surtout avec un flingue entre les côtes, observa Bolan en riant.

— Ouais. Vous vous attendez vraiment à un rendez-vous ?

— Seulement par radio. Puis… elle a peut-être abandonné cette idée.

— Je ne crois pas. Regardez… à dix heures… à environ dix degrés de l'horizon.

Bolan leva ses jumelles et scruta l'endroit indiqué.

Il se mit à sourire puis dit :

— Branche-moi sur la fréquence de détresse.

— C'est fait.

Bolan poussa sur le bouton pour émettre.

— Allô, Ève, ici Adam.

— Dieu soit loué, fit une voix immédiatement. Tu vas bien ?

— Très bien. Heu… le contrat est signé. J'ai terminé.

— Pas tout à fait, fit-elle. Je ne suis que blessée.

Grimaldi se mit à rire doucement et Bolan lui envoya un regard réprobateur.

— Nos chemins se croiseront sans doute de nouveau, dit-il à Evita.

— Essayons toujours.

— Je ferai de mon mieux, promit-il. Au revoir, Ève.

— *Adios,* Adam.

Grimaldi survola le bateau qui ressemblait à un jouet d'enfant sur une mare. Bolan regarda le bateau disparaître puis son regard croisa celui de Grimaldi.

Le pilote lui fit un clin d'œil compréhensif.

— Elle a fait tout ce chemin juste pour ça ?

Bolan soupira.

— On ne peut pas toujours s'accrocher en enfer, Jack, sans ressentir le besoin d'entendre parfois une voix amie.

— Le sens du réel doit un peu m'échapper, observa sérieusement le pilote.

Bolan fixa l'horizon.

Combien d'hommes avait-il tués cette semaine ?

Assez.

Oh, oui, bien assez pour la semaine.

Et ceux qu'il n'avait pas tués l'attendaient quelque part, aujourd'hui, ou demain.

Il songea à Riappi et à l'embarras que ce dernier ressentirait devant ses chefs. Comment s'expliquerait-il ?

Il y avait plusieurs façons de tuer un homme.

Mais pour cette semaine il en avait assez de tuer.

La semaine prochaine… Oui, là ce serait une autre paire de manches.

Bolan se détendit dans son petit coin d'enfer personnel et s'endormit pour rêver du paradis. Pour l'instant il n'avait plus besoin de tuer.